BOOK NO. 843 F767:16

ACCESSION 617228

FRENCH

SAN FRANCISCO PUBLIC LIBRARY

VITA SINE LITERIS MORS EST

FORM 3431 21M 10-48

SAN FRANCISCO PUBLIC LIBRARY
3 1223 01227 8074

DATE DUE

SFPL JUN 14 1985

201-6503

Printed in USA

Les Gâcheuses

DU MÊME AUTEUR

PROSE

VOLUPTÉS, nouvelles. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
L'INASSOUVIE, roman. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
COURTISANE, roman. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
PERVERSITÉS, nouvelles. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LA FAUTE AMOUREUSE, roman. 1 vol. in-18. . . . 3 50
L'AMOUR PASSE, nouvelles. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
L'ÉNERVÉE, roman. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LA GRANDE AMOUREUSE, roman. 1 vol. in-18 . . . 3 50
LE PÉCHÉ DE LA MORTE, roman. 1 vol. in-18. . . . 3 50
LE BAISER ROUGE, roman. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LE SACRIFICE, roman. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LES MAUVAISES MAÎTRESSES, nouvelles. 1 vol. in-18. 3 50
LE SEMEUR, roman. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LE RISQUE, roman. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LA CHAMBRE VIDE, roman. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LA FAUSSE COUPABLE, nouvelles. 1 vol. in-18 . . . 3 50
L'ENCHANTERESSE, nouvelles. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LA TORTURE, roman. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LES ITALIENNES, nouvelles. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LES GACHEUSES, roman. 1 vol. in-18 . . . . . 3 50

REFLETS DU PASSÉ ITALIEN

LA PRINCESSE DE VENISE, roman. 1 vol. in-18. . . . 3 50
LA FLORENTINE, roman. 1 vol. in-18. . . . . 3 50
LA LOUVE, roman. 1 vol. in-18. . . . . 3 50

POÉSIES

LES REFUGES, avec lettre-préface de Sully Prudhomme. 1 vol. in-18. . . . . 3 »

LE LIVRE DE LA ROSE, *trilogie.*

TRIOMPHE DE LA ROSE, avec lettre-préface de José-Maria de Heredia (Ouvrage couronné par l'Académie française). 1 vol. in-18. . . . . 3 »
CANTIQUE DE LA ROSE. 1 vol. in-18. . . . . 3 »
LA GLOIRE DE LA ROSE. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) 1 vol. in-18. . . . . 3 »

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

MAXIME FORMONT

Les Gâcheuses

ROMAN CONTEMPORAIN

PARIS LIBRARY

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCCXIV

1914

843
F767:16

617228

N.Y. PUBLIC LIBRARY

AVERTISSEMENT

Le *terme « Gâcheuses » qu'on a employé plusieurs fois dans ce roman, et dès le titre même, appartient à l'argot. L'auteur s'en excuse. Mais, comme le dit un personnage qui tient dans le livre le rôle du raisonneur dans les anciennes comédies, le mot n'a point de synonyme poli.* Gâcher *signifie aussi bien détruire une chose, la gâter, la laisser perdre ou encore en mésuser : c'est donc un vocable d'un sens fort étendu. De plus, il implique chez la* Gâcheuse *une aimable étourderie, de la puérilité, quelque inconscience. C'est pourquoi l'on se sert presque toujours de ce qualificatif au féminin.*

La Gâcheuse, *dit encore notre raisonneur, fait*

joujou, comme une petite fille, avec l'honneur, avec le bonheur, avec toutes les choses importantes ou sacrées. Et parfois, comme la petite fille, elle casse ses joujoux.

C'est ainsi en effet, le plus communément, que se manifeste le pouvoir destructeur de la femme. Lorsqu'ils en ont parlé, les poètes et les moralistes entachés de misogynie ont cru nécessaire d'enfler leur voix. « *Plus ou moins, la femme est toujours Dalila,* » *s'écrie l'admirable Vigny, dans la* Colère de Samson. *Dalila, c'est beaucoup dire.*

Qu'il y ait, tout au fond de la nature féminine, un instinct de trahison et de ruse, comme il y a au fond de celle de l'homme un instinct d'oppression et de férocité, cela se peut accorder sans doute, et s'expliquerait assez par le dépôt immémorial de traditions que chacun porte en soi. Originairement, dans les cavernes, celle-ci était une proie et une esclave; celui-là un chasseur et un tyran. Quoi d'étonnant à ce qu'ils s'en souviennent, dès que le combat amoureux les met aux prises ?

Mais il y a autre chose, à quoi précisément se rapporte ce livre : l'inconséquence habituelle et, pour ainsi dire, fatale de la femme dans le jugement et la conduite quand il s'agit, pour elle, d'orienter sa vie sentimentale et de se choisir un amour; l'absurdité,

passée en loi, qui la détermine en faveur d'un indigne, d'un médiocre, d'un incapable et même d'un ridicule, alors qu'elle est sollicitée vainement par la ferveur d'une élite. Il y a la femme de Joconde, trompant avec un nain chassieux l'époux beau comme le jour, et il y a aussi la divine Béatrice qui se moque de Dante. Il y a ceci : que l'homme supérieur, à quelque titre, est presque toujours écarté, ou dédaigné, ou détesté en raison de sa supériorité même, que sa compagne rêve d'abattre, sans peut-être s'en rendre compte, comme c'est le cas pour Pierre Laheurte et pour Claude, dans le roman. Il y a encore que l'amour de tendresse, sincère et désintéressé, n'obtient guère que l'aversion de celle à qui il s'adresse, comme il arrive à Louis Servet épris de Gabrielle de Thianges. Il y a enfin que la créature la plus généreuse, la plus dévouée, la plus aimante, va précisément, comme Germaine d'Esbly, porter cette affection, ce dévouement, cette générosité, à l'être le moins digne entre tous ceux qu'elle rencontre, gâchant ainsi sa propre vie.* Gâchage *sympathique, mais tout de même* gâchage.

Or Claude Laheurte n'est point un monstre, ni

* *Coll'altre donne mia vista gabbate.*

(Vita Nuova, XIV.)

même une femme fatale : simplement une femme frivole ; Gabrielle de Thianges apparaît toute délicatesse et bonté, hormis pour celui qui l'aime loyalement c'est-à-dire maladroitement, et Germaine d'Esbly n'est qu'humilité et sacrifice, jusqu'à l'abnégation totale de soi. Dira-t-on que ces femmes sont des Dalilas ? Non, mais des « gâcheuses ». Et voilà peut-être un néologisme justifié.

On ne veut point alourdir par trop de philosophie ce livre, qui, après tout, n'est qu'un roman. Sans quoi, l'on insisterait sur ceci : que la seule objection très sérieuse qu'il y ait à faire valoir contre le féminisme se peut tirer de ce gâchage *essentiel à la nature féminine. Comment, en effet, armer de ses droits complets un être parfois exquis, parfois héroïque, mais enclin par nature à mal juger et à mal user ? Comment surtout lui accorder une autorité quelconque, l'investir d'un mandat public, lui donner part au gouvernement de la société ? Ce qu'il y a de plus terrible et de presque irrémédiable dans le* gâchage *féminin, c'est précisément ce qui l'excuse : son inconscience.*

M. F.

Les Gâcheuses

PREMIÈRE PARTIE

I

DANS le hall gothique, qui ressemble à l'intérieur d'une cathédrale, la fête s'épanouissait. Tout Paris a connu cette nef d'église, aussi haute que l'hôtel lui-même, la cheminée dont le manteau ogival s'élève jusqu'à la voûte, les grandes tribunes en saillie sur le mur, et, près d'une antique Vierge

bourguignonne, la chapelle de boiseries, secrète comme un confessionnal, qui semble un asile réservé aux conversations amoureuses pendant le tumulte mondain. Malgré le puissant éclairage qui ruisselait des torchères, la salle, à cause de son immensité, gardait des coins d'ombre, d'où jaillissaient des blancheurs sculptées, les étincellements de quelque panoplie. En général, les décorations qui prétendent à l'archaïsme sont pitoyables; la beauté de celle-ci, composée tout entière de pièces « d'époque », résidait dans la parfaite unité du style, ce gothique délicat qui rayonne dans la « Merveille » du Mont-Saint-Michel. Un artiste seul avait pu ordonner cet ensemble.

C'en était un, en effet, que M. Pierre Laheurte, le maître du logis. Les usines et les forêts qu'il possédait en Lorraine n'occupaient pas toute l'activité de son intelligence. Philanthrope, hanté de soucis humanitaires, il trouvait encore le temps de combiner, pour sa multiple existence, un décor harmonieux. Et, par un contraste assez fréquent chez les hommes d'action qui vivent avec intensité dans le présent et dans l'avenir, il s'entourait volontiers de choses anciennes qui lui restituaient les splendeurs du

passé lorsqu'il lui venait fantaisie de se reposer dans le rêve. Ainsi avait-il créé ce hall, grandiose et fleuri comme le moyen âge, en un temps où triomphait le « Louis-Seize » de tapissier.

La musique venait de finir. Après la cantatrice, Draga Tcherkoff, on applaudissait l'auteur, une grande femme, drapée comme une statue, avec un visage magnétique d'inspirée et des cheveux déjà blanchissants. Sous les bravos elle souriait, de sa bouche un peu douloureuse et de ses yeux lumineux. Elle n'était plus belle; quand même, il lui restait quelque chose de poétique et d'émouvant. Elle respirait la passion qui dessèche, qui use, qui brûle, mais qui transfigure. On la regardait beaucoup.

Deux valets de pied ouvrirent les larges baies sur le jardin. Celui-ci, grâce à une ingénieuse perspective, à l'effet des lignes droites qui semblaient s'allonger à l'infini, reculait jusqu'aux dernières profondeurs de l'ombre, car les hauts massifs ténébreux cachaient le mur de fond, tout proche. Il donnait l'illusion d'un parc de Watteau, transporté rue de la Ville-l'Évêque. Et justement, pour achever la ressemblance, des couples, qui cherchaient la fraîcheur nocturne,

se répandirent par les allées, comme dans un entr'acte des *Fêtes galantes*. La clarté phosphorescente des feux de bengale, allumés sur le gazon, baignait les grottes de feuillages et les silhouettes vaporeuses des femmes. Noyées dans un halo violâtre ou verdissant, ces vives Parisiennes, qui sans doute causaient chiffons ou scandales, apparurent des fantômes d'amour, marchant le long de la pièce d'eau, dont la bordure au pavage mauresque brillait comme le sol précieux d'un palais arabe.

Tout en les regardant défiler, des hommes causaient, dans le vide d'une porte-fenêtre. Ils s'entretenaient de la cantatrice qui venait de se faire applaudir et de Delphine Ruby, dont elle avait interprété l'œuvre.

« Une nature, cette Delphine, dit quelqu'un. Passionnée comme sa musique, malgré les marguerites de cimetière qui fleurissent ses tempes géniales. Le volcan sous la neige! Et en activité!

— Oui, répliqua un autre. Dire que c'est pour un Farigoul, l'éruption!

— Qui ça, Farigoul?

— Pas grand'chose. Un ancien ténor marseillais ou nîmois ou montpelliérain, qui a perdu sa voix, mais qui a trouvé une place de croupier ou

de commissaire des jeux dans un claque-dents. Il chantait la romance quelque part dans le Midi : Delphine a passé par là ; ils se sont rencontrés ; les suites durent encore. Elle l'a ramené dans ses bagages et elle l'a promené chez tous les directeurs ; mais, les duos d'amour l'ayant rendu aphone, il lui est resté pour compte. Il n'a pu se faire engager qu'au tripot. Elle vit avec ses droits d'auteur, et lui, il s'escrime de la palette. Ils nichent aux Batignolles, sur le même palier.

— C'est bien la peine d'être la fille d'un grand poète !

— Et de sa muse, une lady blonde, romantique comme un lac d'Écosse !

— D'avoir été la passion d'un peintre illustre, qui a mis sa plus belle toile en morceaux pour lui en faire des dessus de porte !

— D'avoir écrit une dizaine de chefs-d'œuvre, dont chaque note brûle le cœur, où l'on sent toute la beauté, toute la férocité d'Éros, avec ses griffes, ses flèches et ses torches !

— Enfin d'être ce qu'elle est et ce qu'elle a été, d'avoir fait ce qu'elle a fait, et d'aller porter tout cela à Farigoul, rossignol en retraite et croupier !

— Qu'est-ce que vous voulez, répondit quelqu'un qui n'avait pas encore ouvert la bouche. Il ne faut pas le lui reprocher. Delphine est une femme supérieure, mais c'est une femme, et, par conséquent, une *gâcheuse*. »

C'était Xavier de Charmoi qui parlait, ce mondain au visage fin et fatigué, aux lèvres minces, faites pour aiguiser la satire ou le paradoxe.

« Voilà Charmoi qui va encore nous dire du mal de « la dame », comme Schopenhauer.

— Du mal et du bien. Je lui rends justice tout bonnement. Et peut-être plus que vous, mon cher.

— Oh! moi, vous savez, j'ai sur elle des idées très simples, les idées de tout le monde. Je la trouve délicieuse, quoique, en somme, inférieure.

— Oui? Eh bien, moi, je ne suis pas de l'avis de tout le monde ni du vôtre. Je ne trouve pas que la femme nous soit inférieure.

— Allons donc! Vous, Charmoi, qui la connaissez si bien! Vous n'êtes pas sérieux!

— Mais si, mais si! Inférieure, comment cela? Physiquement? Elle supporte mieux que l'homme la fatigue et la douleur : c'est prouvé. Elle est plus sobre, elle vit plus longtemps. Morale-

ment? Elle est capable de tous les héroïsmes : héroïsme maternel, qui fait qu'après le premier accouchement la plupart récidivent; héroïsme de charité chez les bonnes sœurs ou chez les petites étudiantes russes à lunettes. Elle possède aussi le courage militaire : Jeanne d'Arc est le premier soldat de France. Même le courage civique, bien qu'elle ne vote pas : Charlotte Corday vaut Harmodius et Aristogiton. Quant à l'intelligence, mon Dieu, je me contenterais de celle de Sophie Germain ou de Clémence Royer. On dit toujours que la femme ne crée rien : Mme de la Fayette a pourtant créé le roman en France avec la *Princesse de Clèves*. Il y eut aussi, à cette époque, une certaine marquise... Est-ce que Mme de Staël ne fut pas une remueuse d'idées, elle à qui Bonaparte fit l'honneur de la persécuter? Et, aujourd'hui, parmi l'immense nébuleuse que forment les romancières, les poétesses, les muses de toutes catégories, certaines étoiles brillent tout de même assez joliment, il me semble.

— Ah çà, mais c'est une profession de foi féministe!

— Féministe! Ah! Dieu non! Car, s'il y a tout cela qu'on doit reconnaître, il y a un « seule-

ment » qui gâte les plus belles choses, un terrible « seulement », qui, toute ma vie, m'empêchera d'être féministe.

— Et c'est ?

— C'est que la femme est l'éternelle gâcheuse. Voilà.

— Le mot est dur.

— Il n'a pas de synonyme poli. Tenez, vous avez invité quelquefois une femme à souper, n'est-ce pas ? Vous avez vu comment elle se tient en face d'un menu où le chef a mis son génie ? C'est déplorable. Elle s'abat sur les hors-d'œuvre, comme au sortir d'un long jeûne, et se cautérise l'estomac au piment rouge. Après quoi, du bout de la fourchette, elle chipote le turban de foie gras ou la caille à la Souvaroff. C'est fini, le reste ne l'intéresse plus. Par galanterie, vous avez commandé un champagne digne des dieux : elle y adjoint de l'eau de seltz ! Ainsi, quand le champagne n'était pas encore inventé, Cléopâtre buvait son fameux vinaigre aux perles. »

C'était tellement vrai que tout le monde sourit aux mêmes souvenirs.

« Eh bien, reprit Charmoi, c'est à peu près ainsi qu'elle se comporte en toutes choses, notre

compagne, depuis la première gâcheuse, Ève. La Pompadour a « saboté » nos colonies; Joséphine, le front de Napoléon Ier. C'est sa fonction, comme celle du lys est d'être blanc. Quand je vois, aux Tuileries, une gamine faire des pâtés de sable, je me dis : « Toi, ma petite, je ne sais pas ce que tu gâcheras un jour, la vie de quelqu'un ou la tienne ou les deux, mais tu gâcheras certainement quelque chose. Il le faut. Le désordre que tu créeras est nécessaire à l'ordre universel. Et peut-être qu'à force de torturer un homme tu lui donneras du génie. » Si Béatrice, cette gâcheuse sublime, ne s'était pas moquée de Dante — le mot est dans la *Vita nuova* — il n'aurait jamais écrit la *Divine Comédie* pour l'en remercier. Vaudrait-il mieux qu'elle eût été bonne fille?

— C'est un point de vue.

— Mais songez donc! Si les femmes, qui sont dépositaires ici-bas de toute la joie, de toute la beauté, de toute la félicité possibles, usaient de ces richesses-là avec discernement, pour leur plus grand bien et celui des autres... mais ce serait beaucoup trop beau! La Providence a eu ses raisons quand elle a créé la femme gâcheuse, comme quand elle donne au milliardaire un

mauvais estomac et des reins faibles, ou quand elle inflige le dégoût de l'amour à Don Juan, la cécité à Michel-Ange et la surdité à Beethoven. Nous ne sommes pas sur terre pour nous amuser. Et la preuve, ajouta-t-il avec le sourire de travers dont il avait coutume, la preuve, c'est que le programme de cette soirée comporte un *scherzo* pour deux pianos. Les mystiques ont raison : il faut souffrir. »

Cependant les robes claires et les habits noirs passaient et repassaient, dans le poudroiement de la lumière zinzoline, attristée de ne pas se jouer sur quelque mascarade à l'italienne, où des arlequins vêtus d'arc-en-ciel et des Gilles blancs et roses eussent escorté les Isabelles et les Doralises.

« Tenez, reprit Charmoi, voilà les preuves à l'appui qui défilent devant nous. »

D'un petit coup de menton il désignait les personnages à mesure.

« Après la compositrice, son interprète, cette Draga Tcherkoff qui vous ravissait tout à l'heure. Une grande artiste et une magnifique créature, n'est-il pas vrai ? Grands-ducs et archiducs en font leurs choux gras. Eh bien, je l'ai rencontrée cet été traînant les casinos avec un

vieux grime et un baryton grotesque : tous les deux sont ses amants ; elle ne les aime pas, mais ils l'amusent. Toujours le gâchage, toujours l'eau de seltz dans le Rœderer à trois louis.

— Delphine et Draga sont des enfants de Bohême... comme l'amour.

— Croyez-vous que les bourgeoises et les mondaines se privent de les imiter ? Celle-ci, vous la connaissez un peu, hein ? Vous la connaissez même trop ! Elle est veuve et elle ne peut plus se remarier décemment parce que, dans des moments où elle s'ennuyait, elle a commis des imprudences avec des individus qu'elle n'aimait pas plus que Draga n'aime son grime et son baryton. M^me^ Laheurte la reçoit par pitié, les jours où il y a beaucoup de monde... Mais, du moins, cette pauvre folle n'a gâché que sa vie à elle. Celle qui vient a fait mieux : elle a fait mourir son mari d'une maladie de cœur ; quelquefois, le ridicule tue. Or, retenez bien ceci : de même que la précédente, elle n'est ni une pervertie, ni une névrosée, ni même, hélas ! une amoureuse sincère. Elle est simplement une femme qui fait joujou pour se distraire, comme une bonne petite fille, avec l'honneur, avec le bonheur, avec toutes les choses importantes et sacrées. Et toujours, comme

la petite fille, elle casse ses joujoux. Même elle est si sensible qu'elle en pleure... après. »

D'autres passantes se succédaient, traversaient la nappe de clarté qui sortait du hall par la baie ouverte : on voyait s'allumer au passage les perles sur leurs gorges et les diamants dans leurs cheveux. A propos de chacune d'elles, Charmoi répétait le même signe de tête et se répandait en indiscrétions. A un certain moment, sa voix mordante changea de timbre et devint presque grave.

« Voilà maintenant quelque chose de plus triste... Celle-ci, c'est M^me^ de Thianges. Est-elle assez fine, et gracieuse, et noble, et « touchante », comme on disait au siècle joli! N'est-ce pas qu'il y a en elle infiniment mieux qu'une belle nuit qui passe : de quoi remplir d'amour une âme d'homme, une existence, enfin l'étoffe d'une vraie passion? Regardez-la! Non, mais regardez-la bien! Elle semble boire les paroles de cet imbécile qui la cramponne. Et, pendant ce temps-là, il y a un malheureux qui promène tout seul là-bas une figure de suicide : c'est Servet.

— Servet, le poète?

— Oui, Servet, qui l'aime avec la naïveté et la piété d'un homme du moyen âge, comme

une fleur fragile et précieuse qu'il a peur de flétrir en la contemplant. Pauvre diable! Il donnerait tout son sang comme une goutte d'eau pour rafraîchir la terre au pied de la fleur! Qu'un pareil amour, sublime, puéril et fou, inouï à notre époque, ne soit pas exaucé, c'est déjà une chose qui m'émeut, moi qui ne suis pas tendre. Mais il y a beaucoup mieux : Mme de Thianges exècre cordialement ce garçon. Je l'ai observée quand elle lui parle : eh bien!... eh bien, oui, cela m'a fait quelque chose. Elle ne traiterait pas ainsi le dernier des figurants qui s'empilent chez elle, à ses lundis. Car elle reçoit tout le monde, elle est accessible à la terre entière, condescendante, indulgente, traitable à l'excès avec tous, comme avec cet idiot qu'elle remorque. Pas avec Servet! Il n'est ni bien ni mal, il a des manières, quelque talent... Et il est si sincère! Mais voilà, justement, il l'aime avec trop de sincérité. Cet amour-là est trop vrai, trop noble! Qu'est-ce que deviendrait la loi qui mène le cœur de toutes ces dames si cela n'était pas aussi gâché? »

Soudain il baissa la voix. Une femme s'approchait, très jolie, l'air un peu froid et distant, malgré le sourire obligé qui ne quittait pas ses

lèvres. C'était la maîtresse de maison, M^me^ Pierre Laheurte.

Un voisin de Charmoi lui poussa le coude.

« Eh bien! lui demanda-t-il tout bas, et celle-là? Une gâcheuse aussi?

— Jusqu'à présent, je ne sais, j'hésite. Elle est si intelligente! Et puis Laheurte, de son côté, est un homme supérieur; cela fait un attelage remarquable... »

Puis, brusquement:

« N'importe! Je me méfie.

— S'il vous plaît, messieurs! »

Un valet de pied fermait les portes-fenêtres; les promeneurs rentraient dans le hall, comme à regret, s'arrachant à la volupté de la nuit exquisement artificielle, que les feux de bengale poétisaient.

Deux virtuoses, accouplés pour cet exercice, s'étaient assis devant les deux pianos, avec décision; ils commençaient le match farouche de vélocité que le programme, ironique, désignait par ce terme de scherzo qui veut dire badinage. La joie légère des invités, qui erraient tout à l'heure dans les ombres bleuâtres du jardin, fit place à la résignation.

Cependant Charmoi, accosté de ses auditeurs

fidèles, s'était retiré dans un angle, à bonne distance des pianistes, et sa voix nette, un peu âpre, à travers l'orage musical, faisait entendre encore des cruautés incisives et des paradoxes.

II

Pierre Laheurte entra dans son cabinet de travail, délibérément, comme un bon forgeron entre dans sa forge, tout joyeux de se mettre à la besogne. Il s'assit devant un bureau massif, qui ne ressemblait en rien à un meuble de parade, comme on en voit dans maint *studio* de faux travailleur : carré, solide, occupant largement sa place dans la pièce, il avait bien l'air de l'établi dressé là pour un probe et rude ouvrier. Mais il supportait un magnifique pupitre d'église — une sculpture flamande — sur lequel s'ouvrait un antiphonaire, laissant admirer une miniature du XV^e^ siècle. Deux marbres dominaient l'amas des papiers : l'un

d'après la Victoire de Samothrace, l'autre d'après la divine statue de jeune fille que l'on a retrouvée à Anzio, il y a quelques années, et qui est actuellement au musée des Thermes, à Rome. Cela suffisait pour rappeler que le vigoureux ouvrier intellectuel qui s'asseyait à cette table, pour y ouvrer courageusement, était aussi, du moins par ses goûts et ses aspirations, un poète et un artiste.

Cela ressortait encore du choix des livres qui garnissaient une étagère, trop peu nombreux pour former une bibliothèque. A côté d'un répertoire de jurisprudence, de quelques traités d'économie politique et de sciences exactes — des outils de travail, évidemment — on voyait des poètes : Dante, Shakespeare, Vigny, Swinburne, un esthéticien, Ruskin, et de beaux livres à gravures.

La lumière tamisée et colorée qui tombait d'une verrière éclairait en plein le visage de Pierre Laheurte, accusait l'arête vive du profil, les méplats énergiques des joues, le front tel qu'une paroi de rocher.

Dans un ensemble de force, la douceur du regard était souveraine. Les yeux noirs, chargés de feu, comme des yeux espagnols, s'alanguis-

saient pourtant et paraissaient démentir l'intransigeante fierté des lèvres nues, à la romaine. Chez ce fils de Nancy, le robuste sang lorrain, un peu lourd, devait plus d'ardeur et de subtilité, sans doute, aux lointains apports de l'invasion ibérique. Mais tout cela s'était fondu et unifié dans le beau type du Français de l'Est, qui est une représentation si remarquable de l'énergie nationale, plus consciente et mieux en éveil, peut-être, sur ces frontières que partout ailleurs.

Avant de commencer sa besogne, Pierre Laheurte, par un mouvement si spontané qu'il devait lui être habituel, leva la tête pour regarder un grand portrait de femme, accroché au mur, en face de lui. Ses yeux, en rencontrant le fin visage qui souriait, s'allumèrent d'une flamme brusque; elle y palpita seulement quelques secondes, puis s'éteignit. Une sorte de mélancolie indéfinissable la remplaça, celle qu'on voit dans le regard des êtres qui aiment avec excès, et par conséquent avec inquiétude et tristesse : elle se répandit sur tous les traits de l'homme, et même elle ploya un instant son buste, qui tout à l'heure s'érigeait au-dessus de la table, puissamment. Mais cette nouvelle expression ne fut,

comme l'autre, que passagère sur sa physionomie. Et déjà le travailleur se mettait au travail.

Le portrait était celui de Claude, sa jeune femme, en robe du soir.

La figure sortait, à mi-corps, d'un fouillis de dentelles et de mousselines, semblable à une neige rose, et s'enlevait en clarté sur le fond d'une tenture vert nil, très tendre. Tout était clair, les cheveux de brume blonde, les yeux d'aigue-marine, pailletés d'étincelles, la chair d'une pulpe laiteuse, qui se colorait à peine, aux pommettes, d'un sang léger. Rien n'était suave et caressant à l'œil comme le velouté de ce visage, mais il y avait quelque chose d'inquiétant dans les yeux trop lumineux, dans les narines trop minces, dans les lèvres tellement fines et nerveuses qu'elles en paraissaient un peu cruelles. Artifice du peintre ou coquetterie du modèle, une main se posait sur le corsage, comme un frêle bijou de nacre, enfouie à moitié dans la gaze, et les doigts aigus avaient l'air de griffes adorables; à leurs ongles carminés on aurait cru voir luire du sang, comme à ceux des sphinges et des chimères : symbolisme romantique que certainement l'artiste n'avait pas voulu, mais il se dégageait malgré lui de sa

peinture, qu'on devinait ressemblante jusqu'à la trahison. L'image, séduisante et menaçante à la fois, qui se penchait en souriant sur le travailleur, absorbé maintenant par sa tâche, faisait songer à bien des choses. Cette beauté semblait suspendue au-dessus de lui comme une fatalité.

Qu'il eût dans son cabinet d'étude le portrait de sa femme, quoi de plus naturel? Et cependant elle y paraissait presque une intruse, tellement elle s'accommodait peu à l'atmosphère et au décor. Que venait faire, en un lieu de recueillement, de travail noble mais sévère, cette créature de caprice et de frivolité?

Son sourire semblait railler l'époux courbé sur des besognes qui devaient êtres mesquines et ridicules, au jugement d'une coquette: l'idée ne venait pas à l'esprit qu'elle pût être l'inspiratrice de son labeur, sa compagne, son associée.

Il ne fallait qu'un peu d'observation pour apercevoir tout ce que signifiait ce portrait ici: qu'une femme était installée en souveraine dans la vie de Pierre Laheurte, et que, pourtant, elle ne s'y mêlait pas, ou qu'elle n'y intervenait que comme une puissance hostile, dissolvante, destructive.

Des dossiers étaient sur la table; Laheurte en

prit un, qui contenait les papiers relatifs à ses biens de Lorraine : lettres de fermiers, rapports d'experts, plans géométriques.

C'était presque une province qu'il possédait là-bas : des lieues de prairies grasses aux bords de la Moselle ; des champs qui remplissaient d'or pâle ou brun les quatre horizons ; des forêts domaniales, vastes et féeriques, comme celle des Ardennes où l'Arioste et Shakespeare ont situé leurs enchantements. Il s'occupait amoureusement de ce royaume champêtre et sylvestre ; il aimait la terre vraiment comme il la faut aimer, c'est-à-dire à la fois pour sa beauté et pour sa richesse. Il voulait un sol fécond et magnifique. Il possédait la science des assolements, et il appliquait, sur l'immense étendue de ses propriétés, les méthodes de culture les plus propres à en accroître le rendement, bien moins pour augmenter ses revenus que pour faire vivre à l'aise plus de travailleurs sur un terrain plus prospère, car il entendait le rôle social des grandes fortunes et les obligations prescrites aux détenteurs de l'opulence. En même temps, il goûtait une joie de poète à créer autour de lui ces puissantes harmonies du labeur paisible, de la fertilité, du bien-être, à se dire que, dans tout le canton, il

n'y avait, grâce à lui, ni un indigent ni un paresseux, ni un champ ni une activité humaine en friche.

En ce moment, il feuilletait la correspondance, les expertises, et partout il trouvait la preuve que l'œuvre florissait, qu'il avait réussi dans son effort pour sauver de l'apauvrissement et de la déchéance la terre des aïeux, pour maintenir la race dans l'intégrité de sa santé et de sa vigueur. Il savoura un long moment cette pensée si douce à son cœur vaste et généreux qui vivait réellement d'une double vie : la sienne, et celle de sa famille humaine. Il interrompit son travail et il s'accorda un peu de rêve.

Il rêvait à ses forêts bien-aimées, à ses chevauchées solitaires sous leurs futaies remplies d'une ombre nocturne, traversées de longues flèches d'or entre les fûts des hêtres. Car c'étaient là les plus belles hêtraies de France. Il se rappela le bruissement des feuilles sèches sous les pas du cheval : jamais balayées, elles étendent sous les nefs de feuillage, pendant la luxuriance de l'été, un tapis d'hiver éternel, et leur cliquetis a quelque chose de sinistre comme celui que ferait l'entre-choquement d'une multitude de frêles cadavres momifiés.

Qui dira la mélancolie de nos chères forêts de France, où l'on se perd tout un jour, comme dans des limbes de verdure, sans en trouver la fin, tandis que l'imagination, elle aussi, s'égare dans un labyrinthe de pensées aux avenues infinies?

Ces bois merveilleux et inutiles, Pierre Laheurte les préférait peut-être encore à ses prés et à ses champs, d'où lui venait tant d'orgueil : homme complet, sa nature avait besoin du rêve comme de l'action, et sa vie aimait à s'épanouir sous cette double forme. Il réservait jalousement, dans l'immensité de ses possessions, le domaine du songe; il éloignait par des ordres formels la hache de ces futaies, vénérables pour lui comme l'étaient pour les aïeux les forêts sacrées de la Gaule.

Il reprit l'étude de ses papiers. Mais il en avait fini avec les affaires de ses fermiers et de ses ouvriers agricoles. C'était maintenant de ses forges qu'il lui fallait s'occuper. Sa besogne se compliquait singulièrement. A propos de l'exploitation, des problèmes techniques se posaient à chaque instant, qui requéraient toute sa science de polytechnicien; des questions beaucoup plus difficultueuses naissaient des rapports du patro-

nat avec un peuple d'ouvriers. Ici, les chiffres seuls ne suffisaient plus : il y fallait de l'humanité et de l'équité chez l'employeur, et, chez les employés, une bonne foi que tendait sans cesse à corrompre le ramassis de profiteurs et d'énergumènes embusqués dans les syndicats.

Laheurte ne se contentait point d'être un patron juste et libéral, accessible à toutes les revendications légitimes, et les devançant même. Une ambition plus haute l'inquiétait : il voulait étendre le plus possible l'action économique de son œuvre et sa portée sociale. Il désirait qu'elle rayonnât bienfaisante sur toute la contrée, matériellement par un bien-être accru, moralement par la diffusion des lumières intellectuelles.

Il s'efforçait vers ce noble but avec le zèle de l'humanitaire, mais aussi avec le rigoureux esprit et toute la méthode du savant, de l'économiste, qui poursuit un idéal réalisable, et non quelque chimère saint-simonienne.

Ainsi, l'existence de Pierre Laheurte, belle et utile, était une de celles qui importaient le plus aux intérêts de cette humanité à laquelle elle était dévouée. Cependant c'eût été le mal connaître que de le croire seulement occupé par

le généreux souci de servir. Sa prodigieuse activité n'était que l'épanouissement extérieur de sa nature si riche; le fond véritable était cet amour pour la femme dont l'image souriait en face de lui, coquettement, un peu cruellement.

Il est bien rare qu'un homme, même un Pierre Laheurte, vive d'une idée abstraite ou d'une ambition, si magnifiques soient-elles : en cherchant bien, on trouve en lui, tout au fond du sanctuaire intime, la pensée dominante et persistante, qui demeure pour gouverner toute son existence, et qui ne vient guère du cerveau, mais du cœur; c'est presque infailliblement un grand amour.

Non, ce n'était point dans l'action féconde ni dans le rêve humanitaire que cet être si sage et si fort avait sa raison de vivre : c'était dans ce sourire de coquette, dans ce sourire charmant et ambigu, dont on n'aurait pu dire s'il était moquerie ou encouragement.

Tout à coup, la porte s'ouvrit. Claude entrait, comme un flot de lumière blonde, et avec elle un parfum frais, léger, irrésistible, tel celui qui se dégage des thyrses du lilas. La pièce sévère en fut surprise et réjouie.

La jeune femme portait, selon la mode, une

robe stricte qui faisait d'elle une fine statuette ; elle avait eu ce matin-là la fantaisie d'un grand col de dentelle rabattu sur sa gorge et ses épaules, et cela lui donnait une grâce de Pierrette cavalière, presque insolente, qui contrastait de la façon la plus aguichante la froideur aristocratique répandue sur tout son visage et l'extrême délicatesse de ses traits. Cette moderne Parisienne était bien, par la malice de son charme, la sœur des Isabelles et des Colombines qui passent à travers la comédie italienne en déchiquetant des cœurs avec leurs doigts précieux. Mais, à leur élégance frivole, cette Ève du XX^e^ siècle ajoutait quelque chose de net et de délibéré, qui était la marque d'un temps plus positif : la poupée affolante semblait armée de sang-froid et d'une parfaite maîtrise de soi-même. Enfin, c'était une femme d'aujourd'hui.

III

Claude, d'un glissement léger, arriva jusqu'à son mari.

« Pouvez-vous laisser un peu vos chiffres ? » lui demanda-t-elle.

Sa première parole disait tout son dédain pour le travail auquel il s'assujettissait : corvée de bureau, pensait-elle, basse besogne de caissier ou d'intendant.

« Je suis à vous, répondit Laheurte sans vouloir remarquer l'intention dénigrante.

— Je venais vous prier simplement de m'accompagner, à cinq heures, chez les Fitz-Patrick. Oui, ils ont un thé aujourd'hui, nous sommes invités tous les deux. Et, comme c'est la première

fois, je tiens beaucoup à ne pas leur faire faux bond. D'ailleurs la maison est charmante, m'a-t-on dit. Mme Fitz-Patrick est intime avec l'ambassade d'Angleterre. Vous savez combien je désire connaître ce milieu-là. Voilà l'occasion.

— Il est indispensable que j'aille avec vous?

— Oh! tout à fait! Mme Fitz-Patrick me l'a assez recommandé. « Surtout, amenez-moi « M. Laheurte, chère madame. C'est un homme « si remarquable! On m'en a dit un bien infini. » Dans ces conditions-là, vous voyez qu'il faut absolument...

— C'est que j'aurais beaucoup à faire aujourd'hui. On m'a envoyé tout un dossier à propos des usines. Il y a là dedans plusieurs questions qu'il faut examiner et résoudre tout de suite... Voyons, chère amie, est-ce que vous ne pourriez pas m'excuser?

— Non, c'est impossible, tout à fait impossible.

— Cependant un homme a le droit d'avoir des occupations, des obligations... Mme Fitz-Patrick comprendra certainement...

— Mme Fitz-Patrick ne comprendra pas — ni moi non plus, du reste — que M. Pierre Laheurte soit obligé de sacrifier un devoir mondain et de

mécontenter une femme exquise pour expédier un travail de bureaucrate, qu'il devrait abandonner à ses régisseurs.

— Les régisseurs ne seraient peut-être pas très compétents dans les questions de métallurgie, observa-t-il avec toute la douceur possible.

— Soit! Une femme n'est pas obligée de connaître ces choses-là. Ayez des ingénieurs pour surveiller vos forges, c'est ce que je voulais dire. Mais je n'aborderai pas ce chapitre : cela nous mènerait trop loin. »

Elle se tenait toujours debout, en face de lui, une main posée sur le socle de la « Victoire de Samothrace ». Un de ses pieds s'agitait nerveusement sous sa robe.

Pierre Laheurte s'était levé. Son visage avait pris une expression douloureuse mais résolue.

« Au contraire, répliqua-t-il, il faut parler, Claude, il faut me dire tout ce que vous pensez, tout ce qui vous mécontente ou vous déplaît.

— A quoi bon? »

Son visage s'était fermé, durci d'obstination mauvaise; elle serrait les lèvres. Son pied battait toujours le parquet à petits coups répétés.

« A quoi bon? reprit Pierre. Mais à faire cesser un état de gêne qui, depuis quelque temps,

s'accuse entre nous. Je souffre beaucoup à le constater, mon amie : cette gêne ressemble parfois chez vous à de l'hostilité.

— De l'hostilité, moi? Pourquoi donc? Quelle idée!

— Je ne le vous dirais pas si je n'en étais que trop certain : j'en éprouve une si grande peine! Claude, sans peut-être vous en rendre compte, vous m'en voulez de quelque chose. Il y a un malentendu entre nous; il faut qu'il cesse. Parlez, je vous en supplie! »

Elle gardait le même silence, les lèvres toujours crispées.

« Je vous conjure de parler. Vous êtes trop souverainement intelligente pour ne pas être raisonnable. Il n'est pas digne de vous de continuer à vous taire comme une enfant boudeuse qui couve sa rancune, et de donner ainsi au malendu le temps de gâter notre bonheur, notre amour.

— Oh! notre amour, mon ami! »

Elle eut un rire amer, qui fit tressaillir Pierre de douleur. Mais il se reprit aussitôt, et avec une force tranquille, qui s'imposait :

« Je ne vous laisserai pas en douter devant moi, reprit-il, pas plus que je n'en veux douter

moi-même. Ce n'est pas vous qui parlez, ce sont vos nerfs de femme, affolés pour un rien. Car ce qui vous irrite, ce qui nous sépare presque, en ce moment, ne peut être qu'un rien. Claude, voyons, je vous en supplie...

— Laissez-moi donc!

— Non, mon amie, cela ne peut pas durer. Il faut que nous nous expliquions. Il y a quelque chose entre nous. Qu'est-ce que c'est? Je veux le savoir! »

Elle fit un geste de lassitude.

« Que vous êtes fatigant avec votre interrogatoire, vos façons de juge! Mais il n'y a rien, mon Dieu! il n'y a rien, vous venez de le dire. Je ne me plains pas... De quoi me plaindrais-je? Si le mariage m'a déçue, la belle affaire! C'est le sort de toutes les femmes, à peu près, n'est-ce pas? Je ne prétends pas faire exception à la loi commune! »

Pierre avait pâli.

« Cette fois, Claude, j'exige, vous entendez, j'exige que vous alliez jusqu'au bout. Je vous ai déçue, dites-vous? Qu'est-ce que cela signifie? »

Elle éclata enfin :

« Cela signifie, s'écria-t-elle, que je comptais, en vous épousant, sur une vie agréable, brillante,

mondaine, une vie frivole si vous voulez, mais enfin telle qu'il me la faut. Celle que mènent toutes les personnes qui possèdent notre fortune, à Paris.

— Eh bien?

— Eh bien, cette vie-là, vous ne me l'avez pas donnée. J'avais épousé un homme du monde, ou du moins je le croyais. Il a disparu; il a fait place à un usinier, à un philanthrope, à un *gentleman farmer* qui s'occupe de machines agricoles et de questions sociales! Socialiste, vous, avec vos millions? Allons donc! Et c'est par toutes ces chimères-là que notre vie est empoisonnée. Ah! si j'avais su!

— Claude, répliqua Laheurte, dont la voix tremblait, vous les connaissiez, quand nous nous sommes épousés, ces chimères. Vous les aimiez! Lorsque je me suis offert à vous, loyalement, tel que j'étais, avec mon immense amour, mais aussi avec mes trente-cinq ans, mes goûts austères pour le travail, l'action, — la philanthropie, si vous voulez — tout cela ne vous a pas fait peur. Vous partagiez même ce socialisme de millionnaire que vous raillez maintenant. Vous m'avez dit — il faut bien que je vous rappelle ces paroles, qui me firent alors trembler de joie

orgueilleuse et dont le souvenir m'est si cruel à présent — vous m'avez dit : « Je serai fière de « vous aider, de vous encourager, d'être de moitié « dans votre tâche, mon ami. Nous ferons beau- « coup de bien à nous deux. » Et, après notre mariage, vous avez voulu visiter avec moi ces champs, ces usines, tout le peuple laborieux dont vous étiez devenue la reine, et vous y avez même pris plus de plaisir qu'à cette vie mondaine que vous réclamez, et dont je ne vous prive guère.

— Dans ce temps-là, j'étais chimérique, moi aussi ; la philanthropie, c'était encore pour moi du romanesque. Et je ne pensais pas qu'elle absorberait votre existence, que vous me préféreriez vos paysans et vos ouvriers, les brutes de vos champs et celles de vos usines.

— Ces brutes-là sont des hommes, Claude, répondit-il avec douceur. Vous savez bien que je ne préfère rien à vous, ni eux ni quoi que ce soit au monde.

— En attendant, vous dépendez d'eux, et moi aussi par conséquent. L'organisation de notre vie, nos séjours à Paris, nos voyages, l'emploi de notre temps, la règle de nos plaisirs, de notre dépense, tout enfin se rattache à vos occupations,

à vos obligations, tout est limité par les nécessités qui tyrannisent votre existence et absorbent votre fortune. Nous devrions vivre comme des êtres privilégiés si vous étiez libre de disposer de vous et de votre richesse. Au lieu de cela, vous n'avez pas pu m'accompagner, l'année dernière, dans ce voyage en Syrie, auquel il m'a fallu renoncer. Aujourd'hui, vous ne pouvez même pas me conduire à un thé de cinq heures. Est-ce la peine d'être ce que nous sommes, de tenir le rang que nous occupons, pour n'avoir point le droit de jouir de la vie et de Paris autant qu'un couple de bourgeois quelconques?

— Vous êtes injuste, mon amie. Votre existence n'est point si déshéritée que cela de toutes les joies mondaines. On vous fête, on vous admire partout, et j'en suis fier. Tout ce qui compte ici vient à vos réceptions. Ce voyage même, dont vous me parliez, il ne tenait qu'à vous de le faire sans moi, rappelez-vous! Les d'Avrigny voulaient vous emmener, vous n'avez pas voulu.

— Le beau plaisir! Des gens que je connais à peine! Être toujours seule, comme une veuve, vous trouvez que c'est drôle?

— Vous n'êtes pas toujours seule. J'en souf-

frirais plus que vous, Claude. Vous savez bien que votre présence est ma seule joie. Je ne suis pas libre à tout moment, c'est vrai : aujourd'hui, par exemple... Mais si j'étais un banquier, un homme politique, j'aurais moins de loisirs encore. Je serais toute la journée à ma maison de banque ou dans les couloirs de la Chambre. Ou alors, il faudrait être un oisif, un homme de cercle et de sport, comme ceux dont vous vous êtes si souvent moquée devant moi. Aimeriez-vous mieux cela, voyons ?

— Ah! certes oui, s'écria-t-elle, j'aimerais mieux cela! »

Elle se mit à marcher nerveusement dans la chambre.

« Autrefois, parbleu ! c'était mon idéal d'épouser un homme utile, un de ceux qui font réellement quelque chose. Il y a tant d'imbéciles dans ce qu'on appelle le monde! Ils m'avaient donné le goût de me marier avec un travailleur. Maintenant, je sais ce que c'est : j'en suis revenue. Ah! oui, j'en suis revenue. Et, si c'était à refaire...

— Claude, je vous en prie, prenez garde à ce que vous allez dire!... »

Était-ce une menace ou une supplication ? Il

n'en savait rien. Mais sa voix changée frappa tellement la jeune femme que l'exaltation de celle-ci tomba aussitôt.

Pierre avait poussé un cri d'angoisse. Il ne fallait pas que Claude ajoutât d'autres paroles, irréparables et irrévocables. Les mots prononcés ont une force funeste, que ne possèdent pas les pensées, tant que nous ne les projetons pas hors de nous-mêmes. Ils sont chargés d'une puissance destructive : ils tombent sur l'âme de celui qui les entend comme un jet de vitriol lancé en plein visage ; ils rongent, ils corrodent, ils creusent d'inguérissables plaies. Pierre ne voulait pas entendre ce que cette femme allait dire encore s'il ne l'eût arrêtée. Pourrait-il même oublier les quelques syllabes qu'elle avait déjà proférées, et qui retentissaient dans sa tête comme de durs coups de marteau assenés?

« Vous avez raison, reprit enfin Claude, je suis nerveuse aujourd'hui, je ne sais ce que j'ai. Et puis la contrariété... Ce thé auquel j'avais promis de vous mener avec moi... un enfantillage... Mais cela a suffi...

— J'irai avec vous chez M^me^ Fitz-Patrick, interrompit Laheurte.

— Non, mon ami... vous êtes trop occupé.

J'avais tort d'exiger cela de vous, en vérité. Je vous excuserai auprès d'elle : faites ce que vous avez à faire. »

Il aurait pu lui répondre qu'il n'avait guère le cœur au travail maintenant, et que, de toute la journée, il ne pourrait penser qu'à la scène de ce matin. Mais il répliqua seulement avec douceur :

« Je vous assure que je puis très bien remettre à demain. Je n'en travaillerai que mieux quand je vous aurai donné cette petite satisfaction.

— Soit, » dit-elle.

Et son orgueil féminin triomphait d'avoir maintenant à accorder ce qu'elle sollicitait tout à l'heure. Elle eut un mouvement de générosité pour celui qu'elle venait de faire souffrir. Elle tendit la main à son mari.

Mais ils ne s'embrassèrent pas. Elle gardait au fond d'elle-même une hostilité sourde qui ne désarmerait jamais complètement; la demi-réconciliation ne signifiait qu'une trêve après l'escarmouche, en attendant sans doute une prochaine bataille plus sérieuse. Et Pierre le sentait bien.

Claude était partie. Il restait encore une heure environ avant le déjeuner. D'ici là, Laheurte

aurait eu le temps d'avancer sa besogne. Mais il ne se sentait pas le courage de la reprendre. Il demeurait assis dans son large fauteuil, il tenait son porte-plume entre ses doigts inertes ; il regardait devant lui, sans rien voir, comme s'il avait retrouvé au dehors le vide lamentable de sa tête, d'où s'était enfuie toute pensée précise, et que remplissait seul une sorte de malaise physique, vaguement douloureux, pareil à celui qui persiste longtemps après l'ébranlement que nous a causé un choc brutal.

Puis son regard, conduit par le magnétisme psychique de l'habitude, remontait jusqu'à ce qu'il eût rencontré en face de lui la figure délicieuse, armée de son sourire cruel, et de ces griffes avivées par un carmin étrange — du fard ou du sang, on ne savait pas.

C'était elle, sa compagne, celle qu'il avait élue. Quels merveilleux espoirs il avait fondés sur elle! Elle avait mis si doucement sa main dans la sienne, pour lui dire qu'elle acceptait d'être son auxiliaire, l'inspiratrice, le témoin et la vivante récompense de ses efforts!

Confiant, il s'était haussé au-dessus de lui-même, vers le plus noble but ; il avait entrevu cet avenir incomparable : un couple associé dans

l'amour pour le bonheur et pour le bien. Cela pouvait être à la fois si doux et si magnifique!

Et c'était cela qui venait de s'écrouler pour jamais!...

IV

« Mais certainement! Faites entrer tout de suite, » dit Claude à la femme de chambre, qui annonçait la visiteuse.

Un instant après, la porte se rouvrait et donnait passage à une jeune fille, la sœur de M^me^ Laheurte.

Germaine, quoique plus grande, avait l'air d'une réplique un peu émoussée, un peu effacée de Claude. Celle-ci était comme une épreuve tirée « avant la lettre », nette, vive, avec on ne sait quoi de mordant et d'incisif, malgré la grâce du dessin. Germaine était le cliché un peu flou, pour lequel il semble que l'encre a manqué, et que les reliefs ou les creux de la gravure n'ont

pas marqué suffisamment. Son visage, menu comme celui de sa sœur, paraissait indiqué plutôt qu'achevé, indécision qui avait d'ailleurs son charme. Les cheveux, blonds comme une vapeur d'or chez l'aînée, n'étaient plus que châtain clair chez la cadette : l'aigue-marine des yeux, toute pailletée, s'était amortie et comme neutralisée dans une vague douceur grise. La bouche, plus charnue, s'entr'ouvrait à demi, comme celle d'une fillette. La fourche délicate, mais volontaire, du menton de Claude était remplacée par une ligne fuyante. Toute cette figure de jeune fille avait le charme intime, attendrissant et, pour ainsi dire, crépusculaire de certains portraits de « maids » anglaises tracés à l'estompe.

Germaine était vêtue d'un modeste « trotteur » bleu marine ; elle tenait à la main un grand sac de cuir de la même couleur. Elle avait l'air d'une demoiselle bien sage qui se rend à son cours.

« Comme tu es jolie! » lui dit Claude en l'embrassant.

Elle était surtout fraîche et douce à regarder, exquisement virginale. La sensibilité, la bonté rayonnaient d'elle toute. L'idée ne venait pas qu'elle pût jamais se montrer coquette, celle-là,

malgré tant de grâce dont elle était pénétrée. On ne la voyait qu'amoureuse, épouse et mère, dans un rôle de dévouement, dans une attitude de tendresse. On devinait en elle une de ces natures qui se refusent à vivre pour elles-mêmes, n'y trouvant point, en quelque sorte, une raison suffisante d'exister.

« Je suis montée en courant pour te donner le bonjour, fit Germaine. J'ai eu l'imprudence de dire à mère que je sortais et j'ai écopé d'un tas de commissions, figure-toi. J'en ai pour toute ma journée.

— Elle va bien, mère?

— Oui. Un peu fatiguée, seulement. Elle se dépense beaucoup. Elle est plus jeune que nous, tu sais.

— T'es-tu amusée, l'autre jour, au bal, chez les Saint-Brice?

— Oui, pas mal. Ils ont tout Paris. C'est assez cohue, mais, dans le tas, il y a des gens bien.

— J'espère qu'on t'a fait la cour?

— Mais oui, comme toujours quand tu n'es pas là... Oh! ce n'est pas un reproche, chérie... Tu es tellement mieux que moi!

— Veux-tu te taire!

— Si, si, je m'en rends compte... Je ne suis

que ton reflet. Quand on me voit toute seule, ça va; j'ai mon petit genre, je fais mon petit effet. Mais quand on aperçoit le soleil lui-même à côté de moi... pftt!... je m'éteins. Je ne t'en veux pas, va, Claudinette.

— Je te dis de te taire. Tu es délicieuse, tu es un petit être de tendresse charmant, tu mérites cent fois mieux que moi d'être aimée, et tu le seras, je te le garantis.

— Oh! moi, être aimée ça me serait assez égal, au fond. Vois-tu, ce que je voudrais, ce serait aimer quelqu'un, mais là, aimer... Une bonne fois, de toute mon âme... aimer, enfin!

— C'est du dévergondage sentimental. Pauvre sœurette, tu as là de bien mauvaises dispositions! Et, quand c'est comme ça, il se trouve toujours un homme pour en abuser... Alors, il y avait des jeunes gens intéressants chez les Saint-Brice?

— Quelques-uns, oui. M. Bergeron, d'abord.

— Je connais. Très bien! De l'intelligence et pourtant du chic, l'usage du monde, c'est-à-dire la manière de s'en servir. Je crois qu'il ira loin; vous pourriez y aller ensemble; qu'en dis-tu?

— Il n'en est pas question... M. Juvenet était là aussi.

— Celui-là, il a mieux qu'un avenir : il a un

présent, un présent de deux cent cinquante mille de rentes... Qui encore?

— M. d'Urville, M. Le Prieur, M. de la Verberie.

— Ils ont flirté avec toi?

— Oui, plus ou moins. Pourtant, tu me connais, je ne fais pas d'avances; je ne me mets guère en frais. Il faut qu'on vienne me chercher dans mon coin.

— C'est vrai. Nous ne nous ressemblons guère. J'ai pris toute la coquetterie; je ne t'en ai pas laissé. Partout où tu vas, tu es la seule à avoir l'air d'une vraie jeune fille. Et il y a des gens qui apprécient ça... à cause de la rareté. Tu es un trésor, ma petite Germaine... Venez qu'on vous embrasse!... Tiens! tiens! tiens!

— Tu vas m'étouffer. Qu'est-ce que tu as ce matin?

— Ne fais pas attention. Ce n'est rien : un peu de nerfs, voilà tout. J'ai eu une scène, tout à l'heure, avec Pierre.

— Encore? Pauvre Pierre!

— Oui, je sais, tu l'adores. Je devrais en être jalouse. Mais non, il n'y a pas de danger. Il est bien trop amoureux de moi. C'en est ridicule.

— Claude!

— Je te scandalise? Qu'est-ce que tu veux, toi et moi, nous n'avons pas les mêmes idées sur le mariage et sur les hommes. Tu n'aspires qu'à te dévouer, à te sacrifier, à t'immoler.

— A aimer, simplement.

— Avec les hommes, ça revient au même... Ma petite sœurette, tu es une fleur, mais j'aurais bien envie de te donner un nom de fruit.

— Oh! ne te gêne pas. Au couvent déjà, mes amies m'appelaient la poire.

— Moi, c'est différent. Très différent! Regarder un homme dans les yeux, même mon mari, et en être regardée de même, je trouve que ça n'est pas l'unique emploi de la vie. Je préférerais Pierre moins amoureux et plus amusant... Enfin, ce n'est pas de moi qu'il s'agit... Parlons de toi. Tu ne m'as pas dit un mot de M. Clavières. Je pense qu'il devait être là, pourtant.

— En effet, il y était. »

Elle n'ajouta rien, mais elle était devenue très rouge. Il y eut un silence d'une minute.

« Germaine, fit tout à coup l'aînée, sois franche. C'est *lui*, n'est-ce pas?

— Comment, lui ?

— C'est *lui* pour toi, M. Clavières, celui auquel tu songes quand tu parles de donner

toute ton âme, d'aimer une bonne fois, d'aimer enfin? (Elle répétait moqueusement les paroles de la jeune fille.) Tu as trop bien dit ça, tout à l'heure : tu pensais sûrement à quelqu'un. Ce n'était pas une déclaration de principes ni un programme, c'était une confession que tu faisais là, sans t'en douter. Et comme, justement, il est le seul que tu ne m'aies pas nommé parmi tous tes attentifs, j'en conclus que c'est à lui que tout ça était dédié. Est-ce que j'ai tort?

— Tu as raison. Je l'aime. »

Claude marqua une pause. Puis elle reprit, d'un ton tranquille, comme si elle eût énoncé une vérité psychologique qui ne les eût concernées directement ni l'une ni l'autre :

« C'est vraiment drôle, les femmes!

— Pourquoi dis-tu cela?

— Parce que... Tu ne te fâcheras pas, mon petit, mais là, vrai, que tu ailles choisir celui-là précisément, c'est assez curieux. Il n'est pas très beau, il n'est pas très chic, il n'est pas très riche, et je ne le crois pas non plus très intelligent. Et tu l'aimes! Que veux-tu que je te dise? Tu en as bien le droit! Mais, tout de même, c'est drôle.

— Tu oublies une chose dans l'énumération de ses qualités, répondit Germaine avec dou-

ceur. Les autres me font la cour. Mais lui, il m'aime. Il est sincère.

— Qu'est-ce qui te le prouve?

— C'est le seul qui ne m'ait jamais adressé de compliment.

— Peut-être parce qu'il n'a pas d'esprit.

— Tant mieux, alors! Je suis une sotte, moi; les gens qui ont trop d'esprit me font peur. Et je suis ravie aussi qu'il ne soit pas trop riche. Tout luxe excessif m'effraie, vois-tu. Je ne pourrais pas vivre comme toi.

— La simplicité! La sainte mousseline! Chérie, tu n'es qu'une grisette.

— Pas même. Une petite bourgeoise.

— A ton aise. Ah! tu n'es pas exigeante, toi, envers la destinée! Vrai, si tu n'obtiens pas le bonheur que tu rêves, ma Jenny au cœur content de peu, ce serait à désespérer du bon Dieu et des hommes! Je n'ai pas à te conseiller; mais réfléchis encore. Quelquefois, on gâte sa vie par trop de modestie, comme d'autres par trop d'ambition... Tu n'as encore rien dit à mère?

— Non, je n'ai pas osé. Elle a les mêmes idées que toi et elle serait moins indulgente. Mais, quand il le faudra, je lui parlerai, sois tranquille.

— Voyez-vous cela! « Je lui parlerai. » Tu as dit ça comme ta phrase de tout à l'heure. Décidément, tu es prise. Il a de la chance, ce M. Clavières!... C'est égal, ce n'est pas ce que j'aurais rêvé pour toi... Enfin, il faut toujours faire les bêtises dont on a envie; c'est encore la meilleure sagesse... Tu me tiendras au courant?

— Oui, je te le promets. »

Elles s'embrassèrent de nouveau, et Germaine la quitta en hâte. La liste des commissions maternelles était à peine entamée.

Claude, demeurée seule, haussa les épaules en regardant vers la porte par laquelle sa sœur était sortie. Et elle songeait :

« Elle est folle, cette petite, folle! Je n'ai pas voulu la contrarier, j'aime trop ma liberté pour ne pas respecter celle des autres! Et même, si c'est nécessaire, je l'aiderai à épouser son Clavières; j'interviendrai auprès de maman, qui m'a en vénération depuis que mon mariage a doré sur tranche la famille. Mais, tout de même, comme je le lui ai dit, cette pauvre Germaine fait une bêtise. Je le trouve parfaitement médiocre, moi, ce Clavières. Et puis il ne m'inspire pas confiance: j'ai peur qu'il ne fasse un calcul, un vilain calcul.

« C'est que Germaine n'est pas seulement une petite fille adorable, elle est aussi un parti très avantageux pour ce garçon-là. Pierre lui fait une dot, et on s'en doute dans notre monde. Car, il n'y a pas à dire, il est très chic pour les miens... Au fait, il lui doit bien cela : elle l'adore ! C'est elle qu'il aurait dû épouser : avec lui, elle aurait eu le placement de ses instincts affectueux, respectueux, admiratifs ; elle aurait été du matin au soir en extase devant son génie, sa philanthropie, etc. ; ils auraient fait du sublime ensemble... Mais non, c'est ce petit-là qui va prendre place sur l'autel de son cœur : ce sera pour Clavières l'abnégation, l'immolation, l'adoration perpétuelle. Tant mieux pour lui ! Je voudrais bien n'avoir pas à ajouter : Tant pis pour elle !... Cette pauvre Germaine !... »

V

Selon la mode de cet hiver, Mme Fitz-Patrick donnait chez elle ce que les gazettes mondaines appellent, dans leur style spécial, un thé dansant. Cette Anglaise, fille d'un vice-roi des Indes et presque aussi riche qu'une bégum, habitait, près de l'Étoile, un immense hôtel dont l'inauguration avait été, l'année précédente, un émerveillement pour tout Paris.

On avait surnommé Mme Fitz-Patrick la bonne hôtesse, parce que, entre tant d'appellations qu'on aurait pu lui donner, tirées de sa beauté, de son opulence, de son faste mondain, celle-là s'imposait sans conteste. Personnellement comblée de toutes les faveurs que le destin peut

octroyer à une créature, elle semblait vouloir les rendre en sympathie, en amabilité et en services de toutes sortes à l'univers entier. Elle était une sorte de Providence avec des cheveux blonds et habillée comme une princesse de Burne-Jones; son mari, docile et amoureux, s'était fait le ministre de ses grâces : qu'il s'agît de dotation aux œuvres de charité, de libéralités discrètes, de recommandations, enfin de toutes les manières d'obliger son prochain en une façon quelconque.

C'est ainsi que M. et Mme Fitz-Patrick étaient arrivés à ce résultat invraisemblable de n'avoir pas, malgré leur situation, un seul envieux à Paris. On répétait seulement, sans y mettre de méchanceté d'ailleurs, certains mots échappés aux jolies lèvres de Mme Fitz-Patrick — car elle était aussi jolie — et qui attestaient délicieusement son inexpérience anglo-saxonne de la langue française. Par exemple, lorsque, faisant faire à des visiteurs le tour du propriétaire à travers l'immense hôtel, arrivée à la chambre conjugale, où se dressait un admirable lit de milieu, elle disait, avec un pudique sourire, en montrant le meuble : « Ceci, c'est pour rencontrer M. Fitz-Patrick. » Ces menues cocasseries n'étaient chez elle qu'un charme de plus.

Depuis assez longtemps, elle connaissait de réputation M. Laheurte et sympathisait avec lui de tous ses instincts, qui la portaient vers la bonté, vers l'activité bienfaisante. « *It is a man,* disait-elle, *a true one.* » « C'est un homme, un vrai. » Au récit qu'on lui avait fait de l'effort philanthropique qui occupait la vie de Pierre, elle s'était enthousiasmée et elle n'avait eu de cesse qu'elle n'eût arraché à Claude, avec qui elle s'était trouvée chez une amie, la promesse de lui amener son mari.

Maintenant qu'il était là, elle s'était emparée de lui; elle était à le complimenter, à le questionner sur ses travaux et ses théories, ainsi que l'eût fait un reporter du *Times*. Elle en oubliait même un peu — chose inouïe — ses devoirs de maîtresse de maison envers les autres invités. Malgré la gravité de son caractère et son horreur naturelle pour les exagérations de la politesse mondaine, qui lui étaient toujours suspectes, Pierre acceptait ces congratulations, dont le pittoresque l'amusait. Et il les sentait sincères. M^me^ Fitz-Patrick, à qui sa nationalité d'Anglaise permettait cette excentricité et beaucoup d'autres, s'intéressait réellement aux questions sociales, depuis le paupérisme jusqu'au féminisme,

et, n'eût été sa déférence pour son mari, qui tenait par toutes ses attaches au gouvernement, elle se fût mise à la tête des suffragettes de son comté; elle serait allée casser quelques vitres tories, bien qu'elle fût, dans l'ordinaire de sa vie, de la plus évangélique douceur.

Cependant, au bout de quelques minutes, Laheurte ne l'écouta plus qu'avec distraction. Ses regards s'étaient tournés vers un coin de la salle où sa femme causait avec un des danseurs, pendant un arrêt de la musique.

A ce moment, celui-ci se retourna et Pierre le reconnut : c'était Emmanuel Duhelloy.

Une figure assez étrange, ce Duhelloy. Il avait débuté dans les légations, mais, comme il s'était mal tenu dans son premier poste, où il avait compromis le sérieux diplomatique par une légèreté trop parisienne ou plutôt montmartroise, on s'était hâté de le faire revenir, et, depuis lors, tombé en disgrâce, il besognait obscurément dans les bureaux du ministère, ce qui lui laissait d'assez nombreux loisirs. Il les occupait à divers exercices, dont un des principaux était la séduction, méthodique et systématique, de toutes les femmes qu'il rencontrait, voire de toutes les jeunes filles. Il prétendait, avec un cynisme de for-

mule qui le définissait bien, que « cela lui rapportait environ 40 pour 100». Il avait rôdé autour de Claude avant son mariage et même depuis : elle s'était montrée réfractaire aux séductions cavalières de son libertinage et s'était seulement divertie, en coquette, à le maintenir pendant quelque temps dans un équilibre instable entre la crainte et l'espérance, pour le plaisir de le voir s'évertuer et se pavaner, toutes ses élégances de viveur faisant la roue, afin de l'éblouir.

Aujourd'hui, elle lui marquait, semblait-il, une bienveillance inusitée, et cela n'avait pu échapper à Laheurte, que ce manège agaçait.

Non qu'il eût jamais été vraiment jaloux de Duhelloy : il ne l'estimait pas assez et il estimait trop sa femme. Mais le diplomate déchu lui avait de tout temps inspiré l'antipathie la plus accentuée. Loyauté, dignité, respect de soi, besoin de vivre utilement pour le bien des autres, il n'y avait pas un seul de ses sentiments et de ses instincts qui, dès le moindre contact avec Duhelloy, ne se heurtât à un défaut ou à un vice directement opposé : rouerie, dévergondage cynique, égoïsme ou, plutôt, quasi-férocité.

Aussi, le colloque qui se prolongeait et tournait au tête-à-tête, parmi la conversation géné-

rale, lui déplaisait fort. A s'entretenir si complaisamment avec ce personnage de fâcheuse renommée, il lui semblait que Claude se diminuait et se compromettait. Il ne pouvait s'empêcher de jeter parfois, dans la direction du groupe, un coup d'œil irrité. Sans doute, elle surprit un de ces regards, car elle redoubla de gracieuseté pour Duhelloy, comme si elle l'eût fait exprès, bravant la muette réprimande. Lorsque les femmes sont aimables pour quelqu'un, c'est presque toujours contre quelque autre. Laheurte ne douta plus : l'intention qu'avait Claude de lui déplaire le plus possible était manifeste.

Il s'approcha des deux causeurs, et, faisant effort pour se maîtriser sans y réussir tout à fait, il dit à sa femme d'une voix brève, saccadée :

« Chère amie, M^me^ Fitz-Patrick vous cherche. Elle voudrait vous présenter à lady Holland. »

Avec une politesse un peu sèche, il s'excusa auprès de Duhelloy, dont il venait d'interrompre le marivaudage.

Claude s'était levée, il l'emmenait. Comme la musique venait de reprendre, elle en profita pour lui dire, en se penchant vers lui :

« Ce n'est pas vrai. M^me^ Fitz-Patrick ne m'a pas appelée. C'est vous qui avez trouvé ça pour

couper grossièrement notre conversation. Alors, vous êtes jaloux aussi, maintenant?

— Je ne suis pas jaloux. Mais je ne veux pas que vous vous affichiez avec un personnage aussi parfaitement déconsidéré que Duhelloy.

— Je ne sais pas s'il est déconsidéré, comme vous dites. Mais ce soir, au moins, il m'amusait. Et, soit dit sans reproche, cela me changeait un peu de vous.

— Claude! »

Il se tut. Mme Fitz-Patrick venait à eux, les deux mains tendues, la bouche en fleur, la sympathie et l'admiration rayonnant par tous les pores de sa peau blonde.

« Charmant! charmant! toujours ensemble, ces époux. C'est une chère belle chose, c'est, en vérité. »

Claude sourit, mais ses yeux d'aigue-marine avaient viré subitement, comme l'océan aux approches d'un orage, et elle coula un regard noir à son mari.

Elle lui en voulait pour sa démonstration autoritaire de tout à l'heure, elle lui en voulait encore pour la scène de ce matin. Ces deux griefs se mêlaient dans sa rancune.

Duhelloy, qu'elle avait choisi comme flirt

parce que Laheurte l'avait en exécration, ne lui disait peut-être pas grand'chose, mais elle commençait à voir tout le parti qu'elle en pourrait tirer pour punir Pierre de la contrarier dans son désir d'une vie plus mondaine. Il lui servait à se venger.

Peut-être bientôt lui servirait-il à autre chose.

Car déjà elle méditait un plan dont les premières lignes lui étaient apparues dès qu'elle avait constaté chez Pierre cette irritation et cette souffrance, pendant qu'elle causait si familièrement avec Emmanuel. Et, pour que sa combinaison réussît, il était nécessaire que cet homme souffrît encore un peu plus.

Dans un angle du salon, tandis que la *Grizzly Bear's Dance* faisait rage, Xavier de Charmoi et Louis Servet, le poète, suivaient distraitement les évolutions de tous ces mondains, qui s'efforçaient d'être aussi indécents que des danseurs de music-hall et qui n'y réussissaient pas tout à fait, car il se mêlait toujours quelque gaucherie d'amateurs à l'obscénité des trémoussements et des poses. Charmoi dissertait, selon son habitude; il expliquait comment cette danse, ingénue dans son réalisme même, demeurait bien anglaise, en ce qu'elle n'offrait ni les raffinements diabo-

liques des tordions espagnols ni la fantaisie canaille des « guinches » de Montmartre. Il ne tarda pas à s'apercevoir que Servet ne le suivait pas du tout.

« Ah çà! vous rêvez, mon camarade, » dit-il en lui secouant le bras.

Servet s'éveilla en sursaut.

« Je l'avoue, dit-il, tâchant de sourire.

— Et je ne vous demande pas de quoi ni à qui vous rêvez. A *elle*, parbleu!... Écoutez, mon bon, je voudrais en causer un peu avec vous. Venez donc par ici. »

Il l'entraînait dans le salon de bridge, actuellement abandonné. Il le poussa vers un divan, l'y fit tomber à moitié, d'une bourrade familière.

« Asseyez-vous là. »

Il s'assit lui-même à côté de son ami. Une tenture assourdissait un peu le tumulte de la fête. On n'avait pas besoin de trop élever la voix pour se faire entendre.

« Mon cher, dit brusquement Xavier, je ne vous le cacherai pas plus longtemps : vous me faites de la peine. Sérieusement. Vous vous doutez pourquoi?

— Oui, vous vous intéressez à mon cas, selon

votre expression. Je le sais, et j'apprécie cet intérêt.

— Vous pouvez. Je n'ai pas la sympathie banale, tant s'en faut. Elle vaut ce qu'elle vaut, mais je ne la prodigue pas. Mon cher, j'ai horreur des phrases solennelles et des grands mots; pourtant, il faut que je vous le dise clair et net : vous êtes en train de perdre pied dans la vie, vous vous enlizez en ce moment. Prenez garde.

— Cela aussi, je le sais, mon pauvre Charmoi.

— Jusqu'alors, je vous ai regardé souffrir et vous ronger sans rien faire pour vous porter secours. Il y avait beaucoup de choses dans mon abstention, dont quelques-unes ne sont pas à ma gloire. D'abord, je suis très paresseux. Ce qui m'empêchera toujours de retirer de l'eau un camarade, c'est qu'il faudrait ôter mon pardessus, dégringoler la berge et, une fois dans la Seine, faire un tas de gestes fatigants et ridicules... Ensuite, je suis très sceptique. Je me demande si les sauveteurs ne sont pas le plus souvent des gêneurs pour les sauvés, et si le droit à la noyade volontaire n'est pas un des droits essentiels de l'homme. Enfin, je suis un

dilettante, et, peu passionné moi-même, la passion chez les autres me divertit, me donne, selon le cas, la comédie ou la tragédie. Je vous en demande pardon, mais vous avez été pour moi, sans le savoir, un acteur émouvant, dont j'ai longtemps suivi le jeu chaleureux et sincère, — oh! tellement sincère! Mais maintenant... »

Il posa la main sur le bras de Servet.

« Maintenant, j'aurais remords de vous laisser continuer ainsi, pour le seul plaisir d'étudier, sur le cœur et sur le visage d'un de mes semblables, d'un *fellow mortal*, comme dirait la bonne Mme Fitz-Patrick, les contractions de la douleur. Et puis, vous n'en êtes déjà plus à la période héroïque de la passion, aux beaux accès; le délire sacré tourne à l'idée fixe, à l'obsession, à quelque chose de morne qui m'attriste et m'effraie sans m'offrir, en compensation, le moindre plaisir esthétique. Vous ne vous débattez plus, vous ne vous révoltez plus, vous vous enlizez tout doucement, comme je vous le disais tout à l'heure. Ceci n'est plus intéressant, ce n'est plus que pénible, et c'est pourquoi je vous frappe sur l'épaule et je vous dis : « Mon « camarade, il faut vous ressaisir. »

— Je ne peux pas.

— Bien entendu, on dit toujours ça, d'abord. Et puis vient le jour où l'on comprend, où l'on se rend compte, où l'on se sent couler à fond, et alors on voudrait bien remonter à la surface, et, pour cela, on donne de furieux coups de jarret. Seulement, il est trop tard... Servet, je ne plaisante pas : vous êtes en perdition. Prenez ma main, dépêchez-vous, le sable monte : encore un peu, il n'y aura plus moyen de vous sortir de là.

— Il vaut mieux m'y laisser, mon ami.

— Bon!... Ceci me décide! Je vais vous faire une très grosse peine, mais tant pis! Écoutez bien, Servet, vous n'avez rien à espérer de M^me^ de Thianges, mais rien, absolument rien, jamais, vous entendez? »

Servet avait pâli.

« Vous lui avez parlé de moi?

— C'est elle qui m'en a parlé, l'autre jour, chez elle, où, par extraordinaire, elle était seule. Ah! mon ami, c'est catégorique. Pour commencer, elle m'a assuré de son estime pour vous; dans la bouche d'une femme, vous savez ce que cela veut dire : c'est le préliminaire d'une condamnation à mort. Elle a ajouté des choses flatteuses pour votre intelligence, votre talent, etc. Ça, c'étaient les fleurs, que je vous transmets.

Maintenant, le coup de hache. D'abord, elle éprouve pour vous l'indifférence physique la plus complète, ensuite une antipathie morale, qu'elle se reproche, m'a-t-elle dit, comme une injustice, mais qui s'explique par l'opposition absolue de toutes ses idées, de tous ses sentiments et de tous ses instincts avec les vôtres. Voilà. J'espère que cela vous suffit. J'ajoute qu'elle ne s'est point opposée à ce que le sens de notre conversation vous fût rapporté. A présent, je pense que vous allez envisager en homme ce désastre sentimental, assez cruel, j'en conviens; que vous allez rassembler les débris de votre énergie fracassée par le coup que je viens de lui porter, vous amputer d'un sentiment qui vous paraissait nécessaire à votre vie, mais sans lequel vous vivrez tout de même, et redevenir enfin, pour vous, pour vos camarades et pour la littérature, ce que vous étiez: Louis Servet. Vous soigner ou vous tuer, voilà l'alternative. Vous ne serez pas assez bête pour vous tuer, j'imagine. »

Louis Servet releva enfin son visage, qu'il avait tenu baissé pendant qu'avait duré la torture.

« Tant qu'elle vivra, dit-il, je vivrai et je l'aimerai, c'est une chose irrévocable. »

Il dit cela avec la foi entière qui fait, selon l'occasion, les martyrs ou les bourreaux. Charmoi le sentit bien.

« Tenez, je vous assommerais, grommela-t-il pour cacher son attendrissement, mêlé à sa colère.

— Il ne faut pas m'en vouloir, mon bon Charmoi; je vous remercie de l'affection que je devine sous vos reproches, et que je regrette de contrister. Mais ma vie est engagée, il n'y a rien à faire. Personne, ni vous ni elle-même, ne m'empêchera d'aimer M^me^ de Thianges... Voulez-vous me rendre un service?

— Il y en a un surtout que je voudrais bien vous rendre, — que j'ai essayé de vous rendre tout à l'heure. Allons, de quoi s'agit-il?

— C'est après-demain le jour de M^me^ de Thianges. J'irai. Mais, après ce que vous m'avez dit, il me serait pénible de me trouver seul, parmi sa cour, sans un visage ami sur qui reposer mes yeux, pour prendre un peu de courage. Soyez là aussi, vous, je vous en supplie.

— Bien, j'irai, » grogna Charmoi furieux.

C'était tout le résultat de son intervention.

VI

Gabrielle de Thianges avait commencé la vie par une grande déception. Il lui avait fallu se séparer de son mari, dont les torts avaient été si manifestes que le monde, au lieu de bouder la jeune femme, s'était rangé de son côté. Par égard pour sa mère, qui professait une religion stricte, elle s'était refusée à faire convertir la séparation en divorce; elle demeurait ainsi dans un état de demi-veuve, délivrée de l'union odieuse, sans être cependant redevenue libre pour cela. Elle vivait sous l'égide maternelle, respectée et inattaquable, quoique très courtisée. On espérait vaguement que le mari indigne mourrait, ou la mère trop scrupuleuse, ou qu'enfin celle-ci con-

sentirait à souffrir que sa fille, par un nouveau mariage, réparât une destinée que le premier avait gâtée si fâcheusement. En attendant, les candidats à son choix affluaient à ses lundis, conduits par la même ambition.

Elle n'en décourageait aucun; elle était trop femme, malgré toutes ses perfections morales, pour ne pas goûter un plaisir raffiné aux gracieux exercices de la coquetterie.

Mme de Thianges, délicate et menue, représentait la finesse et le charme. Un visage transparent, des traits ciselés dans un ivoire à peine coloré, de souples cheveux, un sourire toujours empreint d'une mélancolie qui la rendait touchante infiniment, la faisaient mieux que désirable : émouvante et délicieuse. Il y avait toujours dans sa voix un frémissement qui semblait la palpitation même de son âme et qu'on n'oubliait jamais plus. Elle n'était ni éclatante ni impeccablement belle : elle était unique.

Elle suggérait, elle appelait cette sorte d'amour particulier : une tendresse infinie, à peine passionnée. Elle comptait parmi les très rares qui font oublier à l'homme son égoïsme de mâle et, par la seule force de leur douceur, lui inspirent le goût du sacrifice, du don absolu et irrévocable

de soi; on se représentait la possession de cette créature idéale comme une forme suprême de l'affection et de la protection, non comme un assouvissement de l'instinct de conquête. On eût souhaité de l'étreindre surtout pour la mieux défendre, pour l'abriter contre soi, en soi; pour lui communiquer les délices sans nom de l'amour partagé.

Servet le poète aurait-il pu en aimer une autre?

Et cependant c'était, entre toutes, celle que, pour son repos, il n'aurait jamais dû aimer.

Il représentait exactement le contraire du type masculin vers lequel les préférences intimes de Gabrielle l'eussent entraînée. Elle était femme autant que femme peut l'être, et le genre d'homme qui plaît naturellement à la femme ne varie guère, quoi qu'on dise : c'est, au physique, l'individu solidement et régulièrement bâti, même un peu épais; au moral, froid et personnel, — pour qu'elle le croie plein de raison, d'autorité et de maîtrise de soi-même, — sans vaines complications intellectuelles, — qui la fatigueraient et la dérouteraient; — sans imagination, — qui le lui ferait paraître chimérique; — sans ironie, — qui la mettrait en défiance,

car, si intelligente qu'elle puisse être, elle est, à cet égard, comme l'enfant, comme l'animal, comme le sauvage : elle ne comprend pas l'ironie et elle s'en irrite.

Louis Servet était mince, de taille médiocre, imaginatif et nerveux à un degré qui faisait de sa vie intérieure un supplice. Il avait la nature tendre et subtile des poètes qui sont à la fois raffinés et sincères. En même temps, il était affligé de ce sens aigu du ridicule, grâce auquel on est perpétuellement inquiet de soi et qui fait que, volontairement ou non, on remarque le comique des autres, et parfois on le souligne. C'est là un don très dangereux.

L'existence l'avait encore développé chez lui, comme chez les êtres trop sensibles, qu'elle blesse continuellement et qui se crispent bientôt dans le sourire de l'ironie, lequel, pour les hommes, remplace les larmes, si commodes aux femmes.

Tel qu'il était, il ne pouvait que déplaire avec excès à Gabrielle, et cela n'avait point manqué. Un mot de lui la faisait se cabrer : elle témoignait, pour ses idées et ses sentiments, comme pour sa personne, d'une antipathie presque physique, qui se manifestait par de brusques sorties, dont

la violence l'étonnait elle-même, et qu'il subissait sans révolte. Qu'était-ce qu'une mortification auprès du désastre de son amour?

Aujourd'hui encore, malgré l'horrible bouleversement que lui avaient causé les révélations de Charmoi, il était revenu chez elle : le désir de la revoir, de la retrouver, même hostile, emportait tout. Elle lui fit un accueil à peine plus froid que d'habitude. Il y avait déjà foule chez elle. L'arrivée de Servet n'avait pas interrompu la conversation générale.

Il ne s'y mêla guère. Deux ou trois dames importantes, qui parlaient tout du haut de leur tête, remplissaient de leurs éclats de trompette le joli salon discret, d'un parfum dix-huitième siècle, qui venait de se transformer en volière pour perruches mondaines. Des hommes leur donnaient la réplique avec cette lourde inconvenance que nos mœurs autorisent depuis quelque temps. Servet, d'habitude, causait avec quelque élégance et même un certain brillant, mais la présence de M^me^ de Thianges l'annihilait, et, d'ailleurs, l'atmosphère que ces gens dégageaient eût suffi à l'éteindre.

Charmoi, qui était arrivé un peu après lui, l'observait avec une sorte de compassion irritée.

Il le sentait douloureux, contracté, étouffant de chagrin, tandis qu'il s'efforçait de paraître écouter ces sottises et d'y répondre par un mot ou un sourire appropriés. Malgré lui, son visage se crispait pendant ce supplice, et son martyre n'était même pas exempt de ridicule, à cause de la galerie qui en était témoin. Charmoi s'aperçut que le malheureux, avec la totale inconscience de ceux qui souffrent trop, se donnait en spectacle. Il lisait la même pensée railleuse dans les cerveaux grossiers des hommes et dans les cerveaux légers des femmes. Tous ceux qui avaient pu pénétrer le mystère transparent de cette passion, si complètement infortunée, s'en offraient la dérision.

Mme de Thianges, du moins, n'était pas moqueuse : tout impitoyable qu'elle fût pour Servet et presque ennemie, elle l'estimait.

Mais on savait aussi qu'elle le supportait à peine, et l'homme rebuté par la femme qu'il aime est tellement ravalé dans l'opinion du monde, que la lâcheté humaine se croit sur lui le droit de raillerie et d'outrage, à peine déguisés.

Charmoi n'y tenait plus. L'idée que ces gens-là bafouaient une telle détresse devant celle-là

même qui en était la cause lui devenait intolérable. Il ne s'indignait guère, mais, selon sa forte expression, « les mufles le dégoûtaient ». Dès qu'il le put, sans scandale, il se leva.

« Je vais vous quitter, chère madame, et, en même temps, vous enlever mon ami Servet. Sous votre charme, il pourrait oublier que nous avons rendez-vous assez loin d'ici. »

Surpris par ce mensonge, Servet ne protesta pas. Les deux hommes sortirent ensemble, tandis que Mme de Thianges reprenait sa conversation avec les dames bruyantes.

Déjà, Charmoi entraînait son ami à travers l'antichambre. Ils descendirent l'escalier.

« Ah! il était temps, j'avais envie de vous battre et de battre aussi tous ceux qui étaient là!... Mon cher, vous tournez à la démence, positivement. Ne faites pas ça : il y aurait trop de sots pour en rire, ceux qui rient quand un passant tombe sous les roues d'un tramway... Allons, secouez-vous, sacrebleu! ou, décidément, je vous lâche... Écoutez, ce soir, je vous emmène. Nous dînons à Montmartre et nous faisons la noce. »

Servet secouait la tête.

« Je vous dis que nous faisons la noce ce

soir, répéta Charmoi avec énergie. Sinon, je vous quitte au bas de l'escalier. »

Ils étaient sur le trottoir. Charmoi conclut :

« Le seul remède à la folie, voyez-vous, ce sont les folies... Hep! chauffeur! »

Le fiacre automobile qu'il hélait vint accoster. D'un geste décisif il ouvrit la portière et poussa Servet dans la voiture.

« Là, maintenant, je vous tiens. Méphisto enlève Faust. Vous avez fait l'ange suffisamment, mon camarade! Venez donc un peu faire la bête. »

Ils achevaient de dîner en un restaurant de la place Pigalle. Dans la salle agrémentée de fresques dues à quelque Watteau inférieur, la clientèle était nombreuse et diverse. Il y avait là les figurants ordinaires, professionnels de la noce que l'on sentait chez eux, inclassables jeunes hommes et filles trop classées, quelques-unes très jolies. Il y avait aussi les bourgeois fourvoyés, que l'on reconnaissait, outre leurs bonnes physionomies, à ce qu'ils riaient et causaient plus fort que les autres, pour entendre les éclats de leur propre joie ou pour vaincre la pudeur que leur inspirait le voisinage, ou bien pour oublier la terreur qu'ils éprouvaient à supputer malgré eux les frais de l'orgie.

La tempête nerveuse qui avait ébranlé le malheureux Servet tout à l'heure s'était peu à peu apaisée et comme endormie, grâce à l'alanguissement, à l'alourdissement qui le gagnaient dans cette atmosphère, aux vins brutaux, à l'odeur de nicotine qui flottait. C'est ce que Charmoi avait escompté : l'abrutissement salutaire qui étoufferait les cris de la sensibilité blessée. Ce n'est pas seulement pour croire, comme le dit Pascal, qu'il est nécessaire de s'abêtir, c'est aussi, bien souvent, pour continuer à vivre. Ce qui nous maintient sur le bord du gouffre, au moment où nous sommes tout près de nous y précipiter, ce n'est pas le courage, hélas! c'est la force d'inertie ou tout simplement l'hébétude qui nous paralyse.

Après le repas, Charmoi et son compagnon firent le tour des bars et des cafés de nuit. Ils montèrent bien des escaliers, s'assirent devant bien des tables minuscules sur lesquelles brillait, dans des *cups*, l'arc-en-ciel des boissons américaines, entendirent bien des romances nasillées par des chanteurs sans voix, bien des czardas raclées par de faux tziganes. Partout, il y avait des filles, dont la plupart possédaient un charme excentrique et violent, capiteux comme ces

liqueurs où l'on a mêlé une forte dose d'angustura.

Charmoi les regardait, et intérieurement il se répétait sa théorie sur la femme gâcheuse par destination. Il les connaissait toutes : il n'y en avait pas une qui ne pût servir à la justifier.

Toutes, d'abord, gâchaient l'amour par la canaillerie de leurs propos et de leurs gestes, par l'ordure dont elles salissaient la volupté ; marchandes de plaisir indélicates, qui volaient le client, en s'appliquant à lui gâter, à force de grossièreté et de mépris visible, le peu qu'elles lui vendaient si cher. Presque toutes gâchaient leur propre vie par le « collage » abject avec un voleur, un escroc, ou pis encore ; ou par les poisons, l'alcool, l'éther, la cocaïne, la morphine, qui rongeaient et dissolvaient ce que la noce avait déjà à moitié détruit en elle, leur beauté et leur jeunesse, — leur jeunesse de dix-sept ou dix-neuf ans, qui ne devait jamais fleurir.

« Allons finir la nuit chez Alfred! » proposa Charmoi. Servet le suivit. Après ce qu'ils venaient de voir, l'endroit, par son élégance relative, paraissait un salon. A une table isolée, une femme, momentanément seule, était assise, un seau à champagne devant elle. C'était la plus

élégante. Charmoi amena son ami près d'elle et glissa quelques mots à l'oreille de la jolie soupeuse, qui sourit discrètement.

On apporta une autre bouteille de champagne. La jeune femme s'était mise à causer avec Servet, qui s'apprivoisait et lui répondait. Au bout de quelques minutes Charmoi s'éclipsa sans rien dire et ne revint pas.

DEUXIÈME PARTIE

I

MADAME D'ESBLY, la mère de Claude, habitait dans la plaine Monceau un petit hôtel que son père, fonctionnaire de Napoléon III, avait fait bâtir un peu avant l' « haussmannisation », à une époque où l'on pouvait encore, sans être exagérément millionnaire, se donner le luxe de construire et de demeurer dans un logis à soi. Elle vivait là avec sa seconde fille Germaine et son mari, M. Lionel d'Esbly, personnage décoratif mais d'ailleurs négligeable, de qui le rôle unique, dans l'existence, était de toucher des jetons de présence

à l'un de ces conseils d'administration qui jugent nécessaire de se parer d'hommes du monde.

Elle était vive et gaie, ayant la cinquantaine souriante, et tout aussi épanouie que la trentaine de beaucoup de femmes. Un rayon du second empire, qui avait lui sur sa petite enfance, s'était attardé sur son front. On lui attribuait encore des conquêtes, qui n'étaient peut-être pas platoniques. Des gens trop malveillants — ou trop bienveillants — lui donnaient un conseiller d'État et un colonel de hussards; on y ajoutait le renfort d'un tout jeune auditeur, mais ceci n'était que médisance. Mme d'Esbly était surtout une mondaine, venue trop tard, malheureusement, pour briller dans les cocodettes, qui eussent été de son emploi. Elle chevauchait, elle bostonnait, elle menait à quatre, elle chassait, elle jouait la comédie, chantait l'opérette et organisait des charades, figurait dans des tableaux vivants qu'elle réglait avec le génie d'un metteur en scène : elle était assidue aux « rinks » bien portés, elle avait été la première adepte du ski, elle parlait sérieusement de monter en aéroplane, et elle avait supplié maintes fois le baron Gerbert, l'aviateur des salons, de la prendre comme passagère. Les instances de M. d'Esbly

l'avaient fait jusqu'alors surseoir à ce projet.

Mais le sport auquel l'intrépide quinquagénaire se livrait avec toute la passion d'une femme sur le retour, dont l'ardeur n'est pas près de s'éteindre, était surtout l'intrigue, qu'il s'agît d'amour ou d'ambition. Elle adorait tenir dans sa main, toujours jolie, les fils compliqués et menus qui font se trémousser les pantins du monde, à intervenir dans le brouillamini des affaires de cœur ou d'intérêt pour les embrouiller encore, en un mot, à faire, comme elle le disait, du roman en action et des scénarios « vécus ».

Non contente de vivre pour son propre compte avec excès, d'épuiser toutes les formes de l'activité, du mouvement, de la jouissance, il fallait encore qu'elle se passionnât et s'agitât pour le compte des autres, centuplant son existence par tout ce qu'elle s'incorporait et s'assimilait des existences voisines. Elle employait les ressources d'un génie brouillon et tracassier à favoriser le dévergondage de ses petites amies, à nouer des imbroglios, à multiplier les pierres d'achoppement sous les pieds des maris de sa connaissance, sauf, par compensation, à les faire rencontrer, dès qu'elle le pouvait, avec des

consolatrices de bonne volonté. Non qu'elle eût rien de la vulgaire appareilleuse, mais il fallait absolument qu'elle manipulât des secrets d'amour, comme confidente, conseillère ou négociatrice, qu'elle jouât à la fée protectrice des amants. Parfois, comme il arrive aux fées, elle avait la protection malheureuse, et sa baguette opérait un peu à la façon d'une gaffe. Son ardeur à servir le prochain dans ses intérêts amoureux avait été cause de deux divorces et de trois ou quatre duels; elle avait gâté un bon nombre de ménages et de collages, outre ceux qu'elle avait entièrement défaits. Le génie de la complication était en elle, mais pareillement celui de la destruction; son « gâchage » arrivait à être de l'art.

Elle venait de trouver, tout près d'elle et pour ainsi dire à portée de sa main, une occasion merveilleuse de l'exercer. Sa fille Claude lui avait fait toutes ses confidences, lui avouant à la fois le désaccord sentimental qui s'accusait de plus en plus entre elle et son mari et le plaisir qu'elle avait goûté à punir celui-ci, en traitant favorablement Emmanuel Duhelloy qu'il ne pouvait souffrir.

M^me^ d'Esbly se devait à elle-même d'intervenir et n'y manqua point. Envenimer les griefs de

sa fille contre son gendre, la pousser à l'intransigeance, innocenter le badinage sentimental par lequel Claude s'efforçait d'agrémenter ses loisirs, tout cela fut l'affaire d'une première conférence. Mme d'Esbly ne s'en tint pas là; plus forte encore que sa manie d'intrigues, l'envie de jouer un tour à son gendre lui fit envoyer un carton à Duhelloy pour le prier à ses mercredis, afin qu'il y rencontrât Claude.

Elle ne s'apercevait point de l'énormité, elle n'en pesait point les conséquences; en jonglant avec l'honneur de Pierre, en risquant de détruire son ménage, elle obéissait, en toute insouciance, à une inspiration de femme, qui, par surcroît, se trouvait être une belle-mère. Elle ne considérait même pas que, si elle poussait la plaisanterie trop loin, elle risquait d'aboutir à un résultat fort éloigné de sa pensée, et fatal aux intérêts de Claude comme à ceux de toute sa famille : à la rupture formelle entre les deux époux. Le divorce eût replongé la jeune femme dans la médiocrité d'où le mariage l'avait tirée, privant, en même temps, les siens de maints avantages appréciables tels que cadeaux, libéralités, voyages d'agrément et autres douceurs.

Selon l'expression de Charmoi, l'incorrigible

vieille gamine faisait joujou, comme à vingt ans, avec les choses importantes.

Ce jeu l'absorbait tellement qu'elle n'accordait aucune attention au changement, pourtant notable, qui s'était produit depuis quelque temps dans les façons de Germaine, son autre fille.

Cette enfant, si paisible, si effacée, qui semblait n'exister qu'à peine entre sa sœur brillante et sa mère tapageuse, avait pris tout à coup une sorte d'éclat inaccoutumé qui la transfigurait. Elle dégageait du bonheur; son âme, longtemps secrète et close, s'était visiblement épanouie, et si Mme d'Esbly, entendue comme elle l'était aux choses de l'amour, avait daigné jeter les yeux sur cette petite pensionnaire, elle se fût immédiatement aperçue que Germaine devait aimer quelqu'un.

Mais la pauvre et charmante Cendrillon ne l'intéressait guère que comme une demoiselle de compagnie qu'elle ne payait point, qui lui faisait intelligemment ses commissions et s'acquittait, avec un petit sourire toujours pareil, des services infinis qu'on réclamait d'elle à chaque instant. Germaine tenait en réalité la maison, à la place du père incapable et de la mère trop fri-

vole : c'était son rôle, dont elle se tirait avec une telle bonne grâce qu'on pouvait penser qu'il dût suffire à toutes les aspirations de sa jeunesse. La ménagère, l'intendante modèle, avait-elle une âme par hasard ? Mme d'Esbly ne se l'était jamais demandé

Or Germaine avait une âme, la plus exquise, la plus tendre ; sa vie intérieure était d'autant plus intense qu'elle recevait de l'extérieur moins de satisfaction. On s'occupait si peu d'elle à la maison, elle y comptait pour si peu ! Sa mère semblait l'ignorer hors des occasions où ses services pouvaient lui être utiles ; son père aurait eu un certain faible pour elle, mais, insignifiant au point d'exister à peine, ses sentiments avaient la même importance que sa personne, c'est-à-dire nulle. Claude, peut-être, l'aimait sincèrement, comme si elle avait voulu se faire pardonner d'avoir pris toute la place dans l'affection maternelle, et aussi le triomphe presque insolent de son mariage, tellement inespéré. Mais maintenant les deux sœurs se voyaient à peine, le train de vie que menait Claude ne lui laissait guère le loisir de cultiver sa famille. Si bien que, moralement abandonnée, Mlle d'Esbly avait dû peupler de rêves la solitude de son cœur.

Mais ces rêves eux-mêmes se ressentaient encore de l'existence qu'elle avait menée toujours. On l'avait tellement habituée à un rôle subordonné qu'elle y conformait ses aspirations et ses projets d'avenir : l'amoureuse continuerait en elle la fille et la sœur, et sa vie serait consacrée encore à servir une autre vie. Elle ne concevait pas, pour elle-même, d'autre forme du bonheur; pour toujours elle avait pris le pli de l'abnégation et du sacrifice. Cette fois seulement, c'était pour quelqu'un de son choix.

Tous les jeunes gens auxquels Claude avait songé pour elle, et qu'elle lui nommait l'autre jour, étaient riches ou sur le point de le devenir, en tout cas parfaitement armés pour la vie, promis au bonheur, au succès. Clavières, seul, l'avait intéressée parce qu'il était presque pauvre et qu'il avait besoin de lutter beaucoup pour arriver. Il lui offrait une occasion de se dévouer, de se prodiguer encore; elle se promettait d'être pour lui la dispensatrice de l'énergie, celle qui inspire et qui récompense l'effort. Marcel Clavières était architecte; elle emploierait les relations de son beau-frère à lui former une clientèle; la dot sur laquelle elle pouvait compter permettrait d'attendre sans inquiétude la réus-

site. Ainsi, dans l'édifice de leur fortune à tous deux, elle aurait eu sa part, et, pour ne pas changer un procédé qu'elle continuait depuis son enfance, elle aurait encore servi à quelque chose.

Ce matin le doux visage de Germaine rayonnait davantage, tandis qu'elle se préparait à sortir; il y avait même de la fièvre dans ses paisibles yeux gris. Un bouquet de violettes fleurissait le chaste corsage : la jeune fille avait égayé d'une guipure blanche la sévérité de sa toilette, qui dégageait un de ces parfums anglais à la fois légers et persistants. Mme d'Esbly, qui traînait encore en saut de lit dans sa chambre, ne remarqua pas ces détails en lui donnant ses commissions : pour elle, Germaine c'était toujours Germaine, et, tout entière à ses recommandations au sujet d'un service de table à changer, elle n'avait guère le loisir d'observer combien ce matin-là cette enfant était délicieuse ni d'en rechercher la raison.

A cette indifférence maternelle, Mlle d'Esbly gagnait du moins une liberté absolue. Jamais on ne lui demandait où elle allait, jamais on n'avait mis obstacle à ce qu'elle sortît seule, épargnant des courses fatigantes à la paresse de Mme d'Es-

bly, sans la priver pour cela des services de sa femme de chambre, qui lui étaient continuellement indispensables.

Germaine descendit la rue de la Terrasse; en débouchant sur le boulevard Malesherbes, elle fit signe à un chauffeur. La voiture l'emporta dans une descente rapide jusqu'à la Madeleine, fila vers les quais et ne s'arrêta que dans la Cité. Là, Germaine régla le chauffeur, gagna seule à pied le chevet de Notre-Dame et pénétra dans le square.

Un jeune homme vint à sa rencontre, s'étant levé d'un banc où il était assis, auprès d'un vieux petit bourgeois du quartier qui chauffait ses rhumatismes au soleil. Il s'approcha plein d'empressement, mais il eut soin d'aborder la jeune fille avec un salut cérémonieux qui, pour les témoins éventuels de la rencontre, devait exclure l'idée de toute familiarité entre la survenante et lui.

C'était Marcel Clavières, celui que Mme Laheurte avait jugé si peu favorablement l'autre jour. A vrai dire, aucun prestige romanesque ne le signalait à l'imagination d'une jeune fille comme le futur héros d'un rêve d'amour: son visage irrégulier, rasé à la mode du jour, n'expri-

mait qu'une volonté froide et réfléchie, une intelligence nette mais sans éclat. Ceux qui de bonne heure ont connu les soucis de la vie pratique et les difficultés d'une carrière ont de ces physionomies tendues et presque ingrates, où se reflètent les préoccupations utilitaires de l'être intérieur, trop accaparé par les nécessités de l'existence pour se donner, par surcroît, le souci de plaire et le luxe de rêver. La mise du jeune homme s'accordait aux révélations de son visage, elle était correcte et médiocre : seule, par une fantaisie bien classique encore, la lavallière noire rappelait discrètement l'ancien élève de l'école des beaux-arts. L'ensemble, sage et pondéré, s'éloignait également de la bohème romantique et du dandysme : Marcel Clavières semblait s'excuser d'être artiste, d'être jeune, et par tous ses dehors modestes, effacés et neutres, s'efforçait d'atténuer ce double défaut.

Germaine d'Esbly, la petite Cendrillon, la douce sacrifiée, retrouvait en lui les grisailles de sa propre vie, et c'était là, sans doute, la raison profonde de la sympathie qui la conduisait vers lui.

Ils avaient tourné un massif et maintenant ils se trouvaient bien seuls. Elle lui prit la main qu'elle pressa fraternellement.

« Marcel, lui dit-elle, c'est la dernière fois que nous sommes obligés de nous voir en cachette. Je parlerai à mère aujourd'hui même.

— Merci, » dit-il.

Et son visage rayonna.

C'était une idylle de square, pareille à celle de l'employé et de l'ouvrière. Le cœur de M^lle^ d'Esbly était aussi naïf et aussi tendre que celui de la petite grisette, malgré tous les raffinements de l'éducation mondaine, car il n'y a pas de différence entre l'amour aristocratique et l'amour plébéien dès que l'un et l'autre sont sincères.

Mais le sentiment qui éclatait sur les traits de Marcel ne paraissait pas tout à fait aussi simple. On aurait pu y démêler autre chose que l'épanouissement de l'amour heureux : une expression de triomphe comme celle qui paraît sur la figure du joueur lorsque la chance s'est décidée pour lui et a répondu enfin à son attente. Ce n'était point là ce bonheur pur de tout égoïsme et presque céleste qui venait de luire dans les yeux de la jeune fille.

De tout cela Germaine ne vit seulement que la joie qu'elle lui donnait et qui doublait la sienne. Et, comme bien certainement personne

ne pouvait les voir, ils unirent leurs lèvres dans le baiser des fiançailles. Le ciel était d'un bleu gris très doux au-dessus de Notre-Dame, échouée comme un vaisseau séculaire au milieu du fleuve, et, sur le chevet de la vieille église, parmi les ardoises, les paillettes du soleil faisaient un vif fourmillement d'or.

II

Lorsque Germaine eut achevé sa confession, Mme d'Esbly se borna à lui répondre comme l'avait fait Claude :

« Mais tu es absolument folle, mon enfant. »

Un moment, tandis qu'elle écoutait parler la jeune fille, elle avait cru elle-même perdre la tête. Comment! c'était cette timide qui avait osé cela? Elle avait aimé sans en demander l'autorisation, elle avait disposé de sa personne dans l'avenir, engagé toute son existence, sans se rappeler que l'une et l'autre appartenaient premièrement à sa mère pour que celle-ci les utilisât selon ses caprices de vieille enfant gâtée? Le

monde, la morale, tout chancelait, et c'était l'effondrement de l'ordre universel.

Mme d'Esbly n'aurait peut-être pas exigé que Germaine renonçât totalement au mariage, afin d'être toujours libre de courir chez sa lingère, sa fleuriste, son tapissier, à la première réquisition. Mais elle aurait dû d'abord consulter sa mère et prendre ses lumières sur un sujet qui ne la regardait, elle, Germaine, que secondairement. Mme d'Esbly pensait à peu près sur ces choses comme l'Argan de Molière : elle estimait qu'une fille bien née doit épouser ce qui est utile à l'agrément de celle qui lui a donné le jour. Évidemment, Mlle d'Esbly ne pouvait prétendre, avec ses mérites de second plan, à un mariage aussi magnifique que celui de l'aînée, mais de là à se jeter à la tête de ce petit architecte, il y avait loin. Mme d'Esbly n'en revenait pas.

« Je l'ai vu, ton Clavières, disait-elle, je l'ai rencontré plusieurs fois chez les Saint-Brice et les Fortier. Il n'a ni élégance, ni situation, ni fortune, ni rien. Il a de l'avenir, comme tous ceux qui n'ont pas de présent.

— Il est laborieux, courageux, plein de volonté, et il m'aime. Il réussira, pour me plaire; nous serons toujours assez riches.

— Je te dis que tu es folle. Et dans tout ceci, d'ailleurs, tu ne songes qu'à toi, comme toujours... »

Le comique de ce mot arracha un sourire mélancolique à Germaine, qui se rappelait ses dix-huit années de sujétion et d'effacement volontaire devant sa mère et sa sœur. Emportée par sa propre éloquence, Mme d'Esbly ne vit pas ce sourire.

« Parbleu, je sais ce que tu vas me répondre. « Après tout, c'est moi qui me marie. » Je le sens venir, ce mot-là, c'est celui que disent toujours les révoltées. » (Ici Germaine sourit encore faiblement : une révoltée, elle !) « Mais, crois-tu que cette fantaisie va faire plaisir aux tiens ? Je ne parle pas de moi : il est convenu que je ne compte pas. Mais ta sœur, qui est devenue la femme la plus élégante de Paris, ton beau-frère, qui a une position éminente dans la société, tu crois qu'ils seront charmés de voir M. Marcel Clavières entrer dans la famille ? »

Elle respira après sa tirade et ajouta :

« A propos, cet excellent Pierre avait l'intention généreuse de contribuer à ta dot, si tu avais épousé un parti sortable. Mais je pense bien que ton projet le fera réfléchir ; il ne voudra pas t'ai-

der à commettre une sottise. D'ailleurs, je lui dirai ce qu'il faudra.

— Pierre agira en ceci comme il l'entendra, répondit doucement Germaine. J'ai pour lui autant d'affection, d'estime et même de respect que pour un frère aîné, et il le sait bien. Mais je ne le fais pas juge de mes actes, surtout dans une circonstance où je n'ai à prendre de conseil que de mon cœur.

— Tu oublies un peu ta mère, il me semble. D'ici à deux ans mon consentement t'est nécessaire. Je suppose que tu n'y comptes plus. Tâche seulement que M. Marcel Clavières veuille bien t'attendre. Il t'aime, il patientera. »

Ce n'était plus la caillette frivole qui parlait, c'était presque une mère de l'ancien régime. Les instincts personnels de M^me^ d'Esbly, froissés par l'attitude de cette fille qui se dressait ainsi contre sa volonté, la rendaient aussi dure, aussi âpre qu'elle était à l'ordinaire inconsistante et falote dans son égoïsme de vieille jouisseuse. Elle avait prononcé la dernière réplique très haut. L'éclat de sa voix effraya le tranquille M. d'Esbly, qui entrait à ce moment.

Il était grand et portait avec solennité une belle tête inexpressive, avantagée d'une barbe en éven-

tail maintenant couleur feuille morte. Il avait été le premier « béguin » de M^lle^ Julia Franchet alors qu'elle en était encore à ambitionner de devenir M^me^ d'Esbly. Préfet sous le septennat de M. de Mac-Mahon, on prétendait qu'il avait fait dans son département un certain nombre de malheureuses, dont les infortunes furent vengées par des danseuses parisiennes. Quelques dettes et quelques folies médiocres, c'était là tout son passé. Du reste, fort petit garçon devant sa femme, indolent, avantageux et pacifique comme un sultan qui a pris de l'âge et que la validé-sultane mène par le bout du nez. Le nez de M. d'Esbly était justement assez long, un peu triste et résigné, fait évidemment pour être saisi et gouverné par la main d'une épouse autoritaire.

« Savez-vous ce que cette petite-là vient de me dire ? » lui jeta brusquement celle-ci.

M. d'Esbly, hochant sa tête majestueuse, fit signe qu'il l'ignorait.

« Elle va vous le répéter. Germaine, raconte un peu tes beaux projets à ton père. »

Sans timidité ni bravade, la jeune fille s'exécuta. M. d'Esbly l'écoutait et il ouvrait largement les yeux qu'il avait assez beaux et fendus

en amande : c'étaient ces yeux-là surtout qui avaient jadis séduit sa fiancée et fait rêver, dans sa préfecture, les muses du département.

M. Marcel Clavières ? Il ne connaissait pas. Si, pourtant, il croyait, en y réfléchissant, se rappeler d'une façon très vague... un soir, au bal chez les Saint-Brice, un jeune homme d'assez bonnes façons, sans rien d'extraordinaire, et qui se destinait à l'architecture. Alors, c'était lui qui avait plu à Germaine ? Et M. Lionel d'Esbly hochait de nouveau sa tête et sa barbe solennelle et dédorée, ainsi qu'il faisait lorsque à son conseil d'administration il écoutait la lecture d'un rapport où il ne comprenait pas grand'chose, mais sur quoi il devait paraître avoir une opinion quelconque.

« Oui, c'est lui, interrompit sa femme. Comprenez-vous cela ? N'est-ce pas qu'elle est folle ? »

Le va-et-vient du chef paternel et conjugal s'accentua presque fébrilement. M. d'Esbly était pris à partie, sommé par sa femme, qu'il redoutait, de se prononcer contre sa fille, qu'il aimait au fond, surtout parce qu'elle était régentée et morigénée sans cesse comme lui, et qu'il plaignait en elle sa propre infortune.

« Voyons, Germaine, reprit enfin cet homme faible, as-tu bien réfléchi ? »

C'était le moins qu'il pouvait dire, pour avoir l'air d'approuver sa femme, sans trop condamner sa fille.

« Oui, père, répondit Germaine en levant sur lui ses clairs yeux gris. Et ma décision est prise.

— Ta décision, mon enfant ? Tu es bien jeune pour prononcer une parole si grave, si absolue.

— Père, je vous assure que je l'ai longuement pesée. Vous me connaissez : pour vous, comme pour ma mère, j'ai toujours été pleine de déférence et de soumission, vous le savez. Je vous ai toujours obéi. Mais, cette fois, il s'agit de toute ma vie. Songez à cela, mon père, je vous en prie... »

M. d'Esbly était très gêné : ses yeux orientaux, vides à l'ordinaire de toute expression, roulaient avec effarement, ils allaient sans cesse de sa fille qui le suppliait à sa femme qui se taisait encore, mais dont le silence était plein de menaces. Et sa détresse était visible.

« Père, reprit Germaine, qui le sentait peu à peu gagné à sa cause, je sais que vous êtes bon, que vous m'aimez. Vous non plus, vous ne pou-

vez pas douter de mon affection. Si je vous parle comme je le fais, vous devez bien comprendre que ce n'est point à la légère; j'ai la certitude, en ce moment, que le bonheur de mon existence est en jeu. C'est la première fois que je vous tiens ce langage-là. C'est même aussi la première fois, je crois bien, que je demande quelque chose pour moi-même. Vous ne me refuserez pas. »

Le visage indécis, qui ressemblait d'habitude à une charmante ébauche, à une allégorie parlante de la douceur, de la subordination et de l'effacement, n'était plus reconnaissable. Il s'accusait dans une netteté de lignes inaccoutumée, comme si toute l'âme, concentrée presque toujours à l'intérieur, s'était mise à rayonner brusquement dans cette minute, à travers l'enveloppe délicate, qui en était éclairée et transfigurée. Une énergie singulière, émanée du cœur amoureux, se répandait en ondes à travers l'être vibrant, affleurait, illuminait les contours de la physionomie. Germaine était devenue tout à coup très belle, tandis qu'elle défendait, devant cette mère à peu près folle et tout à fait inconsciente, devant ce père d'une faiblesse si lamentable et d'une si pauvre intelligence, les intérêts

de son amour, de ce qu'elle appelait — et croyait — le bonheur de toute sa vie. La douce Cendrillon, la ménagère qui faisait les courses et les commissions chez les fournisseurs, la modeste, la silencieuse, la victime bourgeoise de ces deux faux mondains, se haussait presque à la tragédie.

Cependant M. d'Esbly, gêné et craintif à cause de sa femme, sortait d'embarras en bougonnant :

— Tu te montes la tête, mon enfant, tu vas, tu t'exaltes. Es-tu seulement sûre de l'aimer, ce M. Clavières ? Tu es si jeune ! A ton âge, est-ce que l'on sait, est-ce qu'on peut se rendre compte de ses sentiments ? Attends, prends conseil de ta mère avant de te décider. Tu sais bien que nous ne voulons pas te faire de la peine...

Mme d'Esbly, qui avait retrouvé la parole, l'interrompit en haussant les épaules.

« Vous voilà bien, avec votre faiblesse ridicule. On dirait que vous avez peur de votre fille, que vous n'osez pas parler net à cet enfant. »

Elle se tourna vers Germaine :

« Moi, je te déclare que tu n'auras jamais mon consentement pour ce mariage absurde. Tu m'entends ?

— Oui, mère, » répondit la jeune fille sur ce ton d'extrême douceur qui indique parfois, tout aussi bien que le respect, une détermination irrévocable, une volonté assez sûre d'elle-même pour n'avoir pas besoin de s'affirmer avec éclat.

M. d'Esbly, nerveusement, passait sa main soignée dans les flots de sa barbe couleur feuille morte. Il éprouvait une gêne sans cesse croissante, précisément à cause de l'attitude de Germaine, qui, en présence de la tyrannie maternelle, ne manifestait que le respect filial le plus absolu.

Pour la première fois depuis qu'il jouait chez lui le rôle de prince consort, il donnait secrètement tort à sa femme, il jugeait, il condamnait à part lui celle dont les innombrables caprices avaient régi, sans la moindre opposition de sa part, l'existence commune.

Et en même temps il se donnait tort à lui-même. Il souffrait de cette faiblesse que venait lui reprocher M^me^ d'Esbly, bien qu'il l'entendît tout autrement.

Il s'apercevait enfin que la vie de sa cadette n'avait été, jusqu'à ce jour, qu'esclavage et sacrifice; il s'était habitué à cette longue injustice qui se renouvelait chaque jour devant lui,

n'ayant jamais eu l'idée d'y regarder de près, et s'étant fait, pour sa plus grande commodité, cette conviction que Germaine était heureuse ainsi, qu'elle avait été créée pour la soumission, la dépendance et la médiocrité.

Maintenant elle lui apparaissait comme une jeune fille pareille aux autres, ayant une personne morale, des idées à elle, et même un amour! Elle revendiquait tout à coup ses droits, dont elle avait paru se soucier si peu jusqu'alors ! Il entrevoyait brusquement ce qu'elle avait dû souffrir en silence, par la lâcheté dont il avait fait preuve en abandonnant ses devoirs paternels. Une injustice, pire que le reste, allait encore être commise contre elle. Il dépendait strictement de lui de l'empêcher.

La loi est formelle : en cas de divergence entre le père et la mère, au sujet du mariage de leur enfant, le consentement du père suffit.

M. d'Esbly ne pourrait donc s'en prendre qu'à lui seul du chagrin qu'il laisserait faire à sa fille, déjà sacrifiée en tant de manières. Mais aussi il se sentait hors d'état d'avoir une volonté contre la volonté de sa femme. Aussi était-il furieux, autant qu'il lui était possible de l'être.

Cependant Germaine sortait; elle se retirait dans sa chambre, elle commençait une lettre.

« *Mon cher Marcel,*

« *J'ai parlé à ma mère, j'ai échoué auprès d'elle et je ne sais pas si je puis compter sur l'appui de mon père. Je lutterai encore de toutes mes forces, et je vous jure que rien ne pourra m'empêcher d'être à vous. Le pis qui puisse arriver n'est-il pas que je sois forcée d'attendre le moment où il me sera permis de disposer de moi? Confiez-vous en votre amie, en votre fiancée.* »

III

C'était un des fameux mercredis où défilaient chez Mme d'Esbly les silhouettes les plus étrangement disparates, car la maîtresse de maison se plaisait à renouveler sans cesse la figuration de ces petites fêtes, et elle étendait le cercle de ses invitations jusqu'aux confins du monde civilisé. Il n'y avait personne encore au salon que Germaine, occupée à disposer les gâteaux et le service à thé, et Claude qui était arrivée ce jour-là de très bonne heure. Les deux sœurs profitaient du tête-à-tête pour causer des derniers événements.

« J'ai fait en vain le siège de mère, » disait

Claude; la place est imprenable, pour l'instant du moins, car, avec elle, on peut tout espérer aussi bien que tout craindre d'un caprice; tu sais que, sous ce rapport-là comme sous les autres, elle est restée jolie femme. Mais il faut lui laisser le temps de changer d'humeur, elle est butée. Ma pauvre Germaine, c'est ta faute aussi, tu les as mal habitués, nos parents. De la soumission, de l'esclavage filial tout le temps! Ils s'y sont faits, ils ne peuvent pas admettre que tu changes de manière. Qu'est-ce que c'est que cette petite qui se permet d'avoir un cœur à elle? A-t-on jamais vu? Ah! si tu avais été comme moi... »

Elle se tut. Mme d'Esbly entrait au salon, toutes voiles dehors. Elle était maquillée admirablement, quoique peut-être avec quelque excès : les beautés d'un certain âge sont condamnées à exagérer un peu. Sur ses cheveux ondés couraient quelques reflets d'acajou, surtout aux tempes : ceux qui avaient blanchi montraient, en rougissant de la sorte, leur pudeur du mensonge de jeunesse qu'on leur imposait. Mais il apparaissait encore que Mme d'Esbly avait été jolie, et il lui en restait une grâce piquante qui suppléait par des provocations directes à la fraîcheur disparue. Certains hommes, les très

expérimentés ou les très jeunes, pouvaient la trouver encore fort désirable. Ils le lui témoignaient même de temps en temps.

Cette année-là on portait des couleurs hardies, jaune soufre, coq de roche. Mme d'Esbly les avait adoptées d'enthousiasme; elles seyaient à ses attraits un peu amortis qui avaient besoin d'être réveillés par la violence de cet accompagnement. Elle avait vidé ses écrins et montrait autant de bijoux qu'on en peut étaler le jour sans trop de ridicule. Elle était à la fois somptueuse et sémillante, elle fringuait de la taille, qu'elle avait gardée étonnamment jeune.

Un coup de sonnette annonça la première visite. La femme de chambre introduisit Emmanuel Duhelloy, qui était maintenant fidèle aux mercredis de la maîtresse de maison. Dès son entrée, Claude le remercia d'un sourire. Et, quand il fut près d'elle :

« Un bon point, cher monsieur. Vous arrivez premier. Si vous continuez ainsi, vous avez des chances pour le prix d'assiduité.

— Et pour le prix de sagesse! répliqua-t-il en lui baisant la main. Mais, par exemple, si je l'ai, celui-là, ce sera bien malgré moi.

— Voulez-vous vous taire! »

La porte se rouvrit une seconde fois, une troisième, une quatrième. Des dames arrivaient, se précipitaient vers Mme d'Esbly avec toutes sortes de petits gloussements qui démontraient une amitié exagérée, et des cris d'extase pour sa toilette. Une demi-heure après, le salon était rempli exclusivement de femmes : le seul figurant mâle — ou à peu près — qui s'y trouvât, avec Duhelloy, était un ancien magistrat presque centenaire et tout à fait sourd, dont la somnolence n'était pas troublée par les pépiements aigus des visiteuses.

Emmanuel avait profité du vacarme pour entamer une conversation particulière avec Claude dans un coin.

« Vous êtes étrangement cruelle envers moi, » lui disait-il. Et son visage fatigué et tourmenté d'ancien viveur avait pris une expression boudeuse qui était à la fois comique et chagrine.

La jeune femme lui éclata de rire au nez.

« Si vous pouviez vous voir, comme vous êtes drôle!... Vous avez l'air d'un enfant à qui on refuse de la crème.

— C'est bien ce que je suis, répliqua-t-il. On me la laisse espérer depuis si longtemps... on me la promet presque...

— Quand ça, s'il vous plaît?

— Pas plus tard que la semaine dernière... à l'autre mercredi... Vous aviez été si gentille...

— Vous croyez? Il ne me semblait pas vous avoir rien dit de si extraordinaire.

— Non, ce n'était pas extraordinaire. Mais c'était gentil, ce n'était pas désespérant, au moins, comme votre air d'aujourd'hui. Dites, est-ce qu'elle ne viendra jamais?

— Qu'est-ce qui ne viendra jamais?

— La crème.

— Vous êtes bête.

— Je le sais bien. Sans ça je serais peut-être plus avancé.

— Qu'est-ce que vous voulez dire?

— Je suis stupide avec vous, je ne suis pas du tout comme avec les autres femmes.

— Et vous faites joliment bien. Parce que, moi non plus, je ne suis pas avec vous comme les autres femmes; il faut vous persuader de cela, mon petit Duhelloy. Je vous trouve amusant, c'est vrai...

— Je le suis bien plus encore que vous ne croyez. Mais vous ne pouvez pas savoir ça. Si vous vouliez vous rendre compte...

— Je n'y tiens pas. J'ai du plaisir à vous voir,

à causer avec vous, pour plusieurs raisons... qui ne vous regardent pas.

— Mais pardon, ça m'intéresserait énormément de savoir...

— Vous ne saurez rien. Je vous l'ai dit, vous m'amusez. Un point, c'est tout.

— C'est peu pour moi.

— Contentez-vous-en, mon pauvre ami... »

La porte s'ouvrit une fois encore. C'était Pierre Laheurte, qui entrait. De loin en loin, il faisait ainsi une apparition aux « jours » de sa belle-mère. Du premier coup d'œil, il aperçut sa femme causant avec Duhelloy et ne put réprimer un mouvement nerveux. Une lueur de triomphe passa dans les yeux de Claude. Depuis quelque temps déjà, elle attendait cette rencontre qu'elle avait préparée. Car elle voulait précisément que Pierre constatât qu'elle passait outre à ses remontrances, à ses prières, à ses interdictions en ce qui concernait la façon d'être familière qu'elle avait adoptée avec Emmanuel Duhelloy.

Elle ne cédait point à un simple instinct de bravade, à l'espèce d'entêtement nerveux, qui fait faire aux femmes tant de folies dont elles ont à peine conscience, ni à l'instinct de contra-

diction qui est au fond de leur nature même. Elle suivait une idée froidement conçue, elle exécutait un dessein combiné à l'avance, et conforme, d'ailleurs, à l'éternelle stratégie féminine.

Elle reprenait, au point de réalisation où elle l'avait laissée, sa tentative de l'autre jour, qu'elle avait feint d'abandonner après la scène dans le cabinet de travail de son mari.

Elle s'était promis d'amener Laheurte à lui céder : l'existence du couple changerait, on vendrait les domaines et les forges, et l'immense fortune éparse dans les entreprises, morcelée dans les champs, les forêts, les prairies, étant enfin réalisée, permettrait à Claude les jouissances entières du caprice et du luxe illimités. Au lieu d'être seulement une des mondaines les plus brillantes de Paris, elle en deviendrait la reine incontestée, absolue.

Elle avait confié cette ambition à sa mère, qui s'en était immédiatement coiffée; leurs deux folies s'exaltaient. M^me^ d'Esbly, dont l'enfance avait été bercée avec la légende de l'impératrice Eugénie, en qui l'on voulait voir, pour l'en louer ou l'en blâmer, la souveraine fastueuse de la mode, s'imaginait déjà que sa fille allait ramasser le sceptre des élégances, sans titulaire depuis

l'avènement de la troisième République, et monter sur le trône vacant de la frivolité.

Mais comment arracher à Pierre une telle décision?

Jamais, de sang-froid, il ne consentirait à ce qui représentait pour lui l'abdication suprême : l'abandonnement du grand rêve social qui avait gouverné toute sa vie en lui donnant son sens propre, son orientation, son but. Lui, renoncer à cette activité féconde qui remplissait son existence et se répandait en bienfaits sur tant d'autres? Jamais il ne se résoudrait à un tel suicide moral dans la lucidité de son intelligence et la plénitude de son jugement. Il faudrait le surprendre, attaquer sa volonté dans un moment de crise, dans un bouleversement de tout son être intérieur, quand il serait dessaisi de son empire sur lui-même; forcer sa résolution en pénétrant dans son âme par la brèche qu'une émotion terrible y aurait ouverte. Ainsi, les voleurs entrent dans les maisons, après les tremblements de terre.

Ce Duhelloy, qu'elle n'aimait pas, qu'elle méprisait un peu, serait l'instrument infime de trouble et de destruction qui lui était nécessaire. Il fallait que Pierre prît peur à cause de ce fan-

toche, qu'il se crût sur le point d'être trahi par elle, à cause de lui, peut-être même qu'il doutât si cette chose était encore à craindre. Et, quand il serait affolé, prêt à tout, acceptant tout pour sortir de ce cauchemar, au moment où il tendrait éperdument les mains pour saisir une lueur d'espérance, elle donnerait le dernier assaut à son énergie; elle se montrerait prête à lui rendre la paix, la confiance, la vie, au prix du sacrifice qu'elle voulait de lui, farouchement. Elle savait trop comment il l'aimait, elle était sûre de réussir.

L'épreuve commençait déjà.

Elle voyait les regards de Pierre se troubler, son visage se contracter, une ride se creuser profondément au-dessus de ses sourcils. Il essayait de causer avec ses voisines, mais, sans cesse, ses yeux se tournaient, comme l'autre jour, avec une expression de colère et de supplication tout à la fois, vers l'angle du salon où sa femme affectait de s'absorber dans une conversation avec Emmanuel Duhelloy. Il ne se dominait plus qu'à grand'peine. Claude voyait le moment où se produirait l'éclat qu'il retenait encore, avec un effort visible dans les tressaillements nerveux de sa face.

Elle termina sur le même ton enjoué sa con-

versation avec Duhelloy, et, sans hâte apparente, elle prit congé de lui; sa voix ne trahissait pas du tout les battements de son cœur. Elle alla à son mari et lui dit avec tranquillité :

« Vous venez, Pierre? Nous avons tant de choses avant le dîner! Mère nous excusera. »

Ils sortirent après les compliments et les embrassades, lui seulement un peu pâle; la conversation reprit plus animée : ils en entendaient les éclats dans l'escalier.

Devant la porte, leur auto les attendait. Ils y montèrent. Pendant le court trajet de la rue de la Terrasse à la rue de la Ville-l'Évêque, ils n'échangèrent pas une parole.

IV

« Madame fait dire à Monsieur qu'elle est très fatiguée, qu'elle ne descendra pas pour le dîner.

— Bien, je vais la voir.

— Mais, monsieur, c'est que Madame m'a recommandé...

— Ah! laissez-moi tranquille! »

Pierre Laheurte passa en ouragan devant le valet de chambre étonné, se précipita hors de son cabinet et bondit dans l'escalier.

En rentrant, ils s'étaient quittés sans mot dire et ils avaient regagné leurs appartements respectifs. Pierre était tombé dans un fauteuil, devant sa table de travail, et cherchait à ras-

sembler ses idées, à voir clair dans sa situation. Il avait compris le jeu de sa belle-mère, qui prêtait son salon aux entrevues de Claude et d'Emmanuel Duhelloy; il avait bien aperçu tout ce qu'il y avait de provocant dans l'attitude de la jeune femme, après la scène de l'autre jour chez Mme Fitz-Patrick et les observations qu'il lui avait adressées ensuite. N'était-ce, de la part de Claude, qu'une taquinerie, un défi, une bravade de mauvais goût? Ou bien était-elle déjà assez éprise pour ne plus garder de ménagements?

Quand il entra dans la chambre de Claude, celle qui se disait malade et fatiguée au point de ne pouvoir descendre pour le dîner marchait furieusement à travers la pièce, les mains au dos.

Devant lui, elle s'arrêta net.

« Eh bien, fit-elle violemment, est-ce que je n'ai plus le droit maintenant de rester seule une heure quand il me plaît? Je n'ai plus le droit d'être souffrante! »

Il haussa les épaules.

« Vous n'êtes pas souffrante. Je suis venu vous demander des explications, et vous allez me les donner tout de suite. »

Jamais il ne lui avait parlé ainsi. Son langage avait été parfois celui d'une tendresse blessée,

jamais celui de la colère, tout au plus d'une ferme autorité, comme le jour où il lui avait adressé des représentations à propos de sa complaisance pour Duhelloy. Ce ton nouveau surprit la jeune femme au point de lui couper la parole pour un moment. Mais la réaction se fit en elle, farouche, et elle répliqua avec défi :

« Je n'ai rien à justifier ni à expliquer dans ma conduite. C'est à vous de vous excuser. Vous avez été parfaitement ridicule tout à l'heure, chez ma mère. Vous nous regardiez, M. Duhelloy et moi, avec des yeux furibonds et en serrant les poings. Je voyais le moment où vous alliez éclater; sans aucun égard ni pour ma mère, chez qui vous vous trouviez, ni pour moi, ni pour vous-même, vous étiez sur le point de faire une scène. Vous étiez grotesque, tout simplement. »

Elle le cinglait de ces injures, sans ménagement, décidée à le pousser aux extrémités de la fureur. Elle aurait voulu qu'il l'injuriât, et même qu'il levât la main sur elle. Après quoi, il aurait eu à demander son pardon et à l'obtenir par toutes les concessions et tous les sacrifices.

Mais elle ne connaissait pas encore bien la nature de certains hommes, comme Pierre Laheurte, ni leur force de dédain dès que l'ad-

versaire leur laisse voir une si pauvre tactique et pense avoir raison d'eux à coups d'épingle. Sous l'attaque méchante, il ne tressaillit même pas, il redevint plus calme, au contraire, devant ce déchaînement de puérile violence.

Claude s'exaspéra davantage en voyant que ses coups portaient dans le vide.

« Alors, reprit-elle, il m'est défendu de causer avec un homme qui est reçu chez ma mère, simplement parce qu'il vous déplaît? Et s'il me plaît, à moi?... »

Elle se planta devant lui.

« Eh bien, oui, il me plaît. Je suis charmée de vous le dire. C'est un oisif, un inutile? Tant mieux! J'adore, moi, les gens qui ne font rien, qui ne servent à rien : au moins ceux-là ont le temps d'être aimables, et c'est tout ce que je demande à un homme. Ils ne vous ennuient pas de leurs vertus ni de leurs travaux. Il a une mauvaise réputation? Ce sont les sots qui la lui ont faite. C'est un libertin? Tant mieux encore! Il n'y a que ceux-là qui sachent parler aux femmes et les amuser!

— Claude, taisez-vous!

— Au fond, vous ne le méprisez pas tant que vous voudriez en avoir l'air, ce Duhelloy, comme

vous l'appelez. Sans cela vous ne prendriez pas la peine de me dire tant de mal de lui, ni de me faire une scène chaque fois que vous me voyez lui parler. Ce n'est donc pas le premier venu, puisque vous en avez une telle peur. Eh bien, tenez, au fond, vous avez peut-être raison de le craindre, après tout.

— Qu'est-ce que vous voulez dire? »

Il avait pâli et ses lèvres tremblaient. Il ne s'agissait plus de son amour-propre, harcelé de piqûres venimeuses par la cruauté d'une coquette : c'était sur son cœur que l'Ennemie levait le couteau. Il apercevait, confuse encore dans l'ombre, il ne savait quelle horrible menace.

Les yeux de Claude brillèrent. Cette fois-ci, le coup avait porté.

« Je ne vous cache pas, répondit-elle lentement, d'une voix posée et qui détachait toutes les syllabes, que vous avez réussi à me donner un certain goût pour M. Duhelloy. C'est un résultat que vous n'aviez pas prévu, mais que votre insistance maladroite devait produire. Car vous êtes maladroit comme un mari, voyez-vous, mon cher! »

Laheurte prononça sourdement :

« Duhelloy est un drôle que je châtierai.

— Vous le châtierez? répliqua-t-elle, moqueuse. Vraiment? Et de quoi? D'avoir su me plaire? »

Elle ajouta :

« Car il me plaît beaucoup. »

Pierre se tut quelques secondes.

« Vous parlez de lui comme s'il était votre amant, dit-il.

— Il ne l'est pas encore. »

Il bondit. Claude demeurait très tranquille, un demi-sourire aux lèvres. La scène était enfin montée au point désiré.

Il ne leva pourtant pas la main sur elle comme elle s'y était attendue, mais il demeurait là, tremblant de la tête au pieds, les yeux sanglants, un peu d'écume aux lèvres. Est-ce que, réellement, il allait devenir fou, là, devant elle? Cette pensée l'effraya tout à coup.

Elle lui prit la main qui pendait le long du corps, agitée aussi d'un frémissement convulsif.

« Allons, mon ami, lui dit-elle de sa voix ordinaire, je plaisantais. Vous avez été dur et méchant envers moi, je me suis un peu moquée de vous. C'est fini. »

Il la regarda, les yeux encore hébétés, comme

s'il ne comprenait pas tout à fait. Elle le regardait aussi, un peu dédaigneuse à son tour. Il avait montré en même temps sa fureur et sa faiblesse. Il était vaincu.

Lorsqu'il eut la force de lui répondre, sa voix était changée.

« Ne plaisantez plus ainsi, Claude, je vous en prie. L'idée que... qu'une chose comme celle dont vous parliez est seulement possible m'affole. J'ai eu peur de moi tout à l'heure.

— N'y songez plus. Une seule chose demeure vraie. C'est que je vous aime et que je n'aime que vous. »

V

Pendant qu'elle avait prononcé ces mots, il l'avait regardée. Le visage de Claude était éclairé de douceur et de sincérité maintenant. Il était impossible de ne pas croire ce que disait cette bouche.

Et pourtant c'était la même qui, une minute auparavant, venait de prononcer l'affreuse parole.

La face torturée de Pierre se détendait peu à peu; la contraction de ses traits s'effaçait lentement. Il lui semblait remonter par degrés du profond de l'enfer; il sortait des abîmes de la souffrance et revenait vers le jour. Une joie encore douloureuse se répandait sur toute sa

figure, comme une lumière hésitante et qui tremble.

« Ah! dit-il, je viens de passer la minute la plus cruelle de toute ma vie. Claude, je ne savais pas encore de quelle façon terrible je vous aimais... Venez ici, tout près de moi, donnez-moi votre main, que je vous sente à moi, que je sois bien sûr de vous avoir retrouvée et reconquise. »

Elle s'approcha silencieusement, elle lui donna sa main, comme il le demandait. De la pitié, du dédain, de la satisfaction qu'elle pouvait ressentir devant cet homme qu'elle avait brisé d'un mot, que d'un autre mot elle venait de ressusciter, son visage ne laissait rien voir; il était doux et calmé, pareil à celui de tant d'épouses qui vivent près de l'époux sans jamais trahir le secret de leur âme fermée.

Pierre reprit, en retenant ses doigts prisonniers d'une caresse continue, comme s'il avait voulu captiver ainsi la volonté insaisissable de celle qui l'écoutait, cette volonté toujours prête à fuir, à se dérober d'un impétueux coup d'aile, pour un rien, pour l'ombre d'un caprice ou le prétexte d'un froissement :

« Je vous aime, Claude, d'une telle façon que si... la chose dont vous parliez tout à l'heure

arrivait, si vous me trahissiez, ce n'est pas vous que j'en punirais, c'est moi. Le coup que je voudrais vous porter retomberait sur moi-même. Je viens de le sentir tout à l'heure. Je ne vous frapperais pas, je ne pourrais pas. Seulement, je crois bien que je me tuerais.

— Taisez-vous, Pierre. Je puis être capricieuse et méchante, j'en conviens, mais je ne puis être déloyale, et vous le savez... »

Elle se tut un instant, et, pendant le bref silence, sa main, qu'elle avait dégagée, effleura à plusieurs reprises la tête de Pierre, très doucement, en un geste de mère ou de sœur. L'attouchement léger, presque immatériel, répandit comme une onde voluptueuse dans tout son être, encore ébranlé et meurtri.

« Voyez-vous, mon ami, reprit-elle (et sa voix s'était faite grave et pénétrante, semblant émanée de son âme elle-même sans passer par ses lèvres), je commence à croire que pour être heureux ensemble il est moins nécessaire encore de s'aimer que de se comprendre. Je sens bien tout votre amour pour moi : il n'en peut pas être autrement; j'ai pour vous, malgré mes fantaisies et mes violences, une très sincère et très grande affection. Et cependant, trop souvent, nous

nous heurtons l'un contre l'autre, par ma faute presque toujours, je le reconnais. Vous m'avez dit un jour qu'il y avait un malentendu entre nous ; vous aviez raison. Plutôt qu'un malendu, c'est une entente insuffisante, une fusion trop incomplète de nos deux existences et de nos deux volontés. Je vais revenir encore sur un sujet pénible, mais quand nous dirons-nous ces choses-là, si ce n'est maintenant, dans cette crise qui a été si violente, qui peut être tout de même salutaire? Pierre, vous vivez trop à part de moi, d'une vie à laquelle, malgré tous mes efforts, je ne pourrai jamais m'associer. »

Le front de Laheurte se plissa.

« Je crois vous comprendre, répliqua-t-il.

— Oui, vous m'avez comprise. Mon ami, il faut que je vous l'avoue à ma honte : je ne suis pas capable de me passionner pour votre idéal au point de lui sacrifier mes goûts, mes plaisirs. J'ai de la peine à admettre que, pour le bien des autres et dans une pensée qui peut être très noble, je n'en disconviens pas, vous vous condamniez à un travail, à des soucis qui vous éloignent de moi. Le mariage ne me paraît délicieux que si l'on y apporte cet égoïsme à deux que les moralistes condamnent. Je suis un peu

jalouse de vos ouvriers et de vos paysans. Et puis, tenez, il faut que je vous dise toute ma pensée. »

Sa voix changea, et, sans qu'elle s'en aperçût, aux inflexions savantes et nuancées, qui, tout à l'heure, donnaient à ses déclarations d'amour conjugal l'apparence d'un rôle impeccablement récité, succédèrent des vibrations chaleureuses, une ardeur évidente de sincérité, cette fois.

« Pierre, j'aime le luxe, j'aime la vie, j'aime son éclat, ses joies, ses triomphes. Je suis terriblement femme, et mondaine, et Parisienne. Le plaisir, vous entendez, le plaisir jusqu'à la folie, c'est à la fois ma santé et mon vice. Vous êtes un homme, je ne sais pas si vous me comprenez tout à fait, et pourtant je vous adjure de me comprendre. Je suis une très honnête femme, je vous le dis et vous en êtes sûr : autour de nous, personne n'a le droit d'en douter, et celui dont nous parlions tout à l'heure encore moins que tout autre. Il y a des tentations que je méprise. Ce qui affole tant d'autres me laisse froide, vous m'entendez? Mais il faut que je brille, que je me prodigue extérieurement, que je me dépense, que je me surmène. Et puis, ce n'est pas tout. J'aime encore brusquement, par à-coups, le

changement, les voyages, les grands voyages, bien entendu. Un matin, Paris, dont je ne pouvais pas me passer la veille, me devient intolérable. Je voudrais alors m'en aller, partir pour une longue croisière, fuir loin, très loin, plus loin encore. J'ai tout à coup envie des Indes, du Japon, de l'Australie. Et je ne peux pas! Nous ne pouvons pas! Il y a vos usines, vos champs, toute une province qui a besoin de vous. Et nous avons beau être riches : il faut à chaque instant rapporter cette richesse à sa source pour l'alimenter : vos propriétés, vos entreprises, nous reprennent à mesure, en frais d'entretien, de transformation, d'agrandissement, ce qu'elles nous donnent. Oui, je sais, il y a un peuple qui vous bénit, qui chante vos louanges — quand il ne chante pas l'*Internationale,* — et la Lorraine est heureuse. Elle a de la chance, la Lorraine! Mais moi, mon ami, quoique vous soyez très bon pour moi, je ne suis pas heureuse. Et la vie passe, passe! Et je m'irrite, et je vous fais des scènes, et nous nous arrêtons juste à l'irréparable. Et pourtant nous nous aimons bien... Ah! si vous vouliez! »

Le visage de Pierre s'était assombri et contracté. Il sentait que l'heure pouvait être déci-

sive pour leurs deux existences, qu'il n'avait jamais été aussi près d'une catastrophe, pas même lorsque Claude avait la menace et la violence à la bouche. Il devinait qu'elle allait lui demander de choisir entre elle et la chose qui avait été l'orgueil et la beauté de sa vie : son œuvre sociale. De ce qu'il lui répondrait l'irrévocable allait s'ensuivre.

« Que demandez-vous de moi? interrogea-t-il machinalement, comme s'il avait eu encore à l'apprendre.

— Un sacrifice, répondit-elle, une grande preuve d'amour, le bouleversement de vos travaux, de vos projets, de vos rêves. Pierre, aimez-vous vos ouvriers et vos laboureurs plus que moi? Vos forges, vos champs, vos forêts, plus que moi? Réfléchissez, réfléchissez bien. Si c'est oui, je n'ai plus rien à vous dire, je n'ai rien dit... Si c'est non... »

Elle s'était rapprochée de lui, elle avait posé sa main sur son épaule, elle le regardait de ses yeux magnétiques, où les paillettes d'or avivaient l'aigue-marine d'un scintillement passionné, comme les innombrables étincelles de son désir :

« Si c'est non, Pierre, si vous me préférez,

moi, à tout cela, si je suis vraiment, comme vous me l'avez tant répété, votre vie et votre raison d'être, n'hésitez plus. Débarrassez-vous de toutes ces servitudes, de toutes ces chaînes du travail, qui vous tiennent attaché à des besognes inférieures! Vendez, réalisez! Ne vous préoccupez plus que de vous rendre libre et riche, très riche, pour que nous vivions tous les deux un songe doré. Concentrez cette fortune qui se disperse par mille canaux dans vos entreprises, et consacrez-la-moi. — A moi, c'est-à-dire à nous, et à notre bonheur. Vivons pour nous, soyons riches pour nous et non pour les autres! »

Pierre Laheurte ne répondait pas encore. Claude le regardait, le visage ardent, les narines frémissantes. Elle s'était tue, sa parole semblait vibrer encore sur ses lèvres.

Et cette parole était la même que l'antique Écriture a déjà mise dans la bouche de la courtisane : « *Affer, affer!* Apporte, apporte, encore, toujours! » La femme méprise l'or et le travail qui le gagne, mais elle a besoin de tout ce qu'il procure, les joies du luxe plus nécessaires que le pain à son appétit.

« Vous ne me répondez pas, » dit Claude.

Il fit un effort sur lui-même pour regarder avec une apparence de calme celle en qui il voyait en ce moment, avec une netteté impitoyable, l'universelle destructrice, la perpétuelle gâcheuse des destinées viriles, en train d'accomplir une fois de plus son œuvre. Et, enfin, il lui répondit :

« Avant toute chose, Claude, je dois vous avertir que vous vous abusez si vous croyez qu'une fortune éparse, comme la nôtre, en une multitude d'affaires, peut aussi facilement se reconstituer en un seul morceau. Toutes mes entreprises sont solidaires les unes des autres, et toutes dépendent du crédit que l'on m'accorde. Ce qui fait ma force est précisément ce faisceau d'intérêts réunis dans ma main : je suis le premier propriétaire de mon pays et j'en suis le premier industriel : tout se tient, mes forges, mes verreries, mes forêts, mes champs, tout cela fructifie et prospère l'un par l'autre. Quand je voudrai convertir tout en or, tout s'effritera, s'émiettera : la perte peut être immense. D'autant plus que les acquéreurs me croiront ruiné, acculé à une vente forcée pour éviter pire; les offres seront dérisoires. Car personne n'admettra que j'aie arrêté mon œuvre en plein épanouis-

sement sans y avoir été contraint par un brusque revers. Est-ce la peine, pour un résultat pareil, de l'abandonner, cette œuvre, qui importe à un pays entier?

— Ah! dit-elle avec amertume, la voilà, votre vraie raison! Vous tenez à votre idée avant tout, c'est assez clair.

— Eh bien! oui, j'y tiens, je ne m'en cache pas. Je le proclame, au contraire, devant vous que j'adore. Il y a là-bas, Claude, en terre lorraine, un pays qui vit de ma pensée et de mon effort, une foule, presque un peuple, qui m'a donné sa confiance, qui s'en remet à moi de ses intérêts matériels et moraux. Je n'ai pas le droit de lui faire banqueroute en l'abandonnant. Réfléchissez-y, vous arriverez à penser comme moi.

— Oh! moi, mon ami, je ne suis pas humanitaire. Je suis femme, simplement.

— Mais, Claude, comprenez donc que j'ai mis toute ma foi dans cette tâche que je me suis prescrite. C'est en m'y dévouant que je puis avoir quelque raison de m'estimer un peu. Je ne suis ni soldat ni poète, pourtant je me bats tous les jours dans cette lutte pour le bonheur de mon pays, et je tâche aussi de créer un peu d'harmonie autour de moi. Otez-moi cette

double occupation, je ne suis plus rien qu'un inutile. Je n'accepterais pas de vivre ainsi. »

C'était Claude, maintenant, qui gardait le silence. Sa figure, plus froide et plus fermée que jamais, n'exprimait aucun des sentiments qui devaient l'agiter. Elle resta un instant immobile, puis elle se dirigea vers la porte qui ouvrait sur son cabinet de toilette.

« C'est bien, répliqua-t-elle enfin. Je vous ai demandé une grâce, n'ignorant pas qu'elle vous coûterait un sacrifice, mais espérant que vous me l'accorderiez quand même. Vous me la refusez, je le constate sans me plaindre, car c'est votre devoir. Vous m'alléguez des raisons d'intérêt auxquelles je n'entends pas grand'chose, et des raisons de sentiment que j'apprécie encore moins, car je m'aperçois de plus en plus que nous n'avons la même façon de sentir en rien. Nous ne reparlerons plus de cela. Nous n'en avons jamais parlé. C'est une chose enterrée, voilà tout. »

Elle avait mis la main sur le bouton de la porte. Pierre voulut la rappeler.

« Claude, je vous en supplie ! ne nous quittons pas de cette façon.

— Ah ! laissez-moi, je vous en prie, mon ami. Cette conversation m'a un peu fatiguée. »

Elle poussa la porte; elle était en sûreté maintenant, à l'abri des poursuites. Un homme bien élevé n'entre jamais dans le cabinet de toilette de sa femme, et elle savait Pierre incapable de transgresser cet article essentiel du code conjugal.

VI

A partir de ce moment, Claude devint pour son mari mystérieuse, fuyante, inaccessible. Elle passait à travers leur vie commune comme une ombre rapide et muette, pour rentrer aussitôt dans l'inconnu où elle se dérobait, et même quand elle était là, par hasard et pour une minute, elle paraissait absente. Elle gardait un visage d'énigme qui ne trahissait absolument rien de sa rancune ou de sa résignation.

Elle échappait sans cesse aux regards anxieux, aux muettes interrogations de Pierre. Devant les domestiques et les étrangères, rien ne paraissait changé à leurs rapports habituels; sitôt qu'ils se retrouvaient entre eux, pour quelques instants,

il semblait qu'un mur se fût élevé tout à coup pour les séparer. Elle ne boudait pas, c'était pire : elle cessait pour ainsi dire d'être là, d'exister ; elle s'évanouissait, elle rentrait dans un nuage. Les femmes seules possèdent cet art de s'évader en quelque sorte de la présence qui leur est imposée.

Une ou deux fois, Pierre avait essayé de la ramener, de la reprendre ; elle lui avait répondu froidement et doucement, comme de très loin, des choses évasives. Et derechef elle s'était enfuie, fondue dans l'insaisissable.

Il savait seulement qu'elle sortait beaucoup, et qu'elle voyait sa mère presque chaque jour. Sa mère ! Il se demandait quelle pouvait être l'action de cette écervelée, de cette folle impénitente sur l'esprit de Claude, et il craignait tout de sa puérilité dangereuse, de son hostilité instinctive contre l'homme qui lui avait pris sa fille, quelque intérêt qu'elle aurait eu d'ailleurs à le ménager.

Et Duhelloy ?

Il ne venait presque plus chez M^me^ d'Esbly ; Laheurte l'avait appris indirectement. Que fallait-il penser de cette abstention ? Claude l'avait-elle découragé et s'était-il retiré d'une entre-

prise qui ne lui offrait plus aucune chance de réussite? Ou bien, au contraire, avait-il trouvé moyen de la voir ailleurs, plus librement?

Peut-être... (et Laheurte sentait, à cette supposition, toute sa raison l'abandonner, d'un seul coup) peut-être Duhelloy n'avait-il plus rien à demander à Claude, ayant déjà tout obtenu?

Il vécut ainsi des jours et des semaines. La question terrible accaparait sa pensée dès qu'il était seul. Quand il se retrouvait en face de Claude, le supplice était pire. Il dévisageait anxieusement cette femme toujours calme, toujours mystérieuse, hostile et douce à la fois. Ses yeux cherchaient à violer le secret de cette conscience qui demeurait malgré tout inaccessible et impénétrable. Mais il ne lui eût guère été possible à lui-même de cacher son supplice intérieur devant Claude. Elle voyait ses pensées contradictoires, tantôt furieuses et accusatrices, tantôt désolées et accablées, parfois éclairées d'un espoir, d'une illusion, d'un doute favorable, se succéder dans ses regards. Elle les voyait et nul n'aurait su dire si, sous son apparence d'idole insensible, elle avait pitié de ce martyre silencieux ou s'en réjouissait.

Et cependant toute l'existence intime de Pierre tournait et s'agitait sans répit autour de l'idée fixe qui servait de pivot à la révolution incessante, affolante, des autres idées.

« Que pense-t-elle? Que veut-elle? Que fera-t-elle? »

Il lutta contre l'obsession; il voulut se forcer à croire qu'il n'y avait, de la part de Claude, qu'une bouderie, comme tant d'autres, plus longue seulement et plus accentuée. Il essaya de se remettre au travail.

La complication et la diversité de ses entreprises exigeaient de lui un labeur quotidien : il fallait qu'il fût, en même temps qu'un chef, le premier et le plus actif de ses ouvriers, car, si toutes ses affaires prospéraient et marchaient comme des rouages qui s'engrènent, c'est qu'il les avait amenées lui-même au point de perfection, qu'il les y maintenait, qu'il les avait merveilleusement en main. Il n'était pas seulement, pour son personnel, un directeur et un maître, mais aussi un collaborateur de tous les instants.

Depuis que, sous l'influence de ses préoccupations angoissantes, son activité s'était ralentie, les effets s'en faisaient déjà sentir. Les dossiers s'accumulaient sur la table, un certain fléchisse-

ment des recettes s'accusait, et, en même temps, des difficultés naissaient, un peu partout, entre le commandement et le personnel ouvrier des usines ou des exploitations agricoles. Pour remettre toute chose en état, il aurait fallu reprendre immédiatement la besogne, donner un coup de collier; peut-être même un voyage en Lorraine eût-il été nécessaire.

Pierre Laheurte envisageait les conséquences possibles de l'inertie douloureuse où sa volonté et son activité se laissaient engourdir; il ne parvenait pas pour cela à s'y arracher. Il n'avait pas le cœur à une pareille tâche : faire des chiffres, contrôler des rapports, correspondre avec des fermiers et des contremaîtres quand il sentait sa vie morale et son honneur en jeu, compromis, perdus peut-être, il ne s'en trouvait vraiment pas le courage.

Pour se redonner de la force, pour s'éperonner par le remords, il fit appel à un sentiment qui, jusqu'alors, avait emporté chez lui toutes les résistances et vaincu toutes les faiblesses : à celui du devoir.

Il se devait à un pays dont il était le chef, l'appui, le maître responsable. Ce pays l'avait délégué pour s'occuper de ses intérêts; comme

il l'avait déclaré lui-même à Claude l'autre jour, il n'avait pas le droit de faire banqueroute à cette confiance. Le présent et l'avenir de la contrée reposaient tout entiers sur lui.

Son œuvre, certes, il pouvait se le dire à lui-même, était belle et féconde. Il avait fertilisé en même temps les champs et les cerveaux, assaini, cultivé la terre et les âmes, chassé la misère de partout ainsi que les maladies qui en naissent, facilité aux plus humbles l'accès d'une vie aisée en relevant les salaires dans la mesure du possible et en développant les économats. Il avait aussi multiplié les écoles; même dans les villages, grâce à lui, on lisait des livres utiles et le pays envoyait à l'armée des soldats déjà préparés, de sorte qu'en servant cette petite patrie il faisait aussi œuvre de dévouement pour la grande. Dans tout le canton, les crimes de violence et de sauvagerie, qui abondent lorsque la brute humaine est laissée à la férocité de ses impulsions, de ses besoins inassouvis, avaient disparu, grâce à l'instruction, au bien-être répandu par l'éducateur et le bienfaiteur.

Pierre Laheurte se rappelait tout cela, se répétant que ses bienfaits eux-mêmes le liaient, qu'il se devait de les continuer à ce peuple, et il

cherchait à rallumer en soi l'enthousiasme des commencements, qui venait de s'éteindre sous la bourrasque déchaînée sur sa vie. Parfois il croyait y avoir réussi.

Puis, brusquement, il était saisi par l'affreux égoïsme de ceux qui souffrent : qu'importait la réussite de son œuvre, qu'importait son œuvre elle-même, si la chose la plus précieuse qui existât pour lui au monde, l'affection de Claude, lui était retirée pour jamais ?

Et alors il abandonnait ses calculs, ses travaux, sa correspondance fastidieuse : le néant de tout cela lui apparaissait, ainsi que l'absurdité de tout effort qui n'allait pas à reconquérir le bien sans doute perdu. Être utile aux autres, à quoi bon, quand on ne peut rien pour sauver ce qu'on adore, pour se sauver soi-même ? Science, travail, philanthropie, zèle sacré pour les intérêts généraux et permanents de la patrie et de l'humanité, comme tout cela devient lamentable et dérisoire quand nous sentons que la vie et l'amour nous échappent, que le trésor de notre joie glisse, tel qu'une ombre, entre nos doigts !

Et la même question revenait assiéger la pensée de Pierre Laheurte, bourdonnant dans sa

tête comme ces paroles que les fous entendent résonner sans fin à travers leur folie :

« Que pense-t-elle ? Que veut-elle ? Que fait-elle ? »

Des visions odieuses l'obsédaient. Le mot de Claude lui revenait sans cesse aux oreilles :

« Il n'est pas encore mon amant. »

Que s'était-il passé entre eux depuis que ce mot avait été prononcé ? Était-il toujours vrai, aujourd'hui comme alors ? Comment le savoir ? Si Claude elle-même le lui avait juré, l'en aurait-il crue ?

On ne surveille pas une femme à Paris. Dans la ville immense et qui semble aménagée pour la facilité des aventures amoureuses, une intrigue se perd parmi le flot de la vie innombrable, dans le dédale des rues, où tant de maisons truquées pour les rendez-vous offrent leur issue double, dans les passages louches, ramifiés en galeries. De grandes maisons de modes et de couture, certains thés, aux apparences mondaines et irréprochables, ont des coulisses galantes complaisamment ouvertes à la clientèle. Il existe des garçonnières dissimulées au fond des cités et des squares, ou perdues dans des quartiers où personne ne va, sinon « pour y cacher l'amour

et sa divine faute ». Un viveur comme Duhelloy connaissait toutes ces cachettes, toutes ces trappes par où les couples en fraude peuvent glisser et disparaître. Que faire ? Attacher quelque policier aux pas de Claude ? Moyen abject et presque sûrement inefficace, étant donnée la stupidité de ces gens-là.

Oui, que faire ? Pierre se rongeait d'ignorance, de doute, d'angoisse.

Son œuvre et sa vie se trouvaient ainsi arrêtées par ce frêle et tout-puissant obstacle : le caprice d'une femme. C'était le grain de sable qui empêchait le fonctionnement du rouage merveilleux et condamnait à l'inertie la force créatrice de tant de bienfaits. L'intelligence de Pierre Laheurte, son activité, son zèle à servir la cause humaine, par tous les moyens que lui procurait sa richesse, étaient tenus en échec par la toute petite volonté hostile, qui suffisait à enrayer la marche de cette autre force, si incomparablement supérieure. Le spectacle, en vérité, avait quelque chose de dérisoire et de tragique, comme la plupart des antithèses en action que nous propose la vie.

A elle seule, cette créature, que Pierre aurait brisée en la touchant sans précaution, dont le

cerveau n'était capable que des ruses féminines et des artifices de la coquetterie, pouvait détourner de sa tâche le robuste ouvrier du progrès, le clouer, inerte, en face de son travail interrompu, en lui ôtant la faculté de penser, le goût de lutter et d'agir! Et en même temps elle suspendait l'élan d'un pays vers le mieux; la secousse fatale qu'elle imprimait à l'existence directrice se propageait dans toutes les existences qui dépendaient de celle-là. Ceux qui ne savaient même pas que cette femme existât étaient déjà, à leur insu, atteints par elle. Toute l'œuvre de Pierre était mise en péril en même temps que lui.

Quel plus éloquent exemple Charmoi aurait-il pu alléguer pour illustrer la théorie qu'il défendait l'autre soir, ici même, dans le grand hall lumineux comme un palais de féerie? Ce gâchage-là était-il assez complet, assez réussi? Il ne s'exerçait pas seulement, comme la plupart des autres, sur la vie d'un pauvre diable : Claude Laheurte, telle une souveraine antique ou féodale, aux heures d'ennui ou de caprice cruel, jouait avec le sort d'une multitude.

VII

Mme d'Esbly avait accepté pour son mari et elle une invitation qui devait les retenir tous deux à Versailles la journée entière. Elle avait proposé à Germaine de l'emmener, mais la jeune fille s'était dite un peu souffrante, ajoutant :

« Ne vous occupez pas de moi, je resterai à la maison ou j'irai voir Claude si je me sens mieux. »

Mme d'Esbly n'avait pas insisté, et elle était partie pour Versailles, traînant avec elle son mari, auquel ses conseils d'administration laissaient de nombreux loisirs. En ce qui concernait Germaine, sa sollicitude maternelle se gar-

dait de toute exagération. A vrai dire, elle ne s'occupait guère de la jeune fille que pour lui donner des ordres de service, comme à une gouvernante, ou l'expédier en courses. Hors de son rôle utile, cette douce et charmante créature n'existait pas pour sa mère; celle-ci l'oubliait et l'ignorait. La manifestation d'indépendance que Germaine s'était permise, quelques jours auparavant, à propos de son mariage, l'avait, il est vrai, stupéfaite et scandalisée, comme un bouleversement intolérable de l'ordre des choses établi, une révolution dans la rue l'empêchant de sortir pour aller chez sa modiste, ou encore une révolte de sa femme de chambre refusant de la coiffer. Car les événements les plus graves et les plus frivoles étaient pour elle sur le même plan, et n'existaient qu'en raison de l'agrément ou du désagrément qu'ils lui procuraient.

Les plus vives impressions de M^me^ d'Esbly duraient peu: trois jours après, elle ne se souvenait plus de ce qu'elle appelait l'incartade de Germaine; elle pensait avoir maté cette petite fille, et elle était à mille lieues de croire qu'elle dût avoir encore à la surveiller, à la contenir. M^lle^ d'Esbly était rentrée dans la soumission, le silence, l'abnégation, — c'est-à-dire dans le

néant, qui, d'après sa mère, était proprement son lot.

Il était environ dix heures du matin, M. et Mme d'Esbly venaient de partir pour la gare Saint-Lazare. Germaine, seule dans sa chambre étroite et claire, se préparait à sortir. Comme l'autre jour, elle apportait à sa toilette si simple un soin particulier : elle n'oubliait ni le bout de guipure, qui tranchait sur la sévérité de son corsage, ni le bouquet de violettes de Parme, encore à tremper dans un verre sur la cheminée, et qu'elle passa sous sa ceinture de cuir, ni le parfum anglais tenace et léger.

Quand elle fut prête, elle prévint la femme de chambre qu'elle sortait et qu'elle déjeunerait chez Mme Laheurte, qu'on n'eût pas à prendre souci d'elle.

La domestique connaissait les façons américaines que Mme d'Esbly avait laissé prendre à sa seconde fille afin d'être embarrassée d'elle le moins possible. Elle n'avait donc pas à s'étonner.

Comme l'autre jour, Germaine d'Esbly, après avoir descendu à pied la rue de la Terrasse, se fit conduire dans une auto de place au chevet de Notre-Dame. Marcel Clavières l'attendait dans le petit square, prévenu la veille par un mot. Le

printemps commençait à rayonner et à fleurir; les verdures nouvelles étaient exquises aux yeux, et le ciel d'un bleu léger, attendrissant.

C'était la première fois qu'elle revoyait Marcel depuis qu'elle lui avait écrit pour lui annoncer le refus de sa mère et lui dire le peu d'espoir qu'elle avait dans l'aide paternelle. Il lui avait répondu une lettre désolée, bien faite pour accroître encore la détresse de son cœur. Il semblait plus accablé qu'elle-même par la catastrophe de leur amour. L'aimait-il donc plus qu'elle ne l'aimait? Non, car elle l'aimait, elle, de toute l'affection dont une âme est capable, mais sans doute était-il moins courageux qu'elle, moins confiant dans l'avenir d'une tendresse plus forte que toute tyrannie.

En ce moment même il paraissait très abattu, tandis que la jeune fille arrivait vers lui, le visage animé, souriante. Tout en elle disait sa vaillance qui éclatait sous une enveloppe timide, son âme loyale d'amoureuse qui, ayant une fois engagé sa parole et sa vie, sait que rien au monde ne l'empêchera d'être fidèle à son sentiment. Si délicatement, si exquisement virginale, c'était encore, des deux, celle qui montrait le plus de force et de décision.

Elle lui tendit la main.

« Mon ami, lui dit-elle; mon cher et unique ami!... »

Le petit square était entièrement désert ce matin; il n'y avait pas même le vieil homme de l'autre jour, chauffant son corps perclus au soleil d'avril. Le quartier est silencieux, les rues peu passantes. On entendait seulement les oiseaux qui, sautillant et voltigeant parmi la lumière blonde, s'égosillaient dans les ramures.

Marcel lui baisa les doigts, puis il répondit, sans que sa physionomie parût éclairée par la joie que cette rencontre devait lui causer :

« Je vous remercie, Germaine... Si vous saviez la douceur et la tristesse de ce rendez-vous, pour moi!

— Mon ami!...

— Oui, voyez-vous, c'est une vraie charité que vous me faites, une vraie grâce d'être venue... aujourd'hui... aujourd'hui! »

Il appuyait sur le mot, en le répétant.

Elle le regarda, étonnée.

« Mais pourquoi aujourd'hui surtout, Marcel? Que voulez-vous dire?... Je vous trouve une expression qui m'inquiète... Qu'est-ce que

c'est?... Qu'est-ce qu'il y a donc, aujourd'hui?... »

Il ne répondit pas tout de suite, continuant à la regarder avec la même tristesse.

« Il y a, Germaine, dit-il enfin, que je vais vous quitter pour assez longtemps, et que j'en ai pris la résolution ce matin même.

— Comment? Vous, partir? Je ne comprends pas! »

Le visage de Marcel prit une expression de fermeté douloureuse.

« J'ai reconnu qu'il le fallait. Et vous en conviendrez vous-même, mon amie. Écoutez-moi un instant. »

Il l'entraînait doucement vers un banc voisin. Tous deux s'assirent. Il y eut entre eux un bref silence, pendant lequel la jeune fille prêta l'oreille au babillage menu et pressé des oiseaux, qu'elle percevait avec la netteté de sensation que l'on possède dans les moments de crise, où il semble que l'attente et l'angoisse aiguisent toutes nos facultés.

« J'ai beaucoup réfléchi, mon amie, dit enfin le jeune homme. Je me suis loyalement demandé quel était envers vous mon véritable devoir, et je me suis juré de l'accomplir, quel qu'il fût, dès que j'en serais assuré. »

Germaine l'interrompit, la voix soudain tremblante.

« Votre devoir? Mais vous n'en avez qu'un, il me semble, celui de m'aimer comme je vous aime, comme vous-même vous m'avez aimée, je l'espère, jusqu'à présent.

— Là-dessus, en effet, je n'ai pas d'incertitude, et je n'ai pas besoin de m'interroger. Où je pouvais douter, c'est sur la vraie manière de vous témoigner cet amour. Je vous demande de m'entendre, et vous reconnaîtrez qu'en prenant le parti auquel je m'arrête j'ai cruellement, mais évidemment, raison.

— Raison de me quitter? Vous voulez que je convienne de cela?

— Encore une fois, écoutez-moi, Germaine. Nous nous sommes rencontrés, nous nous sommes choisis en dehors des conditions ordinaires et des lois du monde. Il a fallu le hasard de ce bal où j'avais été invité uniquement comme danseur, moi, si chétif personnage, sur la recommandation d'un ancien camarade de l'école, plus brillant et plus mondain que moi. Ce hasard ne me donnait aucun droit à votre sympathie, à votre intérêt; vous pouviez m'oublier aussitôt que je vous eus reconduite à votre place et, si nous

nous retrouvions plus tard, ne pas me reconnaître.

« Au lieu de cela, vous m'avez montré tout de suite une amitié, une douceur, qui m'ont d'abord surpris, presque effarouché. Je n'avais jamais connu que les rudesses de la vie; j'ai cru sentir entre nos deux âmes et même entre nos deux destinées, malgré tant d'apparentes inégalités, malgré l'humilité de ma condition et l'éclat de la vôtre, je ne sais quelle mystérieuse correspondance, des affinités très puissantes et très douces. Les confidences que vous avez daigné me faire ensuite m'ont prouvé que je ne me trompais pas et que, si je vous étais mille fois inférieur, du moins nous nous ressemblions bien plus que je n'aurais jamais pu le croire. Alors, Germaine, je vous ai infiniment aimée, de vous sentir un peu pareille à moi, fraternelle. Et vous, je crois que vous vous êtes laissée aller à quelque tendresse pour moi.

— Je vous aime comme vous m'aimez, répondit-elle simplement et gravement. Et vous le savez bien. Mais où voulez-vous en venir?

— A vous rappeler que, malgré notre affection réciproque, nous n'étions cependant pas destinés l'un pour l'autre.

— Comment! Que dites-vous?

— Une douloureuse vérité, mon amie. Ma vie est celle de la pauvreté, du travail. Un de ces hasards qui sont des bienfaits de la destinée — bienfaits divins mais passagers — l'a rapprochée un instant de la vôtre. Mais il ne s'ensuit pas qu'elles doivent se confondre. Germaine, je ne suis pas de votre monde, entendez-vous? Je n'ai pas le droit d'abuser plus longtemps de votre affection, qui vous porte à l'oublier, de vous détourner, à mon profit, de votre véritable avenir.

— Marcel!... Est-ce que vous ne m'aimez plus?

— Depuis le commencement de notre entretien, je redoutais ce mot. J'espérais pourtant un peu que vous me l'épargneriez. N'ajoutez pas ce doute-là à ma souffrance!

— Pourquoi voulez-vous souffrir? Notre situation est si simple! Vous m'aimez, je vous aime. Nous sommes séparés peut-être pour deux ans encore, à supposer que l'opposition de ma mère demeure irréductible. Eh bien, nous nous attendrons!

— Et je vous aurai empêchée de vous établir comme il sied à votre nom, à la situation mondaine de votre famille! Je vous aurai condam-

née à une existence médiocre! Je ne m'en crois pas le droit. Quoi que je doive souffrir, je le préfère encore à un remords certain.

— Mais moi, que n'aurai-je pas à souffrir en retombant dans la solitude à laquelle votre amour m'avait arrachée? Avez-vous pensé à cela aussi?

— Je ne peux pas prendre la responsabilité de vous rendre tous les vôtres hostiles.

— Mon père m'aime, il me pardonnera d'avoir montré, pour la défense de mon bonheur, une initiative qui lui aurait appartenu mais dont il n'est pas capable. Claude m'approuve. Quant à ma mère, il y a longtemps que j'ai eu la tristesse de le constater: elle n'a pas de véritable affection pour moi. Je puis disposer de moi dans le présent et dans l'avenir sans faire de tort à personne.

— Soit. Mais, mon amie, je n'ai rien: je vis avec ma mère, qui a besoin de ses toutes petites rentes; ma carrière commence à peine. Ce serait donc vous, presque uniquement, qui, dans notre union, apporteriez l'argent — pour employer le mot odieux... Ne m'avez-vous pas dit les intentions généreuses de votre beau-frère à ce sujet? Moi, qui ne possède rien, je les trouve trop

généreuses... pour moi. Encore si j'apportais, de mon côté, l'équivalent : un gain assuré, une clientèle...

— Tous les jours on voit s'accomplir des mariages analogues à celui-là, dont s'offusque votre délicatesse. Marcel, vous allez me faire croire que j'avais raison tout à l'heure, que vous ne m'aimez pas ou que vous ne m'aimez plus assez pour passer outre à un scrupule aussi vain.

— Ne soyez pas injuste. Je vous adore, mais, je l'avoue, j'ai la fierté ombrageuse des pauvres. Excusez-la. Elle est la plus excusable de toutes.

— Elle nous coûtera notre bonheur si je vous écoute, si vous vous obstinez. Nous aurons perdu notre vie à tous les deux, pour un point d'honneur romanesque, pour une chimère.

— Peut-être que non. Je ne suis pas venu vous dire un adieu irrévocable ; je n'ai pas encore eu le temps de vous expliquer mon projet.

— Quel projet ?

— Il n'est ni chimérique ni même romanesque. Vous allez voir. Un de mes amis, un confrère plus âgé et beaucoup plus lancé que moi, a reçu des propositions d'un Américain pour aller là-bas construire, sur les bords du Missouri, un château Renaissance à l'imitation

des châteaux de la Loire; vous savez que les Yankees ont tous cette fureur de copier les vieux styles français. Lui ne peut pas profiter de l'aubaine; il a bien assez de ses commandes à Paris et en province, et, de plus, sa femme ne veut ni l'accompagner en Amérique ni l'y laisser aller seul. Il m'a proposé à ce milliardaire pour le remplacer, et la négociation, qu'il avait menée à mon insu, vient d'aboutir : j'en ai reçu la nouvelle ce matin seulement. Je pars, je prends l'affaire; j'y mettrai tout ce que j'ai de zèle et peut-être d'habileté. Je reparaîtrai ayant fait mes preuves et lesté d'argent; devant vos parents et devant le monde je serai devenu un prétendant sérieux. Votre mère aura peut-être eu le temps de revenir sur ses préventions contre moi, les résultats lui auront permis de me juger plus favorablement, et enfin notre amour lui-même aura pris, dans l'attente et la fidélité réciproque, quelque chose de plus grave encore, de plus tendre, de plus fervent, de plus sacré, s'il est possible. Et maintenant m'avez-vous bien compris, m'approuvez-vous? Êtes-vous bien certaine d'être aimée par votre ami avec toute la pureté d'affection dont un homme peut être capable? Germaine, répondez-moi.

— Je vous comprends, mon ami, je respecte vos scrupules et je les admire, quoiqu'ils me fassent souffrir. J'aurais préféré vous savoir ici pendant ces deux ans d'attente, vous voir quelquefois à la dérobée, vous écrire chaque matin et recevoir de vous chaque soir le mot qui aide à vivre. Maintenant, nous ne nous rencontrerons plus, et il y aura dix jours, quinze jours, entre mes lettres et vos réponses. Mais, je vous le répète, je respecte votre volonté. Je vous reconnais, dès maintenant, comme le chef dans notre union déjà conclue : je vous laisse le soin de préparer notre bonheur comme vous l'entendrez.

— Merci, mon amie, tendre et courageuse amie! Ce bonheur, je vous le dois, je vous le promets. Je vous le rapporterai de là-bas, comme un fruit merveilleux cueilli dans un autre monde. Je m'y engage : vous serez heureuse et aimée plus qu'aucune femme. »

Ils s'étaient levés, et, en marchant, ils avaient gagné la sortie du square. Il se trouvèrent bientôt sur le quai. Marcel, en un geste de prière, posa sa main sur le bras de la jeune fille.

« Vous m'avez dit que vous étiez seule et libre de votre journée. Donnez-la-moi.

— Soit, mon ami. »

Tout à coup, elle s'arrêta.

« Attendez, je me rappelle... J'avais promis à Claude que je déjeunerais avec elle. J'ai juste le temps de lui envoyer un message téléphoné. »

Ils se firent conduire au bureau de poste voisin. Quand ils en sortirent, Marcel jeta au chauffeur une adresse que Germaine ne connaissait pas.

« C'est un vieux restaurant de ce quartier, expliqua-t-il. Il n'est fréquenté que par quelques vieux gourmets, qui viennent y manger certains plats spéciaux. Vous n'y rencontrerez certainement personne de votre monde et nous y serons tranquilles.

— Allons où vous voudrez, » répondit-elle.

Comme elle était jolie, la modeste petite Germaine, dans le fiacre automobile qui la cahotait aux côtés de son ami! Son visage s'était animé : elle avait pris le teint d'un œillet rose. Elle renversait un peu la tête, s'accotant dans l'angle de la voiture; elle cambrait son buste élancé, mais arrondi, fleuri d'une touffe de violettes, et elle avait posé ses longues mains nues sur ses genoux. La robe de lainage, grâce à la mode heureuse qui a supprimé l'engoncement des jupons, sculptait le svelte contour des jam-

bes, découvrant, au-dessus des chevilles, les pieds minces, un peu grands, comme ceux des nymphes et des chasseresses antiques.

Germaine se sentait en confiance, sans appréhensions ni scrupules, en suivant celui qu'elle aimait et qui venait de lui prouver une loyauté si délicate. Elle ne pensait même pas au risque d'être compromise si quelque indiscret venait à surprendre le tête-à-tête de ce déjeuner intime : pas une minute elle n'avait songé à refuser cette faveur à son ami qui partait, s'exilant volontairement de sa présence par un raffinement d'amour et avec l'ambition de la mériter mieux. C'était probablement la dernière fois qu'ils se voyaient un peu longuement, en cette journée qui était celle de leurs adieux. Le moment n'était point aux précautions timides ni aux susceptibilités d'une pudeur bourgeoise. Germaine, d'ailleurs, avait toujours vécu sans pruderie, libre d'allures, comme une jeune fille vraiment chaste.

Pourtant, lorsqu'elle descendit de voiture devant la porte du restaurant, elle éprouva tout à coup un mouvement de gêne et de vague appréhension, à la vue de cette bâtisse médiocre, d'aspect presque malpropre, de l'entrée sombre d'où montait en colimaçon un escalier au tapis sordide.

La maison, sûre d'attirer la clientèle des gourmets par quelques vieilles recettes dont elle possédait le monopole, s'en fiait uniquement à l'excellence de sa cuisine et s'épargnait tous frais de coquetterie. Mlle d'Esbly, dans sa simplicité, demeurait trop parisienne pour ne pas être choquée malgré elle par le débraillé de l'établissement, pareil aux hôtels de province où l'on fait expier aux voyageurs la succulence des mets par le décousu du service.

Mais elle se reprocha aussitôt cette répugnance involontaire; elle réfléchit que Marcel était pauvre et que l'humble festin représentait peut-être pour lui un lourd sacrifice d'argent. Elle s'engagea courageusement dans l'escalier; le couple, sur les indications du maître d'hôtel, en fit l'ascension, escorté par l'odeur des roux, qui révélait d'ailleurs un mélange d'aromes savant et subtil. Arrivés au premier palier, ils suivirent la branche droite du couloir, et, après quelques pas, ils se trouvèrent devant une porte qui avait pour sentinelle un garçon mal rasé. Ils pénétrèrent dans le salon qu'on leur assignait.

Il était bas de plafond, mais la fenêtre unique ouvrait sur un exquis paysage parisien : les quais, la Cité, les tours de Notre-Dame et, mêlés aux

grisailles des maisons, le long du fleuve d'acier, les brouillards légers des premières verdures. Par la netteté du trait et la grâce chimérique des tons, le tableau ressemblait à la fois à une ancienne gravure sur cuivre et à une aquarelle japonaise. Germaine se réconcilia tout de suite avec le décor. Pour laisser entièrement s'évaporer une odeur de tabac refroidie et de victuailles qui persistait encore, elle fit ouvrir la fenêtre : tout le printemps entra dans la pièce, ce printemps de Paris sans éclat, sans tapage et sans fièvre, mais si doux, si attendrissant, si immatériel, que les rayons du soleil ténus et vibrants, qui rendent son atmosphère si frémissante, ont l'air d'être des paillettes de joie en même temps que des brins de lumière.

Silencieusement, sans seulement faire attention au garçon qui servait avec une face hébétée mais sournoise, Germaine prit la main de son ami.

« Donnez-nous du champagne, » dit Marcel.

Le déjeuner fut gai. Germaine se montrait un peu fiévreuse ; la nouveauté de cette partie l'amusait et l'étourdissait ; elle s'exaltait de sa propre audace. Le champagne, léger et traître, circulait en rosée de feu dans ses veines. Marcel

avait changé complètement. De son visage, l'abattement et la tristesse avaient disparu : il exprimait maintenant une sorte de résolution qui le rendait presque impérieux, et ses yeux brillaient, quand il regardait son amie, d'une façon tout à fait singulière. On aurait pu douter que ce fût seulement de l'amour ; il y avait dans ce regard de la volonté et de la dureté, par moments.

La jeune fille n'y prenait pas garde. Elle suivait sa pensée et vivait son rêve : elle flottait au-dessus de la réalité. Elle écoutait sa propre parole, qui lui paraissait celle d'une autre, d'une Germaine libre, épanouie, heureuse ; elle rit : les tintements de son rire l'étonnèrent tellement elle-même qu'elle s'arrêta tout à coup. Elle n'avait pas ri ainsi depuis son enfance. Puis, elle se reprocha sa gaieté. Elle oubliait donc que c'était là un repas d'adieu? Mais elle eut beau s'y efforcer, elle ne put redevenir ni triste ni grave. Quelque chose ou quelqu'un s'était emparé d'elle, qui la gouvernait, réglait sa volonté et son humeur. Elle ne s'appartenait plus.

. . . . . .

Marcel la regardait toujours.

Le déjeuner était fini; le garçon s'était retiré; Marcel, s'apercevant tout à coup qu'un rayon de soleil frappait le visage de Germaine, avait fermé la fenêtre et tiré l'un des rideaux de damas rouge défraîchi. Il faisait dans la pièce une ombre claire où dansaient de petites lueurs. La rue se taisait : les cris matinaux ne retentissaient plus depuis longtemps, la trêve de midi se prolongeait sans fin dans la langueur printanière.

La jeune fille ne riait plus, ne parlait plus. Elle semblait attendre, comme si elle avait eu conscience d'une approche mystérieuse qui, venue de l'inconnu, la gagnait lentement, peu à peu, la circonvenait, l'investissait.

Marcel se taisait toujours.

Puis, d'une voix sourde, il prononça seulement son nom .

« Germaine! »

Elle tressaillit.

« Germaine! » répéta-t-il.

Docilement, elle se tourna vers lui.

Elle comprenait, elle se soumettait. Ce qu'elle attendait, sans le connaître, se déclarait enfin, s'imposait à elle. Ce fut un soulagement, une délivrance que cette défaite.

Son amour exigeait d'elle un sacrifice, encore un, le sacrifice suprême après tous ceux que la vie lui avait demandés déjà. Elle y consentit; elle suivit la pente naturelle de sa destinée. Le trouble de la solitude à deux, l'appel de ses sens, la complicité du vin perfide, enfin tout le charnel, tout le naturel vulgaire de l'aventure, elle l'oublia, elle n'en eut peut-être même pas conscience un seul instant. Elle obéit sans doute à la complicité de son être féminin, à tous ses instincts qui parlaient ensemble, mais elle ne distingua vraiment que la seule voix de sa passion, enthousiaste de sacrifice. Et, quoique surprise, ce fut volontairement, noblement, qu'elle se donna...

« Pars-tu toujours ? lui demanda--elle, ensuite.
— Non, » répondit-il, et il souriait.
Car il n'avait jamais dû partir.

VIII

Pierre Laheurte, ce matin-là comme les autres, n'avait pu faire qu'un mauvais travail, n'arrivant pas à reconquérir la liberté d'esprit nécessaire pour l'examen des pièces de toute sorte, hérissées de chiffres. Vingt fois il s'était levé de sa table, pour s'y rasseoir et se relever encore. Finalement il avait repoussé ses papiers, d'un geste violent, et il marchait, les mains au dos, à travers la chambre.

Le domestique frappa, entra sur un mot bref de son maître et annonça M. Xavier de Charmoi. Laheurte donna aussitôt l'ordre d'introduire. Charmoi, il le savait, ne prodiguait pas ses visites et ne dérangeait pas les gens sans

motif, car, bien qu'il ne fît rien au sens où cela s'entend d'habitude, c'est-à-dire qu'il n'exerçât aucune profession, il ne laissait pas d'être fort occupé, comme on l'est toujours à Paris, pour peu qu'on le veuille.

Charmoi entra avec l'allure délibérée qu'il gardait aux approches de la cinquantaine, trop mince et trop nerveux pour vieillir.

« Vous me pardonnerez, cher ami, de tomber au milieu de vos travaux; j'ai un mot à vous dire, et je vais partir pour un voyage de quelques semaines... C'est l'excuse de mon indiscrétion... »

Laheurte protesta, d'un geste poli.

« Au vrai, la chose ne me paraît pas d'une extrême urgence, mais j'aime mieux ne pas la différer jusqu'à mon retour. Voici : il s'agit du banquier Mosès, celui qui vous fait vos escomptes... Oh! ce n'est pas qu'il coure de mauvais bruits... je n'ai pas la prétention d'être mieux renseigné que vous sur cette maison-là... Non, c'est une impression toute personnelle que je crois devoir vous communiquer amicalement. Vous savez que j'ai un certain flair, et que, quand les gens sont sur le point de faire des bêtises, je ne suis pas le dernier à m'en apercevoir. Géné-

ralement ça n'empêche rien, d'ailleurs... Enfin, il me semble que votre Mosès est tout disposé à en commettre. C'est la grande Thylda, des Variétés, qui le mène, une grue fort remarquable, et elle lui a déjà fait voir du pays. Vous ne la connaissez pas, naturellement?

— J'avoue...

— Oui, je m'en doute. Un homme sérieux! Thylda, vous pouvez vous en rapporter à moi, est un magnifique spécimen de ce genre d'échassiers. Ils étaient l'autre jour au cabaret ensemble... Par parenthèse, à une table voisine, il y avait un autre de nos amis, Servet, le poète, un de mes remords. Je lui ai conseillé de faire un peu la noce, pour ne pas se laisser totalement abrutir par le chagrin de son insuccès auprès de M^me^ de Thianges : il a suivi si bien mes conseils qu'il les a dépassés. Et, avec cela, il travaille comme un enragé... Il m'a fait peur avec sa mine d'homme qui se tue exprès par sa façon de vivre... Mais revenons à Thylda. Elle avait un sautoir, des solitaires, des cabochons; ah! mon cher! toute la rue de la Paix qui lui ruisselait sur la peau! Sans en avoir l'air, pendant qu'elle décortiquait l'écrevisse, je l'ai inventoriée... Faut-il qu'il en ait tondu, des pauvres diables, ce

vieux Shylock de Mosès, pour lui offrir tout ça! Depuis, je me suis renseigné amplement. Thylda coûte à Mosès les yeux de la tête — ses gros yeux de mouton. Elle a la forte somme à la banque — pas à la sienne, bien entendu ; elle va fonder, aux frais du bonhomme, un théâtre d'art, dont le directeur sera son petit amant de cœur, un jeune cabot moldo-valaque, qui porte, en souvenir d'elle, un bracelet de rubis à la cheville. Vous voyez ça d'ici. J'ai peur que la firme Mosès *und Gesellschaft* ne puisse pas suffire longtemps à tout ça, et je suis venu en camarade vous faire part de mes craintes. A vous maintenant de voir et d'agir. Mais prenez vos sûretés sans trop de retard. Je sais, la banque Mosès, c'est un gros morceau. Toutefois, une souris parisienne n'en a pas pour longtemps à dévorer le plus solide jambon de Mayence.

— Merci, Charmoi. Vous êtes toujours l'ami fidèle et précieux.

— Je suis tout bonnement un « affranchi », qui connaît un peu les aptitudes supérieures de ces dames pour le gâchage, et qui essaie de mettre en garde contre elles ses confrères du sexe fort, quand par hasard ils sont intéressants. Que Thylda gâche la situation d'un financier de

haut vol importé d'outre-Rhin, cela ne me déplairait pas : c'est une reprise légitime de la France sur l'ennemi héréditaire. Mais il ne faut pas qu'un homme comme vous ait à en souffrir. Là-dessus, je me sauve. Vous avez vos travaux et moi mon oisiveté, qui est bien plus absorbante. Au revoir, cher ami.

— Au revoir, Charmoi. »

Laheurte revint à sa table de travail. Il était presque heureux de ce que l'autre venait de lui apprendre. C'était comme un avertissement de la réalité qui le rappelait d'urgence à son devoir. Rien n'était perdu encore, mais il fallait aussitôt prendre des mesures et, pour cela, s'abstraire de la pensée tyrannique qui, depuis des semaines, l'accaparait et l'affolait.

D'autant plus que d'autres périls, quelques-uns assez pressants, s'ajoutaient à celui que Charmoi venait de lui dénoncer.

La propagande socialiste et même anarchiste s'était introduite dans ses ateliers et y avait recruté quelques adeptes, contre toute justice et toute vraisemblance, malgré les bienfaits et les sacrifices accumulés sans cesse depuis le commencement de l'entreprise. Certains faits — des demi-révoltes, des malfaçons — le prouvaient

d'une manière trop évidente. Les contremaîtres s'étaient montrés ou trop faibles ou maladroitement sévères dans la répression.

La baisse des rendements, dans le domaine agricole, n'était pas seulement imputable à la quantité et à la qualité inférieures des récoltes : des négligences dans la gestion, des bévues dans l'exploitation avaient été commises, cela lui sautait aux yeux maintenant. Il faudrait remédier à tout cela. Il avait suffi que le maître se désintéressât pendant ce peu de temps de sa surveillance, pour que du fait de ce relâchement passager toute l'entreprise subît un fléchissement notable, ou du moins un arrêt dans son essor.

Laheurte se rendit compte qu'un voyage en Lorraine serait sans doute nécessaire à bref délai, pour remettre toutes choses en ordre et dissiper le commencement de troubles, l'agitation naissante qui se manifestait dans les couches populaires. Mais le plus pressé était de contrôler les renseignements donnés par Charmoi sur le compte de Mosès : c'étaient ceux d'un mondain, qui ne pouvait juger la situation du banquier que de l'extérieur. Que celui-ci eût une maîtresse ruineuse était pour donner à réfléchir et

faire prendre garde, mais y avait-il, dans ses affaires, quelque désordre plus positif? Son crédit commençait-il à souffrir? En ce cas, il faudrait agir le plus vite possible, tout en évitant de donner l'alarme pour ne pas précipiter le cours des événements. De toutes façons, il importait que la chose fût immédiatement élucidée, et pour cela Pierre Laheurte songea à s'adresser au plus ancien de ses amis, l'agent de change Expert, l'homme qui connaissait le mieux la place de Paris, étant capable d'évaluer à quelques francs près le crédit de tous les financiers.

Laheurte pensait le trouver chez lui à cette heure. Il prit son chapeau et sortit. Il voulait faire une partie du trajet à pied et se donner ainsi l'exercice nécessaire pour contraindre ses pensées tumultueuses à reprendre leur rythme habituel. Déjà il avait retrouvé une sorte de calme relatif: l'homme d'action, placé en face de nécessités et d'obligations urgentes, redevenait lui-même avec ses ressources de décision et d'énergie; il cessait de s'agiter dans le vide du doute et de l'angoisse, et, pour un peu, il aurait béni ces complications qui l'arrachaient à sa préoccupation abrutissante. Il s'agissait de

combattre pour le salut de son œuvre, et aussi de ramener dans le devoir tout ce peuple d'ouvriers, de paysans, multitude d'enfants indociles égarés par les prêcheurs révolutionnaires, et dont il fallait assurer le bonheur malgré eux en les protégeant contre eux-mêmes, en les empêchant de fausser l'organisme qui les faisait vivre et qui ne fonctionnait que par l'action incessante du maître. Enfin, il s'agissait de lutter, de se replonger dans l'action et dans la bataille; Pierre rentrait dans son élément et se sentait revivre.

Il allait le long du trottoir trop étroit de la rue du Faubourg-Saint-Honoré, parfois bousculé au passage par la hâte maladroite d'un de ces oisifs qui ne vont nulle part, mais qui sont toujours pressés d'y arriver. Il recevait dans les côtés le coude d'une midinette qui retenait contre sa hanche un énorme carton, ou bien un « patronnet », qui déambulait sans hâte en sifflotant, lui marchait sur les pieds. Il ne s'irritait point contre la familiarité un peu brutale de ces contacts; ils lui rappelaient que la vie multiforme de la foule existait, circulait, frémissait autour de lui; les mille activités éparses dans le torrent de la rue surexcitaient en lui le besoin

d'activité propre que, pendant de longs jours, le tumulte de ses autres sensations avait étouffé. Agir! agir! c'est la raison d'être de notre trépidante humanité, à tel point que ceux qui n'agissent pas véritablement veulent s'en donner à eux-mêmes l'illusion, comme ces désœuvrés qui, dans tous les sens, se précipitaient vers des buts imaginaires. Lui, du moins, il avait un but réel, important et sacré, celui-là. Toutes ses facultés de travail étaient requises par une noble tâche : il ne pouvait devenir inerte et lâche sans nuire à son pays et à sa famille humaine en même temps qu'à lui-même. Or, il l'avait été, il l'était encore un instant avant cette visite de Charmoi qui lui portait l'avertissement, le rappel à l'ordre de sa destinée. Allons! il était grand temps de se ressaisir.

Mais il tressaillit tout à coup et s'arrêta net. A quelques pas devant lui, il avait aperçu sa femme, Claude, à pied, comme une ouvrière, elle qui mobilisait toujours l'auto pour ses moindres courses, tellement que Laheurte en était le plus souvent réduit aux voitures de cercle ou de place. Qu'est-ce que cela signifiait ?

Elle se retournait; il n'eut que le temps de se jeter dans l'encoignure d'une porte cochère, que

surmontaient deux grandes lanternes de fer ouvragé. Par bonheur, elle était entr'ouverte, et il put se dissimuler complètement.

Après avoir regardé dans tous les sens, avec un air de distraction évidemment feinte, la jeune femme reprit sa marche. Laheurte avait oublié ses préoccupations et ses résolutions. Il ne songea plus qu'à la suivre.

« Elle va le retrouver ! se disait-il ; elle n'a pas osé prendre l'auto ni un taxi trop près de l'hôtel. Elle va en appeler un tout à l'heure, sans doute. Elle va chez lui. »

Il lui laissa un peu d'avance. Puis il la suivit.

IX

Il voulait douter encore. Certes, cette sortie de Claude à pied, cette marche rapide comme celle de quelqu'un qui craint d'être suivi, coupée d'arrêts brusques et qui reprenait par bonds après un coup d'œil à droite et à gauche, tout cela paraissait clandestin, furtif, par conséquent coupable. C'étaient bien les allures d'une femme qui va à un rendez-vous. Et cependant Pierre s'efforçait de repousser la conviction qui s'était tout de suite imposée à lui.

Depuis des jours et des jours, il vivait avec ce cauchemar : Claude adultère. Mais, justement, ce n'était qu'un cauchemar, le plus atroce de

tous les mauvais rêves, il en secouait l'horreur au réveil. C'était donc la réalité, maintenant? Le spectre de la jalousie se dressait devant lui, en plein jour. Il n'aurait eu qu'à presser le pas pour rejoindre Claude; en lui mettant la main à l'épaule, en lui criant: « Où vas-tu? », il aurait eu son aveu dans son trouble; il aurait reçu le coup de grâce de la certitude.

Qui sait pourtant?

Une figure bouleversée, un cri de surprise, ce ne sont pas encore là des preuves. Il n'en tirerait pas de quoi la condamner légitimement. Il y avait tout de même une chance pour qu'elle ne fût pas coupable: cette chance-là représentait sa vie à lui: il s'y cramponna bien qu'elle lui parût illusoire, faible et fragile comme un fétu de paille.

Claude appela une auto qui passait; Pierre sauta dans une autre. Et la banale poursuite du mari qui court après sa femme commença, tragique, ridicule.

Les deux voitures suivirent le faubourg Saint-Honoré jusqu'à la rue Royale qu'elles remontèrent, puis, ayant laissé la Madeleine derrière elles, gravirent le quartier de l'Europe, vers les Batignolles et la rue Legendre. Elles s'arrê-

tèrent devant une sorte de cité, où se trouvaient plusieurs ateliers de peintres.

Arrivée là, Claude descendit, régla et renvoya son chauffeur. Un instant après, Pierre fit de même, et la suivit d'assez loin pour qu'elle ne le remarquât pas, en se dissimulant le plus possible derrière la haie de verdure qui bordait la grande allée par laquelle on pénétrait dans la cité.

D'ailleurs, elle ne se retourna pas une seule fois dans le court trajet : elle ne se savait pas suivie, et dans ce quartier lointain elle n'avait plus peur de rencontrer quelqu'un de connaissance. Duhelloy avait eu une inspiration ingénieuse en lui donnant rendez-vous là, dans l'atetier d'un ami absent qui consentait à le servir dans ses amours, comme cela se doit entre camarades et entre Parisiens.

A mi-chemin à peu près, Claude prit l'allée transversale qui aboutissait au numéro 14; la porte du couloir était ouverte; elle s'y engagea, et Pierre après elle : l'obscurité de ce boyau étroit le favorisait. La visiteuse gravit un escalier plus noir encore, Pierre monta derrière elle, en étouffant ses pas. Au premier palier, Claude suivit un corridor brusquement coudé à droite;

Pierre, debout à l'angle, écrasé contre la muraille, la vit s'arrêter devant une porte munie d'une plaque émaillée sur laquelle il lut machinalement : « Albin Rozel », le nom du peintre qui occupait d'ordinaire l'atelier.

Claude sonna ; Emmanuel Duhelloy parut presque aussitôt sur le seuil, et, comme la jeune femme hésitait à pénétrer :

« Tu peux entrer, chérie, » lui dit-il.

Ce tutoiement!... Avant que la porte se fût refermée, Pierre avait bondi sur eux.

« Monsieur... » balbutiait Duhelloy. Il commença une phrase vague, explication ou dénégation. A l'ordinaire il n'était pas lâche, mais l'inattendu de cette rencontre lui avait fait perdre tout sang-froid.

Pierre ne le laissa pas finir.

« Vous, je vous retrouverai, lui cria-t-il. En attendant... »

D'une bourrade formidable, il le rejeta à l'intérieur si violemment que le diplomate roula par terre. Tandis qu'il se relevait, Pierre avait déjà saisi Claude à l'épaule, et, la poussant devant lui, il lui fit descendre les marches précipitamment. Il avait la même colère aveugle, brutale, qu'un homme du peuple aurait pu avoir en

pareil cas. Il y a, dans les crises de jalousie, un premier moment où tous les mâles se ressemblent.

Claude marchait, tremblante, furieuse, mais domptée. Elle venait de voir son mari et son amant en présence l'un de l'autre. Son mari avait été le plus fort. Elle baissait le cou, comme une bête sous le joug, et elle rongeait sa colère et son humiliation. Ils sortirent de la cité, dans le même silence terrible; ils se trouvèrent dans la rue, puis en voiture.

Quand le taxi se fut mis en marche, Claude parut se réveiller de l'étourdissement qui l'avait rendue inerte et muette.

« Eh bien, dit-elle sourdement, vous savez maintenant, vous n'aurez plus à m'espionner, vous ne me regarderez plus comme si vous vouliez m'extirper l'âme et la pensée! J'aime mieux cela! Notre situation est franche au moins. Qu'est-ce que vous allez faire? Provoquer Duhelloy ? Ne vous gênez pas. J'attends depuis cinq minutes la phrase classique : « Je tuerai « votre amant. » Essayez. Mais, auparavant, il y a une chose que je tiens à vous dire : cet amant, je ne l'aime pas. Je l'ai pris pour me venger de vous, pour vous faire souffrir, dans votre orgueil,

le seul de vos sentiments qui soit sincère. Vous m'aviez exaspérée par votre façon de me traiter en enfant capricieuse, en poupée ; j'ai voulu vous rendre ridicule, vous, l'apôtre, vous, le grand homme. C'est fait.

« Tuez Duhelloy si vous voulez, et s'il s'y prête, ou faites-vous tuer par lui. Cela m'est indifférent. Si vous m'aviez tuée moi-même tout à l'heure, ça m'aurait encore été égal. La vie est trop bête! »

Elle parlait, elle parlait, fiévreuse, inconsciente, et son langage était bien d'une femme d'aujourd'hui; de cette époque où l'on ne sait pas résister à un mouvement des nerfs, mais où l'on va jusqu'au bout de ses sentiments et de son caractère, sans ces hésitations et ces prudences qui amoindrissent les actes bons ou mauvais. La mère de Claude, à la place de sa fille, aurait, le premier étourdissement passé, repris bien vite conscience de ses intérêts : elle aurait ou nié contre toute apparence ou plaidé coupable avec circonstances atténuantes, ou encore invoqué l'excuse d'une grande passion, qui eût donné à la médiocre aventure l'auréole de l'amour romanesque et tragique. Franche jusqu'au cynisme, la jeune femme disait à son mari :

« Ne croyez pas que j'aimais cet homme. Je ne l'aimais pas plus que vous. Mais vous m'aviez agacée, exaspérée; il était là, je m'en suis servie pour me venger de vous; ou, plutôt, pour soulager mes nerfs à vos dépens. »

Car c'était là tout, en vérité. Et que la chose qui brisait sa vie se réduisît à ces proportions misérables était pour exalter encore la révolte de Laheurte contre la destinée, et son désespoir. La puérilité de la cause contrastait trop douloureusement avec l'immensité du désastre. Claude n'aimait même pas l'autre, celui pour lequel elle avait détruit son foyer par un jeu méchant; non pas amoureuse, furieuse de colère ou de luxure, mais insouciante dans sa cruauté, et gâcheuse, gâcheuse! Ce mot qu'il n'avait jamais prononcé, auquel il n'avait songé peut-être, lui vint aux lèvres, comme à Charmoi, l'autre jour.

A la suite d'une altercation, M. Pierre Laheurte, le grand propriétaire et industriel bien connu, a envoyé ses témoins, MM. Paul Dorgères et Xavier de Charmoi, à M. Emmanuel Duhelloy, ancien secrétaire d'ambassade, une des personnalités les plus en vue dans les milieux élégants et sportifs. De son côté, M. Emmanuel Duhelloy a désigné pour le

représenter MM. Jacques de Cazenove et Albert Boucher.

. . . . . .

Après une première entrevue, les témoins ont déclaré qu'une rencontre était inévitable. Elle aura lieu demain, à l'épée, dans une propriété privée aux environs de Paris. Les conditions exigées par les représentants de M. Pierre Laheurte, auquel la qualité d'offensé a été reconnue sans contestation, sont extrêmement sévères. Le combat ne cessera que lorsqu'un des deux adversaires se trouvera dans l'impossibilité absolue de continuer.

. . . . . .

Ainsi que nous l'avions annoncé avant tous nos confrères, la rencontre a eu lieu dans le jardin de M. de Valsuzenay, au Perreux. Par quel miracle le reporter et le photographe du Sublimior *ont-ils pu pénétrer dans cette propriété strictement interdite aux curieux ? C'est notre secret, et nos lecteurs nous pardonneront si nous avons la coquetterie de le garder pour nous.*

Le combat a été très court, mais acharné. Dès la première reprise, M. Paul Dorgères, qui le dirigeait, avait dû intervenir. La seconde n'a duré qu'une demi-minute. M. Pierre Laheurte, qui semblait dans un état de nervosité extraordinaire, s'est

littéralement enferré. Il est tombé sur l'épée de son adversaire; une plaie perforante au poumon droit a déterminé une hémorragie terrible, suivie d'un évanouissement prolongé. Les médecins ont prodigué leurs soins au blessé et ont réussi à lui faire reprendre connaissance, mais l'un d'eux, l'éminent docteur Rabanis, ne nous a pas dissimulé qu'il avait pu craindre un instant que leur client ne succombât dans le coma.

M. Pierre Laheurte est soigné dans la maison de son ami M. Robert de Valsuzenay. Si la légère amélioration qui paraît se dessiner continue ce soir, on gardera l'espoir de le sauver.

. . . . . .

Nous avons de meilleures nouvelles de l'état de M. Pierre Laheurte. A la fin de la semaine on pourra sans doute le transporter à son domicile, rue de la Ville-l'Évêque.

. . . . . .

M. Pierre Laheurte est actuellement hors de danger. Toutes nos félicitations à ce grand industriel, qui est en même temps un grand homme de bien entouré de l'estime et de la sympathie universelles.

. . . . . .

M^me^ Pierre Laheurte, qui avait interrompu ses

réceptions dans les circonstances douloureuses que l'on sait, ne les reprendra pas cette année.

M^me^ d'Esbly ne recevra pas non plus jusqu'à la fin de la saison.

X

Pierre Laheurte reposait; il allait mieux bien que la fièvre ne fût pas encore tombée. Le médecin avait défendu les visites, il avait même dû prier Mme Laheurte de ne pas entrer avant quelque temps dans la chambre de son mari, ayant observé l'agitation que sa vue causait chaque fois au malade. La même consigne s'appliquait à Mme d'Esbly : seule, Germaine était exceptée de cette interdiction générale; sa présence semblait agréable et réconfortante pour le blessé, qui lui prenait la main et la serrait d'une étreinte faible et caressante. La jeune fille le regardait affectueusement, avec une sorte de pitié, et en même temps avec un mélange d'hu-

milité et de douceur, comme si elle eût demandé pardon, non pour elle certainement, qui lui avait toujours été si dévouée, mais pour quelqu'un d'autre, pour sa sœur peut-être. Germaine, singulièrement intuitive à force d'avoir vécu silencieuse et repliée sur soi-même, avait sans doute surpris le manège de Claude et de Duhelloy, étourdiment favorisé par sa mère, et deviné la cause véritable du duel.

Un autre avait témoigné de la même perspicacité : c'était Charmoi.

En sa double qualité d'ami et de témoin du blessé, il venait assidûment prendre de ses nouvelles. La plupart du temps, c'était Claude qui les lui donnait. Le flirt, assez peu dissimulé, de la jeune femme avec Duhelloy n'avait pas pu échapper à un observateur comme lui, non plus que le changement d'humeur de Pierre Laheurte, qu'il voyait, contre son ordinaire, distrait et préoccupé depuis quelque temps. Le trouble et l'agitation de son ami, en lui demandant de l'assister dans un duel avec le diplomate, avait achevé de l'éclairer. Aussi, chaque fois qu'il revoyait Claude et qu'il parlait du malade avec elle, il éprouvait une âpre satisfaction de désabusé à constater la maîtrise avec laquelle, sans

affectation ni effort apparent, elle retranchait son secret sous les dehors d'une épouse affectueuse et inquiète. Elle, de son côté, ne pouvait guère douter qu'il ne l'eût devinée, et cependant elle ne se laissait pas démonter. Elle supportait, sans faiblir le moins du monde, le choc de regard ironique si clair, si aigu, qui pénétrait jusqu'au fond de l'âme, en coup de stylet.

« Elle est très forte, se disait-il. Quel démenti à tous ces messieurs féministes, gynécologues et semblable pédantaille, qui nous rebattent les oreilles de la faiblesse nerveuse de la femme! Quelle vigueur, au contraire, quel biceps moral et quelle défense! Qui de nous en serait capable? Ah! si ces femelles (il s'exprimait parfois avec la rudesse de l'ancien répertoire) savaient seulement employer leurs ressources de force, d'élasticité et de plasticité à quelque chose d'utile! Mais non, il faut qu'elles s'en servent uniquement pour leurs petites infamies. Encore cela qu'elles gâchent! Il le faut bien. »

Cependant Pierre Laheurte allait entrer en convalescence. Charmoi, en quittant l'hôtel, se souvint tout à coup que, la dernière fois, M^me^ Laheurte avait manifesté quelque étonnement de l'attitude de Servet dans ces circonstances. Elle

était, en effet, assez peu explicable. Il n'avait pas donné signe de vie : pas une visite, pas une lettre, pas même une carte, malgré la cordialité des rapports qu'il avait toujours entretenus avec Laheurte. Charmoi se rappela aussi qu'il n'avait pas rencontré Servet depuis assez longtemps.

Il résolut de passer chez lui.

Servet habitait, dans les parages mélancoliques du Luxembourg, une vieille maison inconfortable, qu'il se refusait à quitter pour l'unique raison qu'il y avait ses habitudes. Du faubourg Saint-Honoré à la rue de Médicis, en prenant par les Tuileries et par les quais, le trajet n'est pas très long : Charmoi décida de le faire à pied, pour mieux jouir de l'après-midi printanier et d'un merveilleux ciel parisien très clair et très doux, posé si légèrement sur les toits qu'il semblait prêt à s'envoler comme un vélum qu'un coup de vent détache et emporte. Une lumière bleue remplissait les Champs-Élysées ; l'arc de triomphe du Carrousel, précieux et joli comme un bibelot, s'irisait de reflets mauves.

« Il y a, se disait Charmoi, des jours où la nature est optimiste, où ceux qui sont malheureux ont l'air de le faire exprès, où la souffrance semble un délit, une perturbation de l'ordre gé-

néral. Et cependant, voilà ce pauvre Pierre avec son coup d'épée dans la poitrine, et son cœur autrement malade que son poumon! Cela lui est bien égal que le ciel soit bleu! Et l'autre, là-bas, Servet! Ça n'est pas pour lui, la joie de vivre : il songe à se tuer ou à s'abrutir. Décidément, le printemps n'existe que pour les moineaux! Et pour les midinettes, qui sont heureuses de becqueter leur déjeuner comme eux, sur un banc, au soleil. »

A la fin de ce monologue intérieur, il avait atteint le Pont-Royal; il le traversa, flâna un instant le long du quai Voltaire, devant les boîtes des bouquinistes. Comme il aimait à dégager de toutes choses l'ironie qu'elles contiennent, il ne manquait guère, quand il passait par là, à regarder sur les « faux titres » des volumes les dédicaces aux « chers maîtres », qui avaient eu le cynisme de ne point les couper en « bazardant » leurs « services de presse ». Plusieurs de ces inscriptions étaient, par leur naïveté, attendrissantes : l'auteur s'y agenouillait aux pieds du dieu, dans l'espoir qu'il voudrait bien détourner sur lui un de ses rayons, lui accorder l'aumône d'un appui, d'un conseil, ou tout au moins d'un autographe. Dans ces lignes qui, pas plus que

les ouvrages mêmes, n'avaient été lues, combien on devinait d'espoirs tremblants, d'ambitions ingénues et surtout de naïveté!

Oh! l'éternelle prière, la prière humble et anxieuse, qui n'est jamais entendue, soit qu'elle demande aux hommes l'assistance, aux femmes l'amour! Combien de rêves détruits elles représentaient, ces dédicaces méprisées! Combien de pauvres existences rejetées à la mer!

Charmoi referma les volumes.

« Et maintenant allons voir un autre abandonné, » se dit-il.

Il remonta la rue des Saint-Pères jusqu'au boulevard Saint-Germain, vaste et provincial, gagna les rues vieillottes qui gravissent derrière l'École de médecine. Il atteignit et longea ce Luxembourg qui se souvient encore d'avoir été choisi par Watteau comme le plus noble des parcs pour son *Assemblée*. Il était arrivé.

« Monsieur est souffrant, » déclara la domestique qui était apparue après son coup de sonnette.

Et le visage chagrin de cette femme prouvait que ce n'était point là le mensonge banal destiné à éconduire les visiteurs. Elle était depuis longtemps au service de Louis, et elle s'était atta-

chée à son maître, dont elle parlait à la fois respectueusement et familièrement, comme certaines mères de prêtres qui sont aussi les bonnes à tout faire de leurs fils, parlent de « monsieur le curé ».

Charmoi insista pour être annoncé. La servante, par égard pour un ami véritable, s'y prêta après avoir hésité quelque peu. L'instant d'après, elle reparut.

« Monsieur peut venir. »

Ayant traversé l'antichambre et le cabinet de travail abandonné, — car un ordre inhabituel y régnait, — Charmoi pénétra dans la chambre du malade. Servet était au lit. Le visiteur aperçut un visage amaigri au point d'en être méconnaissable, et tout empourpré de fièvre. Il n'eut pas le temps de réprimer un sursaut.

Son mouvement n'échappa point à Servet, qui lui tendit avec effort une main décharnée, un débris d'ossuaire.

« Oui, mon pauvre Charmoi, dit-il, j'ai une triste mine. Ne vous excusez pas : on n'est pas maître de la première impression. Je suis bien content de vous voir. Asseyez-vous là, près de moi. »

Le visiteur prit un siège à côté du lit. Il subis-

sait, sans pouvoir s'en défendre, l'effroi que lui causait la vue de son ami ainsi changé, le corps fondu et comme évanoui, les joues caves et ardentes. Lui, le mondain disert, à la faconde nerveuse et paradoxale, le parleur abondant, amusant, qui faisait la joie des salons et des fumoirs, il ne trouvait plus rien à dire. Il sentait pourtant qu'il aurait fallu parler, parler beaucoup, vite, et de n'importe quoi, pour ne pas laisser voir son émotion à Servet. Et plus il se reprochait ce mutisme, plus il lui devenait impossible de le rompre.

« Je vous fais de la peine, hein? mon bon Charmoi, » lui dit enfin Servet avec un de ces pauvres sourires de malades qui sont plus douloureux à voir que la crispation même de la douleur. « Ne protestez pas. Je sais à quoi m'en tenir sur l'effet que je dois produire à mes visiteurs : vous n'êtes pas le premier, bien qu'il n'en soit encore guère venu... Vous comprenez, je ne tiens pas beaucoup à me laisser voir... Mon pauvre ami, je suis perdu. »

Charmoi voulut se récrier, protester.

« Si, mon cher, je suis perdu... Que voulez-vous? J'ai vécu en désespéré, vous savez pourquoi. Je ne suis pas devenu fou, je ne me suis

pas brûlé la cervelle : vous m'en aviez dissuadé. Mais c'est tout ce que vous pouviez obtenir de moi... Je me suis jeté dans ce qu'on appelle la noce, comme je me serais jeté à l'eau. Je me suis aussi offert des excès de travail, pour être plus sûr de mon affaire. Vous voyez le résultat : j'ose dire qu'il est complet. Les médecins m'ont renseigné à fond... Je ne veux pas vous ennuyer...

— Servet!

— Disons : vous attrister, avec le détail de mes maladies. Mais, enfin, vous êtes venu pour savoir, n'est-ce pas? Eh bien, voici... »

Quoiqu'ils fussent seuls, il baissa la voix, chuchotant presque. L'homme est ainsi fait qu'il clame volontiers ses souffrances morales et semble en tirer gloire, mais il a l'étrange pudeur de ses épreuves physiques.

« Je puis me survivre ainsi quelques mois, deux ans peut-être, mais pour moi l'existence véritable est finie. J'ai fait l'ange et j'ai fait la bête : l'un ne m'a pas beaucoup mieux réussi que l'autre, vous voyez. »

Il apercevait sur le visage de Charmoi une expression de colère mêlée à celle de la pitié. Il devina la pensée de son ami.

« Il ne faut accuser personne de tout ceci, ni surtout en faire retomber la responsabilité sur Mme de Thianges... Elle ne pouvait pas m'aimer. D'abord, pour toutes les raisons que vous m'avez énoncées, vous vous rappelez? Et puis, et surtout peut-être parce que, moi, je l'aimais de cette façon-là. »

Sa voix était devenue très calme. Il avait l'air d'exposer un principe abstrait, dont il ne se faisait l'application à lui-même que pour mieux préciser sa pensée.

« Jamais une femme n'a aimé — je devrais dire : jamais une femme n'a pu souffrir — un homme qui l'adorait de la façon dont j'adorais Mme de Thianges. La chose est sans exemple, et j'aurais été le premier. J'étais un peu poète, j'aurais dû me rappeler que toute la poésie humaine n'est faite que de cela : un appel de tendresse éternellement inexaucé. Dès mon enfance, quand j'apprenais le latin, il y avait un passage de Virgile qui me faisait pleurer. C'est dans l'églogue à Gallus : *Ah! tibi ne teneras...* vous savez? Lycoris a trahi Gallus pour suivre un soldat dans l'armée des Alpes, et l'unique souci de Gallus est que les âpres glaçons ne blessent pas les pieds si tendres de Lycoris!

Voilà comme, dès lors, je rêvais d'aimer, comme j'ai aimé. Mais la femme dédaigne cet amour-là, ou plutôt il l'importune, il ne fait que provoquer en elle une sorte de méchanceté nerveuse, involontaire, comme ces brusques défenses d'un animal que l'on caresse mal à propos, ces révoltes que l'on prend pour de la férocité et qui ne sont que le déclenchement automatique de l'instinct. »

Charmoi essaya de plaisanter.

« Allons, mon ami, dit-il, je vois, à vos raisonnements, que vous êtes un malade assez lucide. Tant que vous pourrez faire de ces théories-là, il y aura de la ressource. »

Servet secoua la tête.

« Cela prouve seulement que les médecins ont eu raison. En moi, c'est l'intelligence qui s'en ira la dernière. Mon cerveau doit survivre à la ruine de mon corps. Mon ami, je vous parle comme si j'étais déjà hors de la vie, et, de fait, je n'ai plus rien à en attendre. Tout est fini. Je veux que, vous au moins, vous sachiez comment j'ai aimé Gabrielle de Thianges; car, pour elle, elle ne le saura jamais, elle ne le comprendra jamais. C'est une femme! Depuis que je l'ai connue, je l'ai adorée non pour moi, mais pour

elle seule. Même quand j'ai désiré son affection, je vous jure, moi qui suis un mourant, que ce fut surtout, avant tout, pour elle : je croyais, et je crois encore, qu'il y avait dans un amour comme le mien de quoi faire le bonheur de dix existences, et maintenant je demeure inconsolable de ce bonheur qu'elle a laissé échapper. Lorsqu'il m'a bien fallu reconnaître, malgré tous mes efforts pour m'aveugler, que jamais je ne serais pour elle que ce que j'étais, — un indifférent en somme, qui parfois l'irritait et parfois lui inspirait une sorte d'estime toute abstraite et glacée, — j'ai souhaité sincèrement, je vous le jure encore, qu'elle rencontrât quelque autre affection digne d'elle et qu'elle pût agréer. Si je savais à présent que cette affection est venue, je vous assure, Charmoi, que je m'en irais plus tranquille. Si vous la voyez et si vous lui parlez de moi, vous pourrez le lui dire. »

Ils se serrèrent la main et restèrent quelques instants silencieux.

Charmoi songeait. A travers le trouble de pitié qui l'émouvait à cause de l'ami irrémédiablement perdu, naissaient des pensées plus générales : une philosophie mélancolique se déga-

geait peu à peu. Il découvrait la logique et la nécessité fatale de la catastrophe où l'existence de Louis Servet avait sombré tout entière.

C'est une erreur et une faute, à l'homme, de mettre de la tendresse dans l'amour : il est impossible, en effet, qu'un amour de tendresse touche la femme. Organisme maternel, celle-ci est sans cesse en fonction de maternité, et qui connaît la mère connaît toute la femme. Or, la maternité n'est que dévouement infini et infiniment renouvelé de soi, et elle est d'autant plus complète, d'autant plus absolue, d'autant plus elle-même, en un mot, qu'elle s'exerce avec moins de satisfactions personnelles, dans des conditions plus ingrates. C'est pourquoi, entre plusieurs enfants, elle favorise le moins doué bien souvent, le moins sensible et le moins reconnaissant presque toujours.

En amour, il en est de même. Le choix de la femme va sûrement à celui qui lui résiste ou qui la désire sans l'aimer, ou qui la domine, comme certains enfants impérieux font leur mère; ou encore à celui qu'une infériorité, une tare morale ou même physique désigne à sa prédilection apitoyée, tel un rejeton malingre ou vicieux.

Car, pour elle, l'amour est encore la maternité transposée.

Et voilà pourquoi un amoureux comme Servet n'a aucune chance près d'elle : la soumission qu'il lui témoigne ôte d'avance à la femme la jouissance de le dominer; cette tendresse qui se prodigue ne lui laisse plus rien à conquérir dans un cœur qui s'est tout donné. Et enfin, par une loi qui régit tous les commerces humains outre celui de l'amour, le sacrifice appelle fatalement soit l'indifférence, soit l'animosité de celui qui le reçoit. Il faut ces dissonances pour former l'harmonie universelle.

Les deux amis sortirent en même temps de leurs réflexions; ils parlaient pour parler, maintenant, s'étant dit toutes les choses essentielles. Charmoi, cependant, essayait de réconforter le malade non par des consolations directes, qu'il savait bien impuissantes contre cette double détresse morale et physique, mais par des plaisanteries à froid, où il excellait, bien qu'elles lui coûtassent en ce moment.

Deux ou trois fois il arracha à Servet un demi-sourire, et c'était beaucoup. Mais la fièvre dévorait toujours le visage contracté, et cependant, malgré les couvertures, malgré le feu clair dans

l'âtre, malgré le soleil qui se glissait pitoyable dans la chambre de souffrance, le malade grelottait.

Charmoi craignit de le fatiguer en restant davantage et se leva.

« Allons, dit-il, à bientôt, mon camarade. Et laissez un peu de côté le pessimisme. Faites ce que vous disent les docteurs, mais n'oubliez pas que la nature en sait plus qu'eux et que, malgré leurs oracles, elle arrange bien des choses. A bientôt.

— Oui, à bientôt, n'est-ce pas? » répondit Servet, et il y avait une angoisse douloureuse dans ses paroles. Elles signifiaient : « Ne me faites pas trop attendre. Vous reviendriez peut-être trop tard. »

Charmoi fit semblant de prendre la formule comme une phrase polie et amicale, rien de plus. Mais il avait parfaitement compris. Et il savait bien que Servet était perdu. Il sortit de la chambre avec un serrement de cœur. Il avait aimé ce camarade, lui qui n'aimait pas beaucoup de gens.

Il descendit l'escalier d'un pas morne, la tête baissée, ruminant toutes les tristesses de l'entretien. Il ne se ressaisit qu'une fois dans la rue, qui

était pleine de soleil et de cris d'enfants. Il se trouvait justement devant la porte du Luxembourg, il y entra.

Il avait besoin de laisser ses nerfs se remettre dans le calme doré et verdoyant du jardin, après la conversation de tout à l'heure. Vingt ou trente ans de flâne à travers la forêt parisienne de vices et de misères, aussi tragique que celle de Dante, avaient émoussé, croyait-il, sa sensibilité et sa pitié; il s'était imaginé qu'il ne pouvait plus regarder le drame ou la farce de la vie qu'en dilettante, à peu près comme les Romains blasés des temps néroniens voyaient les jeux du cirque, indifférents entre les lions et les gladiateurs qui s'entre-tuaient. Et voici qu'au spectacle de cet homme qu'il venait de quitter, de cette âme et de ce corps moribonds, des fibres profondes, qu'il pensait inertes pour toujours, s'étaient mises tout à coup à frémir en lui.

Il se rendait compte de ce qui l'émouvait à tel point dans le malheur de son ami. Ce n'était pas tant de l'avoir retrouvé malade, accablé déjà par sa déchéance physique, marqué dès maintenant par la mort, prochaine ou un peu différée, qui l'attendait. C'était sur le désastre d'un sentiment qu'il s'attristait, bien plus que sur la ca-

tastrophe d'une vie, sur la formidable injustice commise par le destin envers une âme qui s'était élevée par l'amour au-dessus de la sphère humaine, et qu'il en punissait ainsi.

Comment! un homme avait pu aimer de la sorte, au milieu de l'égoïsme universel qui est la honte de ce temps, et, rejoignant à travers les siècles ses frères de génie, les Pétrarque et les Dante, il s'était montré aussi fervent, aussi sincère, aussi éperdu de tendresse et de folie aux pieds de l'idole que ces sublimes amants de la Chimère féminine, et ceci aboutissait à cela!

Pas plus que Servet lui-même ne l'avait fait tout à l'heure, il n'en accusait Gabrielle de Thianges. Il apercevait la nécessité, la fatalité du désastre. Ce qui était arrivé n'aurait pas pu ne pas arriver, et toute autre femme, à la place de Gabrielle, aurait agi comme elle envers cet amour que sa nature même condamnait à n'être jamais accueilli. Servet l'avait bien dit tout à l'heure : celui qui aime tendrement n'est jamais aimé. Le royaume de l'amour, comme celui du ciel, appartient aux violents.

Au moins, celle-là était-elle plus digne qu'une autre de susciter dans un cœur d'homme la démence généreuse et funeste : cette pâle figure, à

peine terrestre, était assez idéale pour planer, comme une autre Béatrice, une autre Laure, au-dessus du crucifié. Causé par elle, le martyre de Servet demeurait noble, et la destinée lui avait accordé de souffrir sans le ridicule qui échoit d'ordinaire à ses pareils.

Charmoi s'était assis sur un banc du jardin. Des couples passaient devant lui. C'étaient de ces amoureux vulgaires dont le bonheur n'est pas d'une qualité assez rare pour que la mort le leur envie; aussi les laisse-t-elle jouir paisiblement l'un de l'autre : le commis de sa grisette, la servante de son militaire. Pauvretés, médiocrités, laideurs s'attirent et s'épousent sans que la vie y fasse obstacle. Mais que le rêve d'un poète s'unisse dans l'harmonie et la beauté à la grâce de l'inspiratrice, c'est là ce qu'elle a soin d'empêcher toujours. L'accouplement régulier des êtres quelconques est nécessaire à la perpétuation de cette comédie sans éclat qui s'appelle le monde, mais les conjonctions d'astres produiraient sans doute des explosions de lumière trop dangereuses : la nature n'en veut pas.

Ainsi Charmoi philosophait dans le jardin royal où jadis Watteau s'inspira, où les fillasses aujourd'hui tendent des pièges à la vertu des

collégiens. Il s'éveilla de sa rêverie : de l'autre côté de la grille, des marchands de journaux criaient :

« Demandez le nouveau scandale financier. Le banquier Mosès en fuite. »

TROISIÈME PARTIE

I

Le krach du financier Mosès fit oublier aux Parisiens, pendant toute une semaine, les avatars de leurs cabotins préférés, au point que le début d'un pitre de café-concert dans le *Misanthrope* à l'Odéon passa presque inaperçu. Pour employer son langage, Mosès, sur le marché de la curiosité publique, faisait prime. D'abord parce que dans ce désastre des gens très connus laissaient de leurs plumes, ensuite parce que le héros et l'auteur de cette forte péripétie, qui secouait l'indifférence des plus blasés, était un personnage de roman,

ce que tout le monde, même sans avoir lu Balzac, appelle un type balzacien.

Rien de plus modeste que ses origines : c'est dans un restaurant de Berlin où il était chasseur qu'il avait commencé sa fortune. Joli garçon et de mine effrontée, il avait su plaire aux demoiselles de nuit et, dit-on, même à leurs chevaliers. Régulièrement heureux dans les tripots où il jouait l'argent, plus ou moins pur, de ses pourboires, il avait amassé en assez peu de temps une petite somme qui lui permit de venir à Paris. Dès lors, son avenir était fait : le fauve, lâché à travers la jungle, griffu et endenté, n'avait plus qu'à sauter sur les proies qui passaient à sa portée. Elles ne lui manquèrent pas. Mais, intelligent comme il l'était, il comprit qu'à un certain degré de richesse l'honorabilité est de rigueur, et, dès qu'il le put, il s'en offrit le luxe. Sa maison de banque avait eu des commencements ténébreux : Bossuet n'a-t-il pas dit qu'à l'origine de toutes les grandes fortunes il y a des choses qui font trembler? Mais, par la suite, elle devint honnête, tout au moins d'apparence et de réputation, et fut l'une des mieux cotées de tout Paris. Elle soutint même généreusement deux ou trois affaires d'un intérêt patriotique plutôt que finan-

cier, et le banquier y gagna la croix. La banque Mosès, après le succès, obtint aussi la considération. Cependant le financier avait vieilli et enlaidi : à l'éphèbe élancé de jadis, au *spitzbub* berlinois, joli et dégingandé, avait succédé un Moloch ventru et chauve, une sorte d'idole carthaginoise, blafarde, lippue et mafflue, avec un nez en bec de gypaète; la peau huileuse semblait prête à crever, comme si l'on eût bourré cette enveloppe informe avec de l'or et des billets de banque.

Tel était l'amant que Thylda, fille peu dégoûtée mais intelligente, s'était choisi pour la commanditer, elle et le jeune premier moldo-valaque, et le théâtre de celui-ci. On les voyait trôner dans les avant-scènes aux premières qui valaient la peine de s'y montrer, et le caricaturiste à la mode, chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, ne manquait pas de croquer ce couple : lui, obèse, immobile, le rostre pointant, semblable à un énorme vautour qui digère; elle, mince, droite, hiératique, disaient les gazettes, et, sous ses diamants en cascade, telle qu'un grand oiseau sacré — une grue — à qui l'on aurait jeté un collier de pierreries autour de son long col.

On regardait le collier, la robe, on supputait

les frais généraux que comportait l'entretien de Thylda et de son Moldo-Valaque, on faisait des calculs pour établir à combien cet amour revenait à ce vieillard. Quelques personnes sages comme Charmoi en concevaient de légitimes inquiétudes pour l'avenir de la maison Mosès *und Gesellschaft*; la plupart, au contraire, en concluaient que le banquier avait les reins solides et un « estomac » énorme pour s'offrir cette folie. Domptés, fascinés comme par un « bluffer » prestigieux au poker, ils ressentaient, en même temps qu'une sorte d'admiration épouvantée, une confiance sans limites dans les ressources et la situation du financier.

D'ailleurs, tant de fortunes étaient solidaires de la sienne! Ils étaient si nombreux, ceux qui avaient intérêt à le croire inébranlable et invulnérable! Leur foi enthousiaste en lui était un flot qui le soulevait, qui le portait vers sa destinée. Sa puissance réelle était centuplée par son crédit : on lui eût appliqué la parole latine : *Possunt quia posse videntur*. Il pouvait ce qu'il osait, parce qu'aux yeux de tous il semblait le pouvoir.

La banque Mosès était au centre des affaires et rayonnait dans toutes : nombre d'entreprises ne vivaient que par elle, ses « filiales » formaient

un vaste réseau qui couvrait une partie de la France et de l'Allemagne. Outre les groupements financiers et les associations industrielles, une foule de particuliers se pressaient à ses guichets, qui béaient pour engloutir les billets bleus, les louis et jusqu'aux petites fortunes en gros écus que dégorgeaient les bas de laine. On aurait dit d'un tribut à Moloch, perpétuellement déversé par les soupiraux de son antre.

Le fanatisme du Gogo innombrable pour l'Idole prenait un caractère mystique; les multitudes agenouillées devant le dieu de la banque renouvelaient l'antique allégorie d'Israël adorant le veau d'or. Le peintre Werner, célèbre pour sa façon de faire, sous des formes d'apocalypse, la satire de nos mœurs sociales contemporaines, prétendait avoir l'idée d'un grand tableau destiné au plus beau succès de scandale : Mosès sous le costume d'un despote oriental, moitié monstre et moitié dieu, vautré au sommet d'une montagne d'or, entourant d'un bras la taille d'une courtisane aux seins nus, Thylda, qui, tout en recevant ses baisers, tendait un sac au ruffian dissimulé derrière elle. « Quel beau panneau décoratif pour la Bourse! » disait-il.

Sur le faîte de son Himalaya doré, Mosès

tout à coup eut le vertige. Les exigences de Thylda, ses caprices, ses cruautés brusques de tigresse parisienne ne contribuèrent pas peu à lui faire perdre la tête. Car elle aussi s'entendait au métier de gâcheuse. Il constata un jour qu'il ne pourrait bientôt plus continuer ce train formidable. Il fallait enrayer, liquider, économiser, déchoir, en un mot.

Et quitter Thylda!

Moloch connut une heure de détresse pitoyable. Ses cheveux ne pouvaient plus blanchir, mais son foie, par où le tenaillaient les vengeances célestes, le fit souffrir comme un nouveau Prométhée. Il était l'homme des décisions rapides. Avec une prestesse admirable — son caissier lui-même n'y vit que du feu — il réalisa tout ce qui était réalisable immédiatement, et monta dans son yacht avec Thylda, à qui il se réservait de faire connaître la vérité une fois en mer. Il avait pris ses mesures pour que les premiers paiements eussent lieu après son départ; le scandale n'éclaterait pas tout de suite: il aurait le temps de gagner en paix l'exil de son choix.

Quelques jours après seulement, en effet, la vérité faisait explosion dans Paris, qui en fut secoué comme d'un tremblement de terre, et les

échos de la catastrophe se répercutaient, grondants, rue de la Ville-l'Évêque, sous les fenêtres de l'hôtel où Pierre Laheurte n'avait pas encore achevé sa convalescence.

« Demandez le nouveau scandale financier! Le banquier Mosès en fuite! »

La rumeur monta jusqu'à lui. Il venait de se lever, car le médecin exigeait qu'il demeurât au lit assez tard. Il était assis dans son fauteuil et commençait à dépouiller sa correspondance. Il tressaillit sous le choc, ses mains laissèrent les papiers glisser à terre. Son visage, déjà pâli par la maladie, devint exsangue. Le premier désastre qui l'avait brisé quelques semaines auparavant le laissait sans force pour supporter le nouveau.

Était-ce l'écroulement définitif?

« Demandez le scandale financier! le banquier Mosès en fuite! »

Sous les fenêtres de l'hôtel, la voix éraillée mais puissante du crieur de journaux s'obstinait, clamant sans fin les mots sinistres avec une espèce de fureur joyeuse. L'homme se réjouissait-il, en effet, de hurler la mauvaise nouvelle dans ce quartier de riches où, sans doute, il y avait bien des gens pour qui elle retentissait comme le glas de leur opulence, commanditaires ou

clients de Mosès qui allaient se trouver tout à coup presque aussi misérables que ce camelot aboyeur de feuilles à un sou? Plus simplement, était-il ravi du désastre qui faisait vendre son « papier » à un chiffre inhabituel d'exemplaires?

Il criait, il criait, de toute sa voix, de tout son souffle, de tous ses poumons. La rue de la Ville-l'Évêque, paisible d'ordinaire jusqu'à en paraître sépulcrale, s'emplissait de tumulte comme pour un incendie ou un passage de souverains. On entendait un piétinement, un bourdonnement de foule subitement amassée, une espèce de grondement continu sur lequel se détachaient, plus sonores, les mots de catastrophe :

Scandale... Mosès... fuite... Scandale... Mosès...

II

Maintenant Pierre Laheurte, toujours pâle de faiblesse et d'émotion, les lèvres un peu tremblantes, mais du reste calme héroïquement, continuait l'examen de son courrier et y cherchait des nouvelles du désastre. Il trouva un télégramme de Charmoi, qui se mettait à sa disposition pour toutes les démarches nécessaires, et une lettre détaillée de son ami l'agent de change, qui le renseignait à fond.

On ne pouvait pas garder le moindre doute, le krach du banquier était complet. Il ne restait plus rien dans la caisse. Mosès avait emporté tout l'argent liquide. Aucun des effets souscrits après la dernière échéance ne pourrait donc être payé.

Mais ce n'était pas tout.

La banque Mosès avait lancé une affaire industrielle des plus considérables, relative à l'exploitation d'un nouveau moteur. La confiance que cette firme inspirait, à Paris et dans la France entière, avait entraîné beaucoup de capitalistes dans l'entreprise, et Laheurte était du nombre. Qu'allaient devenir les moteurs, après l'effondrement de la banque?

Pierre Laheurte prit un crayon, du papier, et se mit à faire des chiffres. Et, dans l'état où il se trouvait, c'était presque de l'héroïsme, car sa faiblesse ne lui permettait de rester debout que quelques heures, et la tête lui tournait après cinq minutes de lecture ou de conversation ou de réflexion trop tendue; à son état physique s'ajoutaient les deux commotions morales, celle qui l'avait étourdi plusieurs semaines auparavant et dont l'ébranlement persistait encore dans toutes ses fibres nerveuses, et celle-ci, récente, brutale, formidable : la ruine, après le désastre de son amour. Le dernier choc, qui aurait dû l'achever, le fit, au contraire, sortir de son accablement.

Tandis que le sang, abandonnant ses mains, ses pieds glacés, bourdonnait dans sa tête et

frappait de grands coups dans les artères de ses tempes, que des nuages obscurcissaient sa vue et qu'une rumeur, pareille à un lointain son de cloche, emplissait ses oreilles, il calculait, calculait, le crayon glissant parfois de ses doigts, où la vie n'était pas encore revenue. Stoïquement, il se roidissait contre la faiblesse, les défaillances, les syncopes, et, retrouvant tout à coup ses facultés de mathématicien, sa logique et sa clairvoyance d'homme d'affaires, il dressait le bilan de sa situation aussi froidement qu'il aurait résolu un problème.

Son valet de chambre vint s'assurer si Monsieur n'avait besoin de rien, s'il ne désirait pas se recoucher : Pierre le renvoya d'un geste. Le crayon courait toujours sur le papier, entre ses doigts alternativement livides et violets. Il n'interrompit pas un instant sa tâche, malgré le vertige qui le gagnait.

Au bout d'une heure à peu près il avait fini. La conclusion à laquelle aboutissait ce labeur douloureux n'était pas encore tout à fait désespérante. En mettant les choses au pis, en supposant perdus les fonds qu'il avait confiés à Mosès, les créances à recouvrer sur lui et les capitaux consacrés à l'affaire des moteurs, il lui serait

encore possible de faire face à ses engagements. Mais il devrait vendre l'hôtel, et aussi toutes ses terres de Lorraine. C'était donc la ruine. Ce n'était pas encore le déshonneur.

A une condition pourtant : c'était que les bénéfices escomptés dans l'exploitation des verreries et des forges ne lui fissent pas défaut. A la vérité, la production avait diminué cette année assez sensiblement, parce que l'action personnelle du chef avait souvent manqué, ainsi que sa surveillance; mais l'Autriche, la Russie et l'Angleterre avaient fait de fortes commandes, livrables et payables à bref délai, et l'on aurait bientôt à encaisser des recettes suffisantes pour équilibrer la situation.

L'œuvre était perdue, anéantie : l'honneur pouvait encore être sauvé. Laheurte recommencerait sa vie, il se placerait comme ingénieur n'importe où; au besoin il offrirait ses services à quelque compagnie qui aurait à effectuer des travaux d'art en Afrique, en Asie, le plus loin possible. En travaillant, il arriverait peut-être à oublier un jour la double catastrophe qui avait détruit son foyer, sa fortune, ses ambitions, tout son passé et tout son avenir.

Et Claude ?

Il y pensait presque sans haine. Pourtant, elle avait été l'ennemie de sa vie et de son œuvre : c'était sa forme, exquise et frêle, que la fatalité avait prise pour le perdre. Elle l'avait trahi, elle avait ruiné l'édifice élevé par lui à force de travail et de sagesse, elle l'avait conduit à l'abîme en lui ôtant sa lucidité, son énergie, sa raison et son courage. C'est vrai. Mais elle était femme, enfant gâtée, dangereuse, — pourtant irresponsable. La véritable faute, c'était lui qui l'avait commise. Un chef ne doit jamais oublier qu'il a charge d'âmes. Pierre Laheurte, même quand cette mauvaise compagne mettait tout en œuvre pour l'affoler, n'aurait pas dû négliger les intérêts matériels et moraux dont il avait la garde. Il aurait fallu surveiller non seulement les agissements de Claude, mais aussi ce banquier dont Charmoi lui avait dénoncé les imprudences ; il aurait fallu empêcher les prêcheurs syndicalistes d'empoisonner les populations ouvrières et ne pas abandonner, juste à ce moment-là, la conduite des usines à des contremaîtres, dont les uns pactisaient avec les révolutionnaires et les autres étaient parfaitement incapables d'arrêter le mouvement qui se dessinait déjà, menace aujourd'hui, hostilité flagrante demain.

Laheurte se jugeait soi-même avec cette sévérité qui dérive d'une conception presque mystique du devoir, et qu'on pourrait appeler le jansénisme de l'honneur. Il était d'autant plus indulgent pour Claude que, maintenant, elle lui était devenue presque indifférente. Après la fureur du premier moment, qui est tout d'impulsion et d'instinct, et dans lequel un Pierre Laheurte ne sent et n'agit pas d'autre manière que le paysan de sa ferme ou l'ouvrier de son usine, il n'éprouvait pour elle qu'une espèce de dédain apitoyé et miséricordieux.

De toute sa tendresse, dont elle avait si cruellement démérité, il ne lui restait plus que l'instinct de protection qui est l'essence même de l'affection virile, et qui disparaît le dernier quand tout le reste de l'amour s'en est allé pour jamais. Claude, après le divorce qui interviendrait aussitôt la liquidation des affaires les plus urgentes, se retrouverait, au point de vue matériel, dans la situation où elle était avant son mariage. Pendant les cinq années qu'avait duré leur union, elle avait conquis une situation mondaine dont elle bénéficierait; elle épouserait qui elle voudrait : la société actuelle ne boude plus guère les divorcées, surtout la société que préfé-

rait Claude, celle des gens à la mode et des cosmopolites. Un instant, Pierre avait eu la crainte qu'elle ne choisît Duhelloy : devenir la femme de ce libertin, de cet être sans consistance, épave de coulisses et de tripots, c'eût été une déchéance dont il ne voulait pas pour celle qu'il avait longtemps aimée. Cette appréhension était le dernier mouvement de son âme par lequel se manifestât encore un sentiment qui allait s'éteindre pour toujours.

Mais Claude n'aimait pas celui dont elle s'était servie pour l'inquiéter d'abord, et ensuite pour se venger de lui, dans un moment d'exaspération nerveuse où elle avait cédé à la colère, à une inspiration de perversité toute cérébrale, non à l'entraînement de ses sens ou de son cœur. Non, elle ne l'aimait pas, Pierre pouvait en être sûr, elle lui avait dit la vérité là-dessus dans une explosion de violence, l'autre jour, quand il l'avait arrachée des bras de cet homme dont elle avait fait son allié et son complice, à qui elle s'était donnée par rage, par besoin de gâter irrémédiablement la vie de Pierre, de cet homme qui, malgré tout cela, n'était pas, au sens véritable du mot, son amant.

Maintenant, qu'elle suivît sa destinée! Cette

existence s'était pour jamais détachée de la sienne. Après les agitations de ces dernières semaines, qui avaient persisté jusque dans les cauchemars de la fièvre, il entrevoyait avec soulagement l'époque où l'ennemie lui deviendrait indifférente : il y touchait déjà.

Du reste, il était tout aux devoirs et aux nécessités de l'heure présente, qui requéraient impérieusement le peu de forces dont il disposait. Il devait les ménager et en faire bon usage : il ne pouvait rien contre le désastre accompli, il fallait vendre l'hôtel au plus tôt et sans cependant laisser voir l'urgence qui le pressait, sous peine de faire baisser les offres dans des proportions dérisoires. Son notaire, homme habile et qui était en affaires avec de riches Américains désireux de s'installer à Paris, trouverait sans doute à réaliser la vente dans les meilleures conditions ; il jugea qu'il pouvait lui abandonner ce soin.

D'autre part, son ami l'agent de change Expert, qui était entendu à tout ce qui concernait la science pratique des affaires et disposait de quelques loisirs, ne lui refuserait pas son aide pour liquider sa situation financière. Il les convoquerait tous deux demain matin et arrêterait

de concert avec eux les mesures indispensables à prendre sur l'heure.

Il se réservait pour lui la tâche qu'il ne pouvait déléguer à personne. Il partirait le plus tôt possible, afin de se rendre compte de l'état des esprits en Lorraine; il causerait avec ses contremaîtres et ses ouvriers; il assurerait à tout prix la régularité du travail et le bon fonctionnement de l'entreprise jusqu'à l'achèvement des commandes. Il s'agissait de doubler un cap formidable, après lequel il entrerait dans une région relativement calme. Il pourrait alors, grâce aux bénéfices réalisés, se retirer sans un nouveau désastre, passer la main à un successeur plus heureux que lui, ou, au pis aller, une fois le personnel licencié et payé, fermer les portes de ses usines, s'il ne se présentait point d'acquéreur ayant les reins assez solides pour reprendre l'œuvre à son compte. Ce serait la défaite dont il ne se consolerait jamais, pas plus que de la catastrophe où venait de périr son amour; ce ne serait pas la flétrissure.

Après tous ses efforts de courage et de pensée, si rudes pour sa faiblesse de convalescent, il se sentait épuisé; la tête lui tournait. Il se jeta sur le divan de sa chambre et ferma les yeux.

Il commençait à sentir une vague somnolence s'insinuer dans ses membres, et sa pensée flottante se dissoudre peu à peu dans les brumes d'un rêve, quand on frappa à sa porte. Il se réveilla en sursaut.

« Entrez! »

Le valet de chambre pénétra dans l'appartement.

« Qu'est-ce que c'est?

— Monsieur, il y a là un M. Denis Barbier, le directeur du service aux forges de Saint-Martin. Il dit qu'il voudrait parler à Monsieur. Je lui ai répondu que Monsieur avait été malade et qu'il n'était pas encore assez bien pour recevoir. Mais il a insisté. Il a dit que c'était très pressé. Dois-je le faire entrer tout de même?

— Mais certainement. »

En répondant au valet de chambre, le cœur lui battait. Un instant après, Denis Barbier était introduit. Il s'avança gauchement jusqu'au milieu de la pièce après avoir salué, puis il s'arrêta et resta un instant immobile avant de parler. Était-ce la solennité de l'hôtel et la présence du patron, entouré de tout ce luxe, qui l'intimidaient à ce point et l'empêchaient de trouver les premiers mots?

C'était peu probable. Barbier, homme simple et rude, ne faisait pas grande différence entre un atelier et un salon, du moment qu'il y était pour parler du service à son chef. Cependant, on eût dit qu'il n'osait pas prendre la parole, embarrassé ou effrayé de ce qu'il avait à dire.

« Qu'est-ce qu'il y a, Barbier? » lui demanda Laheurte.

L'homme fit un effort.

« Voilà, monsieur Laheurte. Voilà. C'est bien malheureux! Mais je crois que nous allons avoir la grève à Saint-Martin. »

III

Le modeste hôtel de la rue de la Terrasse était le théâtre de troubles inaccoutumés depuis plusieurs semaines, c'est-à-dire, exactement, depuis le jour où Claude Laheurte y était accourue, toute frémissante encore de la scène qui avait mis aux prises, dans l'atelier de la rue Legendre, son mari et son amant.

Ç'avait été alors une autre scène, beaucoup plus longue que la première, quoique moins tragique. Mme d'Esbly, aux premiers mots de sa fille, avait commencé par jeter les hauts cris contre tout le monde, la Providence y comprise. Elle s'emporta d'abord contre Claude, oubliant qu'elle-même l'avait poussée à toutes les impru-

dences, pour le plaisir de brouiller les cartes une fois de plus, qu'elle avait envenimé ses griefs contre Laheurte, favorisé ses entrevues avec Emmanuel Duhelloy en invitant le diplomate à ses mercredis. La vieille enfant terrible, l'incorrigible touche-à-tout, qui s'obstinait à appareiller les gens ou à les démarier, ne se souvenait plus qu'elle avait contribué au désastre.

Puis, sa colère tourna comme un vent d'orage qui saute de l'est à l'ouest, et ce fut à Laheurte, absent, qu'elle en eut pendant un quart d'heure. Elle satisfaisait cette haine de l'homme qui sévit davantage chez les femmes les plus enclines à subir l'empire physique du mâle; elle donnait carrière à toute l'acrimonie qui s'amasse en trésors fielleux dans l'âme des belles-mères. Dans son improvisation véhémente, Pierre Laheurte fut tour à tour un monstre d'égoïsme, un maniaque, un fou et finalement une brute. Elle trouva moyen de mettre en cause jusqu'à l'irréel M. d'Esbly.

Claude gardait un silence dédaigneux, en laissant s'écouler le flot des paroles maternelles. Les violences puériles de M^me^ d'Esbly avaient eu cet effet de lui rendre tout son calme, ainsi qu'il arrive très souvent en pareil cas. Elle était

belle joueuse; elle avait perdu, elle payait. L'irréparable s'était produit; toute une partie de son existence venait de tomber au néant. Elle s'était tout de suite rendu compte que Pierre ne lui pardonnerait pas.

Il l'avait trop aimée pour cela, d'une façon trop absolue: elle sentait très bien qu'il ne voudrait pas vivre en face de celle qui lui rappellerait sans cesse la profanation d'un tel sentiment. Donc, ce serait, à bref délai, le divorce, sous un prétexte qui la laisserait, devant le monde, intacte dans sa réputation et dans sa dignité, car elle savait aussi que, même implacable et irréductible, Pierre Laheurte ne pouvait pas cesser d'être généreux et chevaleresque.

Elle recommencerait sa vie, voilà tout. Elle n'avait pas d'enfants, par bonheur.

Deux jours après, ç'avait été le duel, qui manquait de la rendre veuve. En apprenant la possibilité d'une catastrophe, lors du retour de Pierre qu'on ramenait presque mourant chez lui, M^me^ d'Esbly avait manifesté une joie vilaine: elle avait parlé du testament qui faisait Claude héritière de son mari, et que celui-ci n'aurait sans doute pas le temps de révoquer. Mais sa fille lui avait fermé la bouche avec une indigna-

tion sincère; elle n'avait point, elle, de ces pensées qui avilissent : fantasque, égoïste, cruelle même, mais sans jamais rien de bas. Mme d'Esbly avait haussé les épaules; elle était d'une école plus bourgeoise.

Maintenant, c'était la catastrophe matérielle, la ruine de Laheurte par le fait de ce banquier infidèle. Un autre écroulement.

Que restait-il, dans cette débâcle, de la dot que Pierre avait généreusement reconnue à sa femme, et qui lui aurait permis, après le divorce, de recommencer sa vie sur des bases solides et dorées, et, sans doute, de retrouver promptement un nouveau mari? Sa dot réelle était médiocre. La seule chance qu'elle eût maintenant de reconquérir la richesse et le rang social perdus, c'était la rencontre d'un homme qui s'éprendrait d'elle au point de dédaigner totalement la considération d'argent. Mme d'Esbly et sa fille agitaient ces questions pénibles dans le salon vieillot de l'hôtel. M. d'Esbly était absent depuis le matin : c'était à peine s'il l'on s'en apercevait; son absence ou sa présence étaient tellement indifférentes!

Germaine, assise à une petite table en marqueterie, devant une fenêtre, s'absorbait dans

des comptes minutieux penchée sur un registre. Elle avait beaucoup changé. Toute autre mère que la folle Mme d'Esbly se fût inquiétée de son teint brouillé et des cernes qui bleuissaient sous ses calmes yeux gris... Elle eût remarqué aussi que, depuis quelques jours, la jeune fille se montrait absorbée, qu'en outre de son existence extérieure, toujours la même, affairée, active, encombrée par les menues besognes qui lui incombaient, elle en vivait une autre, tout intérieure, faite de mélancolie et de souci. Mais, en aucun temps, Mme d'Esbly n'avait prêté attention à ce qui pouvait se passer dans l'âme de cette silencieuse, et ce n'était pas maintenant qu'elle commencerait à s'en préoccuper, sous la menace du cataclysme, dans le branle-bas qui la jetait effarée hors de sa quiétude, en pleine réalité.

Tandis qu'elle discutait fiévreusement avec sa fille aînée sur la situation, la porte s'ouvrit et M. Lionel d'Esbly parut sur le seuil.

« Mon Dieu ! qu'est-ce que vous avez ? » C'était sa femme qui avait jeté un cri, en l'apercevant.

M. d'Esbly était méconnaissable. Sa taille, qu'il redressait d'habitude, comme s'il eût poi-

triné encore dans les salons de la préfecture en recevant les petits fonctionnaires, se cassait en deux lamentablement. L'ordonnance majestueuse de sa barbe couleur feuille morte avait été dérangée : une main nerveuse avait dû fourrager tout au travers, et sa moustache défrisée s'éplorait sur sa bouche, qui s'entr'ouvrait machinalement, comme chez les enfants en détresse qui vont se mettre à pleurer, mais ne s'y décident pas encore. Ce grand homme avantageux et solennel avait une allure de pantin brisé, plus piteux que pitoyable : il n'avait jamais été qu'un pompeux fantoche, il était à présent un fantoche malheureux. Il n'avait pas le droit d'être douloureux et désespéré comme tout le monde : sa douleur et son désespoir semblaient d'une grande poupée grotesque, et il était impossible aux plus compatissants de les prendre tout à fait au sérieux.

Sa bouche, puérilement ouverte, remua un peu sans proférer de réponse distincte.

« Enfin, qu'est-ce qu'il y a ? » glapit M^me^ d'Esbly, furieuse tout à coup.

Elle flairait une nouvelle catastrophe, il en devait être le messager sinistre et falot. Le pauvre homme semblait, en effet, défaillir

sous le poids des fatalités trop lourdes dont il était sans doute l'annonciateur.

Sous l'impérieux regard qui le magnétisait comme toujours, M. d'Esbly parvint à bégayer, — et sa voix était blanche comme celle d'un médium que l'opérateur contraint impitoyablement à proférer ce qu'il voudrait taire :

« Nous... nous sommes rui... ruinés. »

Mme d'Esbly bondit vers lui, le prit par le bras.

« La dot de Claude est perdue?

— Pas seulement la dot.

— Comment, pas seulement la dot?

— Notre argent aussi.

— Qu'est-ce que vous dites? Vous êtes fou! Tout ce que nous avons est en chemins de fer et en rentes sur l'État. »

Il y eut quelques secondes terribles pendant lesquelles les yeux du pauvre homme s'emplirent d'une terreur et d'une angoisse infinies, tandis que ceux de sa femme s'éclairaient d'une lueur pareille à celle d'un incendie qui monte et se répand sur tout le ciel.

« Ah çà, est-ce que?... C'est vous?...

— J'ai vendu sans vous le dire. J'ai confié les fonds à Mosès... pour l'affaire des moteurs. Je

croyais en lui comme tout le monde, comme Pierre lui-même.

— Imbécile! »

Elle s'était dressée contre lui, de toute sa taille qui était médiocre, la bouche prête à mordre, agrippant d'une main le revers de la jaquette, l'autre élevée vers le visage long et barbu, si lamentable en ce moment. Et ses griffes tendues en avant, tandis qu'elle se haussait sur ses pieds, allaient se planter dans les vagues yeux orientaux qui, parce qu'ils étaient hagards, semblaient pour la première fois avoir une expression. Désarmé, désemparé, anéanti, tremblant dans tout son grand corps d'une souffrance et d'une peur ridicules, il se serait laissé éborgner par cette petite femme menue, rondelette, qui s'était métamorphosée tout à coup en chatte enragée. Le spectacle était d'un comique douloureux, celui de presque toute la vie, hélas!

« Mère, je vous en supplie! »

C'était Germaine qui intervenait. La pauvre loque humaine qu'était son père tressaillit au son de la voix compatissante, et son regard affolé se tournant vers elle rayonna d'une lueur de reconnaissance, d'affection repentante pour la sacrifiée qui venait de se montrer sa vraie fille.

Mme d'Esbly, qui s'était écartée brusquement de son mari, haussait les épaules.

Tout réquisitoire lui eût paru faible et insuffisant pour flétrir comme il convenait la conduite de « l'imbécile ». L'attaque de nerfs, que la précédente génération féminine a toujours employée dans les circonstances où s'exagère la tension dramatique, lui parut la seule manifestation convenable à la violence de ses sentiments.

Tandis que Claude, sceptique, la laissait gigoter dans son fauteuil, Germaine entourait d'un bras la stature effondrée de M. d'Esbly, et le consolait doucement avec ces mots de petite fille :

« Papa! mon pauvre papa! »

IV

Très pâle, enveloppé de fourrures, bien que l'on fût au commencement de l'été, presque défaillant, mais galvanisé par les piqûres de cacodylate que lui avait faites, à contre-cœur, son médecin, navré et furieux de le voir partir, Pierre Laheurte était monté dans le sleeping qui devait le conduire à Nancy. De là, il lui faudrait encore, avant d'arriver aux forges de Saint-Martin, se faire cahoter sur un chemin de fer local pendant une heure et demie ou deux heures, car la durée du trajet dépend, sur ces lignes, de la fantaisie des chefs de gare. C'était, en toutes circonstances, un déplacement pénible; dans l'état où se trouvait Laheurte, ce pouvait être

une épreuve meurtrière. Néanmoins, il partit. Il allait, stoïque, comme à une bataille, et c'était, en effet, une bataille suprême.

Il allait affronter les meneurs et s'expliquer avec eux. A peine convalescent, il courait à la lutte terrible qui déciderait de son salut ou de sa ruine, de sa vie ou de sa mort. S'il parvenait à persuader ces énergumènes que leur intérêt était de ne pas briser l'instrument de travail qui les faisait subsister, s'il obtenait au moins la trêve nécessaire pour l'exécution des commandes et leur livraison au terme convenu, il pourrait faire face aux échéances, liquider honorablement la situation, vendre dans des conditions acceptables. Sinon... c'était la fin de tout.

Recru de fatigues, brisé par le choc formidable de tant d'émotions successives, il arriva sur le terrain du combat exténué, à demi mort, mais plein d'une vaillance désespérée...

Trois jours après, plus pâle et plus las encore, il revenait.

Il descendit avec effort de l'automobile qui l'avait ramené de la gare, et, quand il franchit le seuil de l'hôtel, le portier remarqua qu'il chancelait, comme s'il allait être pris de défaillance. Cet homme sortit de sa loge.

« Monsieur n'a pas l'air bien, Monsieur veut-il mon bras ? »

Laheurte répondit non, d'un signe de tête, et, en s'efforçant, en s'appuyant sur sa canne, il gravit le perron, entra dans le vestibule et se dirigea vers la cage de l'ascenseur, que lui ouvrit un des valets de pied qui se trouvaient en faction devant le vestibule. L'appareil s'arrêta au premier palier; Laheurte gagna son cabinet de travail; une fois entré, il ferma la porte au verrou. Une nouvelle faiblesse le prit, le terrassa, l'abattit sur le large fauteuil qui se trouvait devant sa table.

Tout était fini, bien fini.

Oh! ces deux jours de lutte contre le sauvage entêtement d'une multitude fanatisée par les meneurs de Paris! En mettant le pied à Saint-Martin, il n'avait pu se défendre contre l'angoisse qui, tout à coup, lui serrait la gorge. Il ne se reconnaissait plus, tellement tout était changé. L'aspect même du pays semblait lui être devenu hostile. Il flottait dans l'air des menaces et de la haine. De vieux ouvriers, d'ordinaire respectueux et pourtant familiers comme de vieux amis, l'ayant croisé dans la rue, le sa-

luèrent à peine, ou même ne le saluèrent pas du tout. Les ménagères qui se trouvaient sur le pas de leur porte lui jetaient des regards durs, qui insultaient et qui défiaient. Les enfants, à son approche, se sauvaient, puis, quand ils étaient à quelque distance, s'arrêtaient en groupe et lui faisaient des gestes ignobles. L'un d'eux même lui jeta une pierre. Les maisons, à travers leurs murailles, suaient la colère et le crime, comme dans les moments où la révolution imminente couve avant d'éclater.

Bravement, Laheurte traversa cette bourgade, qui avait l'air d'être en état de siège; il arriva chez lui. Il s'était annoncé, de la veille, à ses chefs de service. Il conféra avec eux, impassible. Puis il manda devant lui les délégués des forges et des verreries.

Ils lui exposèrent leurs revendications longuement, comme s'il ne les eût pas connues déjà. Moins de travail, plus de salaire : elles tenaient dans ces six mots. Mais la justice et la générosité du maître avaient déjà réduit l'un et augmenté l'autre jusqu'à la limite du raisonnable et du possible. Laheurte discuta cependant avec une inlassable patience les prétentions formulées; il retrouva miraculeusement toutes ses

forces et toute sa lucidité pour y répondre, malgré le vertige qui lui ceignait les tempes et le bourdonnement continu de son sang dans ses oreilles. Il fut tellement précis, d'une logique si claire, d'une bonne foi si éloquente qu'il sentit un revirement favorable se dessiner peu à peu.

Un instant, il crut qu'il avait ressaisi ces hommes, qu'ils allaient lui revenir loyalement.

Mais l'envoyé du syndicat, un gros garçon à la lourde figure, aux lourdes moustaches noires comme deux brosses à cirage, aux petits yeux luisants de roublardise et d'insolence, prit alors la parole. Il fut gouailleur et agressif. D'abord il attaqua Laheurte en face avec des phrases de réunion publique, noya habilement la discussion technique dans un pathos socialiste, puis, quittant brusquement le ton de l'apôtre pour celui du titi parisien, il « blagua » le patron et sa philanthropie; il blagua aussi les camarades ouvriers, auxquels il fit honte de leur faiblesse et de leurs hésitations. Une seconde fois, le vent tourna. Laheurte perdait tout le terrain qu'il venait de reconquérir. En même temps, harcelé par les provocations, il s'énervait. La patience qu'il avait témoignée envers ses ouvriers, qui étaient pour lui comme une famille turbulente

et souvent difficile à gouverner, mais chère à ce grand cœur prodigue de ses richesses d'affection, il ne l'avait plus avec le bavard grossier et cynique qui venait effrontément lui faire la leçon chez lui, et qui prétendait lui imposer les fantaisies d'autres braillards, légiférant de Paris sur les affaires des ouvriers lorrains.

Il répondit avec hauteur; quelques-unes de ses paroles, passant par-dessus la tête du harangueur impertinent, atteignirent les délégués et leurs mandataires. Il s'ensuivit un mécontentement que le Parisien ne manqua pas d'exploiter. Il s'écria qu'enfin M. Laheurte jetait le masque.

Pierre hésita s'il le ferait mettre à la porte; il parvint à se contenir. La conférence se termina sur une impression mauvaise de part et d'autre. Les rapports étaient encore plus tendus qu'auparavant. La volonté du syndicat triomphait. Ce peuple était dans sa main : il pouvait le lancer quand il voudrait contre « l'exploiteur ». Et, sans doute, ce serait bientôt. Demain, peut-être.

Les événements se précipitèrent.

Le lendemain même, des nouvelles étaient arrivées de Paris qui jetèrent le trouble dans la population entière. On donnait maintenant, dans les journaux, des détails sur le krach de Mosès.

On en citait les principales victimes, et le nom de Pierre Laheurte figurait sur la liste.

Instantanément, les meneurs déclarèrent la grève. Un même mot d'ordre courut les ateliers et le bourg.

« Laheurte va être mis en faillite. Faites-vous payer tout de suite. »

A onze heures, un peuple assiégeait la maison du maître. Dans la clameur confuse qui s'élevait, on distinguait deux mots hurlés plus fort que les autres et qui revenaient avec plus d'insistance :

« La paie » et : « La mort!... »

Pierre Laheurte se montra à une fenêtre. Il regarda en face l'armée grondante de la révolution, la tempête humaine qui allait l'emporter, lui, sa fortune, son œuvre, sa vie. Il ne la défiait même pas. Il la regardait simplement, résigné.

Parmi toutes ces faces grimaçantes, enlaidies par la fureur jusqu'à en devenir ignobles, pareilles à des mufles de bêtes fauves, il en distinguait une, celle d'un vieil ouvrier qu'il connaissait depuis son enfance, qu'il avait tout particulièrement affectionné pour l'ancienneté des souvenirs qu'il lui rappelait, et qu'il avait fait soigner pendant une maladie par son propre médecin.

Cette figure-là était plus farouche, plus hideuse que les autres, et elle écumait.

Puis Laheurte considéra un instant le délégué du syndicat, ses moustaches en brosses à cirage, ses lourdes mâchoires de brutal et de jouisseur. Il pérorait en faisant des gestes comme un premier rôle au théâtre de Belleville.

Laheurte fit signe qu'il voulait parler. On le hua, puis on se tut, quand même. On était curieux. Qu'avait-il à dire, l'exploiteur?

Ceci simplement :

« Vous serez tous payés cet après-midi. »

Il y eut un moment de stupeur, et par conséquent de silence. Puis on entendit la voix du Parisien :

« Il ment; il n'a plus le sou. »

Laheurte haussa les épaules.

« La paie sera faite à partir de deux heures, » cria-t-il.

Puis il rentra dans la chambre, épuisé.

Quelques heures après, ayant tenu parole, il reprenait le train pour Paris. Il tombait sur la banquette du wagon : le suprême effort avait été tenté, — en vain. Maintenant, tout était dit, tout était fini.

Le voyage de retour s'effectua pour lui dans

une demi-somnolence; quelque chose comme le dernier sommeil des condamnés à mort, avant le sommeil éternel. Pierre Laheurte avait cessé d'exister véritablement.

Maintenant il gisait, écroulé dans son fauteuil, devant cette table de travail où il s'était si souvent assis pour y besogner utilement, loyalement, dans l'intérêt de ceux-là mêmes qui venaient de le renier, de le proscrire, de le rejeter hors de sa chère Lorraine, par leurs malédictions et leurs huées. Sa vie sociale était brisée, sa vie intime aussi. La pauvreté s'abattait sur lui. A la rigueur, il aurait pu supporter tout cela, peut-être.

Mais la destinée jugeait que cela ne suffisait pas encore. Elle y ajoutait le déshonneur. Il n'y avait pas moyen pour lui d'éviter la faillite à présent. Et cela, c'était trop.

Il se leva résolument, alla vers son secrétaire, l'ouvrit. De dessous les papiers il tira un objet noir, trapu et court, l'examina un instant, éprouva un ressort. Tout allait bien.

Pierre Laheurte mit le canon du revolver dans sa bouche.

V

« Encore une victime de Mosès, ce pauvre Laheurte!

— Oui, et au moins celle-là était intéressante.

— Au fait, Charmoi, vous qui étiez de la maison, comprenez-vous quelque chose à cela? Un homme d'expérience tel que Laheurte se laissant rouler par un Mosès comme le premier gogo venu? Il ne s'est donc douté de rien? Au début, je ne dis pas, on pouvait avoir confiance... Tout le monde y avait été pris. Mais, vers la fin, ça sentait mauvais. Il ne s'est pas aperçu? Il ne s'est pas trouvé un ami pour lui dire?...

— Si, moi, répondit l'interpellé. Je lui ai signalé les blagues de Mosès à cause de Thylda. Je l'ai engagé à prendre ses sûretés.

— Mais alors? Ah!... après tout, c'est peut-être que ce qu'on dit est vrai.

— Qu'est-ce qu'on dit?

— Que, dans les derniers temps, Laheurte n'avait plus la tête à ses affaires..., oui, depuis qu'il s'était rendu compte du manège de Duhelloy auprès de sa femme. C'était assez visible, d'ailleurs... Le fait est qu'au moment de son duel il n'était plus le même.

— Puisque vous le savez...

— Ah! les femmes!... Vous vous rappelez, Charmoi, votre petite conférence chez Laheurte, justement à propos de ces dames? Vous aviez joliment raison. Quand je vous ai demandé si la maîtresse de maison faisait partie, elle aussi, de la corporation des gâcheuses, vous hésitiez, je m'en souviens. Vous êtes fixé maintenant.

— Oui, répliqua Charmoi, la plus belle affaire industrielle de ce temps-ci perdue pour toujours, un homme ruiné, désespéré, qui se tue et qu'on trouve, la cervelle en bouillie, sur le parquet, c'est un joli travail, un gentil « sabotage » féminin.

— A propos de cette affaire Mosès, quelqu'un de très embêté, c'est ce vieux d'Esbly. Il avait moins à perdre que son gendre dans les moteurs,

mais il a tout perdu; on ne peut pas lui en demander davantage. De plus, il a été mis à la porte de ses conseils d'administration... Dame, il n'est plus décoratif, maintenant, et puis sa déconfiture, à lui aussi, a fait trop de bruit dans Landerneau : son nom, sur une liste, aurait évoqué devant les actionnaires le spectre de la liquidation. Mauvais, ça!

— Il devrait fonder une agence matrimoniale avec sa femme. Comme marieuse, elle n'aurait pas sa pareille. Lui, avec sa barbe et sa belle tête, en saint sacrement, il ferait le père noble qui inspire confiance... Quant à la veuve, je ne suis pas en peine d'elle. Jolie, intelligente, et, depuis la mort de ce pauvre Laheurte, femme fatale... Le milliardaire américain la guette ou le lord anglais neurasthénique.

— A propos d'Anglais, vous savez que ce brave Fitz-Patrick a eu le beau geste? Le jour où le malheureux Laheurte s'est tué, il est arrivé dans son auto à l'hôtel, avec un portefeuille très matelassé. Il voulait remettre notre pauvre ami à flot, lui donner le moyen de continuer ses affaires : il lui apportait le salut, dans son maroquin. Et il demandait *mister* Laheurte à tous les domestiques. Trop tard! *Mister* Laheurte gisait

sur son lit, un mouchoir sur sa tête sanglante. Enfin, ça ne fait rien : l'intention y était.

— Ce devait être sa femme qui l'avait envoyé. Mrs Fitz-Patrick était amoureuse de ce pauvre garçon, en tout bien tout honneur, cérébralement. Elle l'admirait comme un dieu, et pendant ce temps-là sa femme légitime, à lui, le faisait cocu avec un gringalet blafard qu'elle n'aimait pas — histoire de rire... C'est comme ça, la vie. »

Quelques membres du club causaient ainsi sur la terrasse qui domine l'avenue Gabriel et le tumulte élégant des Champs-Élysées. L'été commençait à peine, l'adorable été parisien des premiers jours de juin, qui ne dure guère que le temps de le voir s'épanouir pour se dessécher presque aussitôt, dans la rousseur ingrate et pauvre de la canicule. D'en bas montait une odeur de verdure et de tilleuls fleuris vers le ciel léger.

Les hommes qui parlaient entre eux de ces choses lugubres avaient dans la voix une sorte d'insouciance presque joyeuse : elle leur venait de la saison charmante, de l'heure suave et dorée, et peut-être aussi, pour tout dire, était-ce un réflexe de leur égoïsme instinctif, qui se trouvait inconsciemment réjoui par le sentiment de leur

sécurité propre au milieu des désastres récents qui les entouraient. Comme les vieillards de *Faust*, à peu près, ils regardaient à loisir passer les autos, tandis que les financiers se faisaient la guerre et que les vaincus se cassaient la tête.

Depuis un instant, Charmoi était absent de la conversation. Il songeait à celui que tous oubliaient, à Louis Servet, qui était en train de mourir, à la catastrophe toute morale qui l'avait écrasé, à la ruine d'une âme, d'un corps, d'une vie, qui lui paraissait autrement douloureuse et déplorable que les ruines matérielles dont il était si fort question autour de lui.

Pour ceux qui savent le prix inestimable d'un sentiment supérieur, rayonnant parmi la médiocrité ou l'infamie des tristes passions humaines, le désastre d'un amour comme celui de Louis Servet pour Gabrielle de Thianges est une chose plus navrante à contempler que les ravages d'un cataclysme financier, même s'il entraîne après soi des existences d'hommes, noyées dans son tourbillon.

VI

Vers la fin de juillet, M. et Mme d'Esbly et leur fille Germaine se trouvaient réunis dans la petite maison qu'ils venaient de louer au Parc-Saint-Maur. Ils avaient vendu à une société américaine pour construction d'immeubles leur tout modeste hôtel de la rue de la Terrasse, qui allait être jeté bas : comme l'acquéreur savait leur besoin d'argent, le prix avait été dérisoire. Une fois leurs dettes payées, il leur resta un petit capital qui ne pouvait produire qu'une rente infime et qu'il leur fallut entamer pour s'installer et vivre à la campagne, en attendant qu'il se fussent créé de nouvelles ressources.

Attente, d'ailleurs, bien chimérique. M. d'Es-

bly avait été prié poliment mais fermement d'offrir sa démission aux deux ou trois conseils qui ne voulaient plus d'un administrateur découronné de son prestige; or, il ne connaissait aucune manière avouable de gagner cinquante centimes, en dehors de l'administration, — financière ou préfectorale.

L'impuissance de M^me^ d'Esbly était plus radicale encore. Germaine, si sérieuse et si dévouée, ne savait être qu'une admirable ménagère. Quant à Claude, les trois quarts de la dot que Laheurte lui avait reconnue avaient été emportés dans la tourmente; elle ne pouvait pas prêter aux siens une aide efficace, et, du reste, ses parents ne l'avaient point habituée à se sacrifier pour eux.

Les d'Esbly se trouvaient donc seuls et désemparés.

Les journées se traînaient, lentes, vides, interminables. Ils les passaient en discussions, en récriminations, en reproches mutuels. Ou bien, cessant de se jeter leur malheur à la face (M. d'Esbly, aigri par la mauvaise fortune, osait maintenant regimber et répliquer à son tour), ils se lançaient dans des projets chimériques pour sortir d'embarras et chevauchaient le dada de la fantaisie la plus saugrenue... Que n'inventèrent-

ils pas, en fait de combinaisons falotes, ces deux vieux enfants qui avaient dépassé leur demi-siècle sans rien comprendre ni rien voir de la vie réelle, et qui, sous le rude avertissement du sort, ne savaient que s'effarer au lieu de s'assagir?

Comment de si pauvres fantoches fussent-ils devenus capables, tout à coup, d'un effort énergique pour remonter ce courant d'adversité, ou seulement d'une résolution sensée?

Ils avaient fait toute leur carrière dans l'oisiveté ou dans l'inutilité : elle, en coquetant, lui, en plastronnant. C'était — ce couple — ce qu'il y a de plus pitoyable à voir peut-être : un homme du monde et une femme du monde chus de leur piédestal doré, livrés sans défense, sans ressources, sans courage, à la brutalité de l'existence pratique qu'ils ont toujours ignorée. Ces temps de démocratie et de positivisme sont impitoyables pour de pareils débris; il n'y a plus place, dans notre société, que pour ceux qui sont utiles ou pour ceux qui s'imposent. Le désastre qui accablait M. et M^me^ d'Esbly au seuil de leur vieillesse était irréparable; ils étaient voués désormais à la tristesse et à l'abandon, comme les bibelots démodés qu'on laisse dans un coin se couvrir de poussière.

Entre ses parents, dont le chagrin loquace et les imaginations absurdes ne tarissaient point, Germaine dressait la statue du silence. Quand le ménage, dont elle s'occupait de plus en plus maintenant, assistée d'une servante à tout faire, lui laissait un moment de loisir, elle s'absorbait aussitôt dans le mutisme et la rêverie. Sa mère, qui ne pouvait souffrir que les autres ne s'agitassent pas sans cesse autour de sa propre agitation, l'interpellait alors, la traitant d'apathique et d'indifférente. Elle ne voyait pas que sa fille subissait l'obsession d'une idée fixe, l'oppression d'un secret, la brûlure d'une inquiétude qu'elle portait en elle.

Cependant, le visage de la jeune fille se creusait; son regard immobile ne se posait sur aucun objet déterminé, il semblait, après avoir heurté la paroi du monde extérieur, revenir sur lui-même par une espèce de réflexion. Germaine, pendant ce dernier mois, avait vieilli : le velouté du visage avait presque disparu; dans l'ovale amaigri, les traits s'accusaient davantage au lieu de se fondre comme auparavant en une indécision charmante; le masque se dessinait presque avec dureté, et, çà et là, s'ombrait de touches bistrées. Souvent, la lèvre inférieure re-

muait dans un tremblement léger, comme il arrive aux névrosés, aux insomniaques, à tous ceux qui souffrent à la fois de surexcitation et d'épuisement.

Cet état maladif, qui attestait un double désordre, physique et moral, empirait chaque fois que Germaine revenait de Paris, où elle devait aller de temps à autre pour les besoins du ménage; sa mère continuait à lui en abandonner tout le souci et avait juré, d'ailleurs, de ne pas se laisser voir dans sa déchéance à ceux et surtout à celles qui l'avaient connue au temps de la piaffe et de la splendeur. Elle n'allait jamais à Paris pour ce motif.

M. d'Esbly, au contraire, s'y rendait assez fréquemment pour recommencer, en vue d'obtenir une position quelconque, des démarches absurdes où il s'acharnait avec la maladresse affolée d'un hanneton qui se cogne la tête à toutes les vitres sans trouver l'issue. Toujours éconduit, poliment ou brutalement, selon les gens et selon les circonstances, il ne désespérait pas encore et il subissait les rebuffades avec la bonne grâce qu'un gentilhomme sait conserver dans le malheur.

Un jour, il revint radieux, vers l'heure du dî-

ner, comme sa femme était seule à la maison, Germaine étant absente pour une course. Il prit les mains de Mme d'Esbly qui le regardait, étonnée de lui voir ce visage épanoui et tout en fête.

« Figurez-vous, lui dit-il, que nous allons probablement être sauvés. Ah! je n'ai pas perdu mon temps, à Paris, aujourd'hui! »

Elle le regardait toujours, d'un air incrédule. Que leur salut commun dût venir de ce pauvre homme, de cette nullité pompeuse et maintenant dégonflée, lui paraissait une chose tellement incroyable!

« Vous n'avez pas confiance, reprit-il sans amertume. Je le conçois; j'ai fait tant de projets en l'air, tant d'efforts qui n'ont pas abouti! Mais, cette fois-ci, ce n'est plus la même chose. C'est un coup du hasard, une chance imprévue, la veine, enfin. »

Le mot magique rasséréna instantanément le visage maquillé et maintenant bien fripé de Mme d'Esbly. Car, si elle ne croyait guère à son mari, elle était trop femme et trop de Paris pour ne pas croire à la veine.

« Vous avez rencontré la fortune? demanda-t-elle encore un peu ironique tout de même.

— Mon Dieu! presque, car j'ai rencontré d'Ambleuse. »

Elle éleva les sourcils : ce nom ne lui disait rien d'abord.

« D'Ambleuse, répéta-t-elle. Je ne saisis pas...

— Mais si, voyons. Vous vous souvenez bien qu'il était très assidu chez nous, il y a deux ans... Puis, un jour, il a disparu. Il avait accepté une magistrature quelconque en Indo-Chine, au Tonkin, enfin, dans l'Extrême-Orient. Lui, si riche, on ne comprenait pas qu'il s'accommodât d'un poste pareil. Enfin, il est revenu, le climat ne lui valait rien...

— Il vous a offert de nous aider? interrompit-elle.

— Oui et non : cela revient au même... Vous ne vous êtes donc jamais demandé pourquoi il s'était expatrié ainsi?... C'est parce qu'il était très amoureux de Germaine. Il l'est encore. Y êtes-vous, maintenant?

— Parfaitement. Pourquoi ne s'est-il pas déclaré dans ce temps-là?

— Il n'osait pas : tout magistrat qu'il est, il est timide. Il a vingt ans de plus que Germaine, il n'espérait pas qu'elle voudrait de lui. Il m'a expliqué tout cela. A présent, il ose... peut-être

parce qu'il pense que les revers l'ont rendue traitable. En tout cas, il m'a parlé de ses intentions avec une extraordinaire délicatesse, et, au lieu de se présenter comme un parti inespéré, en sauveur, il a eu soin de déclarer qu'il considérerait le consentement de Germaine comme une très grande grâce qu'elle lui accorderait. Néanmoins, il s'est mis à ma disposition nettement, quoique très délicatement. « Je voudrais, m'a-« t-il dit, ne pas vous voir, oublier que je « suis le plus dévoué de vos amis. » Enfin, je crois que nous sommes sauvés. »

Mme d'Esbly était transfigurée. Timidement, il ajouta :

« Pourvu que Germaine veuille.

— Il faudra bien qu'elle veuille, déclara sèchement sa femme.

— C'est passé, je crois, sa fantaisie pour ce Clavières ? En tout cas, elle n'en parle plus.

— En effet. J'espère qu'elle ne songe plus à ce petit jeune homme ridicule. Quoique, à vrai dire, avec elle je ne sois jamais sûre de rien. Elle est renfermée, sournoise... un peu votre genre. Elle est bien votre fille. »

M. d'Esbly laissa l'attaque sans riposte, il était médiocre duelliste. Il se contenta d'observer :

« Elle va rentrer bientôt, sans doute. Nous pourrions lui parler tout de suite.

— Oui, certainement, tout de suite. »

Ils causaient ainsi sur le pas de leur porte. Devant eux, un bout de jardin, le classique « mouchoir de poche » des modestes villégiatures, verdoyait et embaumait. Le couchant oblique s'attardait sur les dernières roses que l'été avait épargnées. Cette heure du soir était charmante; leur âme, rendue idyllique par la joie de sortir enfin d'embarras, en goûtait toute la douceur.

Mais Germaine ne rentrait pas encore. M. d'Esbly commencait à s'agiter; il aurait voulu ne pas différer davantage l'explication; il craignait que, dans l'attente, son énergie ne s'évaporât. Qui sait? Germaine tenait peut-être à ce petit Clavières plus qu'on ne croyait? Il faudrait lutter pour l'en détacher, et la perspective d'une lutte, même avec cette fille si douce, n'était pas beaucoup pour lui plaire.

Enfin la silhouette de M^lle^ d'Esbly apparut sur la route, entre les peupliers. Elle arrivait une heure après l'heure ordinaire.

« Comme tu es en retard! commençait à gronder M^me^ d'Esbly, par habitude de récriminer

toujours contre la pauvre Cendrillon, et oubliant que le salut de la famille était dans les mains de celle-ci.

— J'ai manqué mon train, répondit doucement Germaine. J'ai attendu le suivant plus de trois quarts d'heure.

— Ne la grondez pas, intervint M. d'Esbly. Ce soir, nous sommes tout à la joie... Viens qu'on t'embrasse, ma chérie... Écoute, Germaine, nous allons probablement être tirés d'affaire. Et cela grâce à toi... »

La jeune fille, qu'il avait attirée contre sa poitrine, eut un haut-le-corps, effrayée instinctivement par ces mots qu'elle ne pouvait encore comprendre. Elle se dégagea des bras paternels.

« C'est bien simple, reprit M. d'Esbly. Te rappelles-tu d'Ambleuse, qui venait à la maison il y a deux ou trois ans ? »

Elle fit signe que oui.

« Eh bien ! je l'ai rencontré à Paris aujourd'hui même. Nous avons beaucoup causé. Imagine-toi... »

Il refit le récit de tout à l'heure. Elle l'écouta jusqu'au bout, à peine plus pâle que d'habitude.

Puis elle répondit avec un calme douloureux :

« Mon père, je vous demande pardon de la

peine que je vous cause. Mais je ne puis pas épouser M. d'Ambleuse.

— Ah çà, par exemple!... »

C'était Mme d'Esbly qui avait poussé ce cri de colère. Germaine se tourna vers elle et ajouta, toujours doucement :

« Mère, je n'ai pas dit que je ne voulais pas. J'ai dit que je ne pouvais pas. »

Les deux autres se turent un instant. Comprenaient-ils déjà ?

Elle précisa, de la même voix blanche :

« Je ne puis plus épouser que M. Clavières. »

Cette fois, ils avaient compris : ils restaient figés de stupeur. Elle avait osé cela, elle? Ils pensaient ensemble cette même chose, mais pas de la même façon.

Pour M. d'Esbly, l'aveu de Germaine était la cause d'un véritable effondrement. Son enfant chérie, sa préférée, qu'il n'avait pas eu le courage de défendre quand on la sacrifiait, mais qu'il aimait autant que sa vieille âme inconsistante et falote pouvait aimer, sa petite Germaine avait fait *cela !* Elle était perdue, et il n'avait rien vu, rien empêché !

Pour Mme d'Esbly, c'était bien différent. L'indignation la suffoquait. Aurait-on jamais cru?

Ah! la sournoise, la vicieuse, la menteuse! Menteuse d'attitudes, menteuse en actions, qui avait eu l'air de se soumettre, d'obéir, d'entendre raison enfin, et qui avait suivi son intrigue, sous des dehors de sagesse, au foyer paternel et maternel! C'était l'abomination et la perversité suprêmes.

Pour les flétrir, Mme d'Esbly trouvait une sévérité janséniste dans son âme de cocodette.

Elle avançait sur sa fille, la main levée. Germaine l'arrêta.

« J'ai encore un aveu à vous faire. »

Sa mère demeurait interdite, interrompue dans son geste de violence par un pressentiment terrible, la conscience d'un péril plus redoutable que tout le reste.

« Regardez-moi, reprit Germaine, vous ne devinez pas? »

Mme d'Esbly remarqua alors, pour la première fois, ce qu'elle aurait pu apercevoir depuis longtemps : le masque, ce masque impitoyablement révélateur.

« Ah! malheureuse! » s'écria-t-elle.

Elle ne trouvait pas autre chose à dire; pas d'autre injure à lancer. Ce nouveau désastre, Germaine enceinte, lui enlevait la force de sé-

vir. Sa fureur même tomba et elle resta quelques secondes silencieuse, foudroyée. M. d'Esbly, les mains crispées au dossier d'un fauteuil, baissait la tête ; il se taisait aussi, mais ses épaules remuaient convulsivement : il sanglotait.

Entre eux, Germaine se tenait toujours immobile. A présent, toute la honte était subie, et c'était presque un soulagement de se dire qu'on savait tout, que c'en était fini de jouer ce rôle de jeune fille effacée et comprimée, courbée sous la règle domestique, alors qu'elle portait en elle une féminité douloureusement épanouie en maternité.

Ce fut Mme d'Esbly qui, la première, rompit le tragique silence.

« Mon ami, dit-elle à M. d'Esbly, voulez-vous nous laisser un instant seules toutes les deux? »

Ce fut à peine s'il reconnut sa voix, tant elle était maintenant calme et douce : ce n'était plus la même voix, ce n'était plus la même femme. Mme d'Esbly semblait avoir recouvré d'un seul coup tout son sang-froid.

M. d'Esbly sentit qu'elle était redevenue maîtresse d'elle-même et qu'il pouvait la laisser seule avec sa fille, comme elle le lui demandait. Il ne demandait pas mieux que d'obéir, d'ail-

leurs, car il souffrait horriblement de cette scène.

Quand il fut sorti :

« Voyons, maintenant, dit Mme d'Esbly sur le même ton posé : avant toute chose, il y a un point qu'il faut éclaircir. Es-tu bien sûre ? »

Germaine inclina la tête affirmativement.

Sa mère lui posa des questions précises, impitoyables ; elle y répondit, tremblante de pudeur, mais avec une précision égale. Mme d'Esbly ne garda plus de doute...

Elle parla à son tour.

Alors, commença une scène de cauchemar. Germaine, en écoutant sa mère, se demandait si elle ne devenait pas folle. D'une voix qui se faisait caressante pour être plus sûrement persuasive, celle-ci parlait... Elle disait avec calme des choses qui faisaient frissonner sa fille.

Elle assurait qu'une existence tout entière ne devait pas être perdue par les conséquences d'une erreur, que ce serait là une punition monstrueusement disproportionnée à la faute, que l'on avait le droit de s'y soustraire. Elle expliquait que, dans le cas actuel, Germaine devait tenir aussi compte des intérêts des siens, qu'elle ne pouvait pas se refuser à les sauver de la mi-

sère, quand il ne s'agissait que de faire ce que tant d'autres avant elle avaient fait, ce qu'elle aurait dû faire, quand même il ne se fût agi que d'elle seule. Elle n'avait qu'à se confier à sa mère : tout pouvait encore être réparé. Elle n'aurait pas à craindre pour sa vie ni pour sa santé en se remettant aux mains d'un médecin habile...

« Je vous en prie, taisez-vous ! »

Germaine, d'un bond, s'était écartée, les mains aux oreilles pour ne plus entendre. La honte qu'elle avait ressentie pour elle-même, tout à l'heure, n'était rien auprès de celle qu'elle éprouvait maintenant pour sa mère.

« Mais, voyons, ne t'affole pas ainsi : écoute-moi... »

Déjà, M^lle^ d'Esbly s'était échappée de la pièce, elle courait à sa chambre, elle s'y enfermait à double tour pour ne plus voir celle qui, étant sa mère, venait de lui conseiller *cela*.

VII

Les premières lueurs du jour blanchissaient à peine la campagne autour du parc Saint-Maur, quand Germaine, une petite valise à la main, quitta la maison, silencieusement, hâtivement, comme une voleuse.

La veille, lorsqu'elle s'était réfugiée dans sa chambre pour ne plus entendre les paroles de cette mère inconsciente, elle avait commencé par pleurer longtemps, évacuant son chagrin, sa révolte, son indignation, dans les larmes. Puis, une réaction d'énergie s'était produite; elle avait pris tout à coup une décision :

« Je ne dois plus rester ici, s'était-elle dit : je ne pourrais pas cacher à ma mère, désormais, le

sentiment qu'elle m'inspire. Et il faut que je me consacre à mes nouveaux devoirs, qui m'obligent à préparer l'avenir de celui qui n'est pas encore né et qui, dès maintenant, a des droits sur tout le reste de ma vie. Il faut que nous y avisions d'accord, Marcel et moi, avec l'approbation de sa mère, puisque la mienne... »

Elle n'avait encore rien avoué au jeune homme.

Pourquoi? Elle-même n'aurait su exactement le dire; ou plutôt elle n'aurait pas voulu en convenir envers elle-même. Mais il était pourtant certain qu'il y avait quelque chose de changé dans leur amour.

Marcel se montrait préoccupé quand il se trouvait avec elle, tantôt distrait, absent, tantôt sombre. Il revenait chaque fois sur les difficultés de sa carrière, sur les embarras matériels que la pénurie de ses ressources lui suscitait, sur la tristesse de la vie étroite qu'il menait avec sa mère dans une maison vieillotte perdue au fond des Batignolles. Il était plein d'ambition et de projets qu'il concevait dans la fièvre et qu'il n'exécutait guère, ou qu'il gâtait par une hâte maladroite. Il en parlait abondamment, et, quand la déception inévitable s'était produite, il laissait dé-

border son amertume. Les récriminations contre les temps et les hommes, les invectives contre la malchance qui le poursuivait remplissaient leurs entretiens, où il n'était plus jamais question d'amour. Et c'est pourquoi Germaine, quand elle revenait de Paris à la petite maison du Parc-Saint-Maur, en rapportait toujours de la tristesse.

Vingt fois pourtant elle avait été sur le point d'annoncer à Marcel une espérance maternelle que l'attitude étrange de son amant transformait presque en crainte. Jamais elle n'avait osé. Elle était arrivée au rendez-vous avec le ferme propos de tout lui dire; mais justement, ce jour-là, il avait un nouvel ennui qui le rendait maussade, irritable ou inquiet; elle subissait le choc de cette mauvaise humeur, et sa sensibilité d'amoureuse, toujours à vif, en était si cruellement atteinte qu'elle se repliait sur soi-même, sur ses angoisses, sur son secret. Et elle s'en allait, une fois de plus, sans avoir rien dit.

Mais, maintenant, il lui était impossible de retarder la confidence davantage.

Tandis qu'elle traversait la campagne presque déserte et muette encore, à peine troublée, de loin en loin, par le passage de quelque charroi matinal, elle songeait à tout cela. Elle songeait

aussi au chagrin de son père, si faible, si puéril, que son affection filiale envers lui ressemblait à une sorte de pitié maternelle. Qu'allait-il devenir maintenant qu'elle ne serait plus là ?

Elle avait laissé pour lui, sur la cheminée de sa chambrette, une lettre très douce et très tendre. Elle lui demandait pardon de l'abandonner, elle l'assurait que ce ne serait pas pour longtemps, qu'elle lui continuait son dévouement et son pieux amour.

« Laissez-moi seulement, écrivait-elle, le temps d'accomplir le devoir le plus pressant que j'aie à l'heure actuelle : celui de la mère envers l'enfant à venir. Mais vous verrez bien que je reste toujours votre fille... »

Cependant elle approchait de la gare. Il restait encore une demi-heure avant le départ du premier train pour Paris. Elle l'employa à aller et venir sur un chemin de traverse où, à perte de vue, elle n'apercevait personne. En restant près de la station, elle aurait pu rencontrer quelqu'une des commères de Saint-Maur, venues pour prendre le train comme elle. Elles la connaissaient toutes et ne manquaient guère de l'arrêter au passage pour lui raconter quelque événement infime de leur vie, à quoi elle paraissait

toujours s'intéresser. On savait qu'elle « n'était pas fière ». Mais en ce moment elle n'aurait pu supporter leur bavardage.

Il ne restait plus que quelques minutes. Germaine entra dans la gare, prit un billet de première, pour être seule pendant le trajet. Puis le train arriva, sifflant et cahotant, un vrai train de banlieue. Elle monta dans son compartiment.

C'était un voyage bien banal et bien court qu'elle allait faire. Mais, au bout, il y avait l'inconnu.

Marcel Clavières, logé trop modestement aux Batignolles pour pouvoir prélever sur l'appartement un local approprié à l'exercice de sa profession, avait loué, dans une vieille maison du Palais-Royal, une pièce assez spacieuse, qui lui servait à la fois de cabinet d'affaires et d'atelier. Elle prenait vue sur le jardin par de hautes fenêtres, qui l'éclairaient et l'égayaient agréablement: cet avantage rachetait les inconvénients d'une bâtisse ancienne, d'un escalier sombre et mal entretenu, que l'architecte ambitieux gravissait chaque fois comme un calvaire; il songeait alors plus amèrement à l'ironie de la destinée qui l'obligeait à besogner dans cet humble logis, lui, l'ouvrier de somptuosités et d'élégances,

sans cesse occupé à en inventer de nouvelles pour les châteaux et les villas des riches. Il ne s'en consolait guère en contemplant la noble perspective du jardin qui s'étendait sous ses fenêtres, désertique, les arbres martyrs mutilés par l'élagueur municipal, et le jet d'eau épanoui en gerbe, non loin du Victor Hugo tout nu. Il rêvait d'un hall, rue Murillo ou Alfred-de-Vigny, avec un vélum de soie et des marbres.

Germaine d'Esbly gravit, le cœur battant, les marches sordides, sonna à la porte. Marcel, qui travaillait au fond de la pièce, prit le temps d'achever une figure qu'il dessinait avant d'ouvrir. Elle allait redescendre, après avoir inutilement pressé le bouton électrique à deux ou trois reprises, lorsqu'il parut enfin sur le seuil.

« Je ne savais pas que c'était toi, dit-il. Excuse-moi. »

Malgré le tutoiement, l'accent de la phrase n'exprimait qu'une politesse banale, comme pour le premier visiteur venu auquel il eût exprimé, par simple convenance, son regret de l'avoir fait attendre. Germaine n'avait même pas entendu : déjà elle se jetait contre sa poitrine, elle l'étreignait avec un emportement de tendresse. Il ne comprenait pas, il ne pouvait pas

comprendre; il ne savait pas qu'elle venait de briser le dernier lien entre elle et sa famille, et qu'elle n'avait véritablement plus que lui.

« Prends garde, dit-il. On pourrait venir. »

Et il se hâta de la faire entrer. Ces paroles prudentes et froides la glacèrent. Que lui importait de se compromettre, à elle? Mais lui se montrait autrement soucieux de l'opinion du monde, et peut-être était-ce sa propre respectabilité surtout qu'il tenait à sauvegarder.

Maintenant elle était debout devant lui dans la vaste pièce nue qui, même aux approches de la canicule, semblait toujours fraîche, dans sa sévérité presque monastique. Elle le regardait, et, tout à coup, un immense découragement envahissait son âme, tandis que ses yeux erraient sur ce visage fermé dont, pour la première fois, elle apercevait l'ingrate expression. Elle aurait eu tellement besoin de le voir affectueux, fervent et tendre en ce moment! Elle était accourue vers lui, avide de s'épancher, de se confier tout entière à celui qui devenait l'unique maître de sa vie. Et voici que tout à coup elle n'osait plus.

« Écoute, dit-elle enfin, j'ai des choses graves à te dire... Je viens de quitter mes parents... Je

ne reviendrai plus près d'eux avant que nous ne soyons mariés.

— Comment? qu'est-ce que tu dis?

— Je ne pouvais plus rester à la maison... Si tu savais! »

Un sanglot l'interrompit.

« Mais parle, parle! Qu'est-ce qui est arrivé? Je ne comprends pas... »

Elle ne parvenait pas à arrêter ses larmes, à retrouver sa voix brisée de spasmes et de hoquets. Car, maintenant, toute l'horreur de la destinée, toutes les menaces de l'avenir prochain lui apparaissaient confusément sous le regard de Marcel, ce regard qui se faisait dur, tandis qu'il s'impatientait du retard que Germaine mettait à s'expliquer.

« Voyons, répéta-t-il presque violemment, parle donc, enfin! »

Douloureuse, effrayée par les éclats méchants de sa voix, elle bégayait à travers ses larmes :

« Hier soir, il y a eu une scène... entre nous... Ils me proposaient un mariage... J'ai refusé... j'ai refusé parce que je t'aime... Et puis parce que...

— Quoi donc?

— Parce que je ne puis épouser que toi, maintenant... Quand même je voudrais me prêter à ce qu'ils me demandent, je ne pourrais pas... Marcel, je suis enceinte.

— Nom de D...! »

Le juron ignoble retentit furieusement. Germaine chancela, comme si elle avait été tout à coup soufflетée en plein visage. Et il lui sembla qu'on venait de la couvrir de boue, elle et tout son amour et tout son passé.

Elle resta un instant les yeux hagards, tendant devant elle ses deux mains ouvertes comme pour repousser l'horrible outrage, puis elle tomba raide sur le parquet.

La colère de Marcel se calma aussitôt, il ne fut plus que très embarrassé. Germaine allait-elle rester là évanouie? Faudrait-il appeler le concierge, faire venir le médecin? Quel scandale dans la maison et quel ennui pour un architecte jusqu'alors réputé sérieux!

Il saisit la jeune fille sous les épaules, la souleva, la porta sur un divan, où il l'étendit, en l'accotant contre des coussins. Le mouvement fit sortir Germaine de sa syncope.

En la voyant rouvrir les yeux, il s'agenouilla près d'elle, lui prit les mains, baisa ses doux

cheveux châtain clair qui s'emmêlaient sur son front, dans ce désordre.

« Je te demande pardon, ma petite Germaine. J'ai été grossier, j'ai eu l'air méchant. Mais je viens d'avoir tous les ennuis, tous les déboires, tu le sais bien. En ce moment, le métier est mort. Et d'apprendre tout à coup cette chose qui complique encore notre situation... Mais c'était à cause de toi surtout que je m'effrayais... Ainsi tes parents t'ont chassée, quand ils ont su? Ce n'est pas possible! Ton père, au moins, t'aime bien, lui.

— Ils ne m'ont pas chassée... Mais ma mère m'a prise à part... Oh! Marcel, si tu savais ce que ma mère m'a conseillé!

— Je le devine, » fit-il d'une voix sourde.

Et il détourna la tête. Il ne voulait pas que Germaine pût apercevoir son visage. Elle y aurait vu tout autre chose que ce qu'elle devait s'attendre à y voir : elle y aurait pu lire avec certitude que l'idée de M^me^ d'Esbly ne le révoltait pas, que peut-être il l'avait déjà eue, pour son propre compte, en recevant la déclaration de sa maîtresse, et qu'enfin, s'il l'eût osé, il aurait donné à Germaine le même conseil que cette femme, lui, l'amant, lui, le père.

Cependant, M^lle^ d'Esbly poursuivait :

— Tu comprends, maintenant, pourquoi je suis partie. Après cette chose-là, je ne pouvais plus regarder ma mère en face. Marcel, je n'ai plus que toi sur la terre, jusqu'au moment où je vous aurai tous les deux, toi et *lui.* »

En prononçant ce dernier mot, qui évoquait toute la maternité douloureuse et bienheureuse, un sanglot de tendresse lui souleva la poitrine.

« J'ai songé à l'avenir, reprit-elle. Nous ne pouvons pas nous épouser encore, mère ne désarmera pas et mon père est trop faible pour lui imposer sa volonté. Tu sais que j'avais beaucoup de bijoux pour une jeune fille : mon pauvre beau-frère m'avait tant gâtée. Tous n'ont pas été vendus. Avec ce qu'il me reste, je me procurerai de quoi vivre, jusqu'à... la naissance de notre enfant, car je ne veux pas être à charge à ta mère. Dès que je serai remise, je travaillerai, je ferai n'importe quoi, ou je vivrai à la campagne avec l'enfant, de ce que j'aurai pu épargner. Nous atteindrons ainsi l'époque où je pourrai me marier, et après nous serons heureux, tu verras, très heureux. »

Elle répétait le mot avec une singulière insistance. Voulait-elle convaincre Marcel de ce bon-

heur qui les attendait? Voulait-elle s'en convaincre elle-même? Mais cette insistance prouvait que la félicité qu'elle se promettait n'était pas une certitude : sans cela, elle n'aurait pas eu besoin de l'affirmer d'une telle manière, comme pour exorciser par la vertu des mots les menaces et les fantômes de l'avenir.

Marcel Clavières ne répondait pas. A présent il oubliait de dissimuler son visage, et elle se rendait compte qu'une pensée inconnue l'assombrissait. Alors, elle s'inquiéta tout à fait.

« Marcel, fit-elle tout à coup, tu ne vois pas notre avenir comme moi, tu as un doute ou une crainte que j'ignore. Qu'est-ce que c'est? »

Il la regarda avec cet air de pitié supérieure que l'on prend pour parler à une enfant qui suit sa chimère sans tenir compte des réalités de la vie :

« Ma pauvre Germaine, hélas! tu vas un peu vite. Moi aussi, j'ai à compter avec la volonté d'une mère.

— Comment? Ta mère ne consent plus?

— Je n'avais pas encore osé te le dire. J'ai eu tort. Ma mère est déjà âgée, tu le sais; je suis son dernier enfant, les autres sont morts, sauf une fille mariée au loin et que nous ne voyons jamais.

La pauvre femme m'aime avec passion, avec manie; elle ne conçoit mon avenir que dans le bien-être, et même — rêve bien hasardeux, hélas! — dans la richesse. Elle a tant souffert, pour elle et pour moi surtout, de notre pauvreté!

— Enfin, elle s'oppose à notre mariage? Elle est inflexible?

— Elle est plutôt inquiète et malheureuse. Elle se ronge de tristesse, elle s'use, corps et âme, dans le tourment de prévoir pour moi tant de complications. Oh! parbleu, je sais que je suis majeur, parfaitement libre de mes actes. Je puis très bien ne pas respecter les volontés de ma mère; la loi me dispense tout à fait de l'obéissance envers elle. C'est entendu. Seulement, je la tuerai peut-être. »

Elle ne répondait pas. Il continua, et sa voix semblait faussée tout à coup :

« Pourtant, je sais que j'ai un devoir absolu envers toi. Je m'y conformerai dès que tu l'exigeras.

— Oh! Marcel, quel mot! »

De nouveau elle pleurait, mais silencieusement. Et ses larmes coulaient avec lenteur sur un visage de martyre, vraies larmes d'agonie.

Puis, brusquement, elle tira de son sac son

mouchoir et une petite glace, s'essuya les yeux, et passa légèrement la houppette à poudre de riz sur ses traits marbrés par les pleurs. Elle se dirigea vers la porte.

« Tu t'en vas ? interrogea Marcel. Reste encore. Nous déjeunerons ensemble.

— Non, merci.

— A demain, alors ?

— Oui, c'est cela, à demain. »

Il ne lui demanda pas même où elle allait.

VII

Arrivée au boulevard des Batignolles, Germaine d'Esbly descendit du fiacre automobile qu'elle avait pris à la porte de Clavières, et, après avoir renvoyé le chauffeur, elle fit quelques pas dans la rue de Rome, puis s'engagea à gauche dans l'allée d'une des premières maisons. C'était là que demeurait la mère de Marcel. En passant devant la loge de la concierge, elle s'informa : M^me^ Clavières était chez elle, justement.

Jamais elle n'avait vu la mère de Marcel ; au moment où elle allait se trouver pour la première fois en face de celle qui se dressait entre elle et son bonheur, elle éprouvait une émotion qui la contractait toute. Pour les natures tendres comme la sienne, c'est une souffrance morale, aiguë

comme une souffrance physique, que de se savoir haï; mais quand la haine vient de quelqu'un qu'on voudrait respecter et chérir, de qui l'estime et la sympathie sont nécessaires à notre âme, à notre existence même, le serrement de cœur qu'on éprouve est une vraie torture. Et quelle estime, quelle sympathie pouvaient être plus nécessaires à Germaine que celles de la mère de Marcel?

Avant d'arriver au second étage, où habitait M^me^ Clavières, elle dut s'arrêter trois fois : les jambes lui manquaient. Les émotions de tout à l'heure l'avaient épuisée et la laissaient sans force pour celle-là.

La servante à tout faire lui ouvrit, et, mal stylée, l'introduisit sans même prendre son nom. Germaine se trouva dans un salon d'une médiocrité à peine bourgeoise, et dont la seule élégance était une méticuleuse propreté. La maîtresse de maison devait s'en occuper elle-même.

Quelques instants après, une porte latérale s'ouvrait et livrait passage à une dame âgée, de physionomie banale et douce, méticuleusement propre comme son salon. Elle paraissait très timide, elle se troubla en apercevant cette visi-

teuse dont la simplicité, presque égale à la sienne, en différait néanmoins tellement.

C'était là celle qu'on avait dépeinte à Germaine irréductible, intransigeante, la redoutable adversaire de son amour : cette femme, qui, à soixante ans, rougissait d'embarras, comme une petite fille, à cause d'une visite inattendue ?

Elle demeurait interdite par la surprise comme l'autre par la timidité. Elles restaient l'une en face de l'autre, sans s'aborder, sans même s'être encore saluées.

Ce fut Germaine qui, bien que la plus troublée, parla la première, mue par cette sorte d'automatisme que crée une éducation mondaine et qui, sans qu'on y songe, inspire au moment précis les paroles et les gestes qu'il faut.

« Madame, permettez-moi de me présenter. Je suis M^lle^ Germaine d'Esbly. »

Le visage de M^me^ Clavières ne sourcilla pas ; elle ne fit aucun mouvement. Il semblait qu'elle n'eût jamais entendu ce nom auparavant, qu'il ne lui rappelât absolument rien.

Germaine répéta sa phrase, sans plus de résultat. Elle ajouta, avec une certaine impatience, car ce mutisme, cette impassibilité inexplicable l'énervaient :

« Je suis certaine que votre fils vous a parlé de moi. »

Une surprise évidemment sincère parut sur les traits insignifiants de son interlocutrice.

« De vous, mademoiselle ? Mais non, jamais !

— Jamais ? Il m'a menti tout à l'heure ! Il m'a toujours menti ! »

Elle comprenait tout à la fois, en ce moment, le présent et le passé.

Marcel, pour qui elle s'était sacrifiée, matériellement, moralement, physiquement, Marcel qu'elle avait préféré à tous ceux qui l'eussent aimée, à sa famille, à elle-même, l'avait trompée, l'avait jouée ignoblement. Quand il pensait qu'elle lui apporterait de l'argent, qu'elle ferait sa fortune artistique et mondaine, il avait employé la ruse pour la conquérir ; il avait eu l'infamie d'inventer ce départ pour l'Amérique, ce voyage qui devait l'éloigner d'elle pour des mois, afin de profiter du trouble des adieux, de l'occasion qu'offrait le déjeuner intime, et de l'amener à s'engager irrévocablement envers lui par le don de sa personne. Puis, quand il l'avait vue ruinée, il avait froidement résolu de l'abandonner ; il l'avait aussitôt effacée de sa vie, et elle lui était devenue étrangère, bientôt odieuse,

parce qu'elle s'obstinait follement à l'aimer toujours. Et, quand elle lui avait annoncé cette paternité qui prolongeait le passé d'amour dans l'avenir, l'infâme juron qui avait jailli de sa bouche, comme un jet de boue, avait révélé toute l'ignominie de son âme!

Mme Clavières, effrayée par l'effet qu'avait produit sa réponse, la regardait sans oser la questionner ni la retenir, tandis que la visiteuse se dirigeait vers la sortie.

La main déjà sur le bouton de la porte, Germaine s'arrêta, puis revint lentement vers elle.

« Non, tenez; il faut que je vous dise. Il faut que vous sachiez... »

Brièvement, mais sans rien omettre, elle raconta leur rencontre au bal, leurs rendez-vous, l'opposition de ses parents à elle, l'affreux subterfuge de Marcel pour s'assurer d'elle et de la chance de fortune qu'elle lui offrait, sa désaffection ou moment précis de la catastrophe qui ruinait les d'Esbly, la scène du matin; elle révéla tout. Mme Clavières l'écoutait, la tête basse.

Quand elle eut fini, l'humble petite femme osa enfin relever son visage vers elle, lui ouvrit ses bras, l'attira contre sa poitrine.

« Mon enfant, ma pauvre enfant! »

En cet instant, c'était elle la véritable mère de Germaine d'Esbly ; c'était par elle que l'abandonnée, la sacrifiée, apprenait ce que peut être une tendresse maternelle.

Mme Clavières dit très doucement :

« Je vous demande pardon pour lui! »

Elle ajouta, confidente :

« Moi aussi, ma chère petite, il m'a fait souffrir. Je ne devrais pas vous dire cela : je suis sa mère. Mais il n'a jamais eu pour moi une parole d'affection ; il ne m'a jamais, de lui-même, donné un baiser... Il ne m'aime pas... C'est mon fils, cependant... Mais il est égoïste... Pourtant, c'est lui que j'ai le plus aimé parmi mes enfants... Pourquoi est-ce toujours ceux-là que nous préférons? Vous aussi, vous voyez... c'est lui justement que vous avez choisi! »

Puis elle fut prise, malgré tout, d'une inquiétude maternelle.

« Vous ne vous vengerez pas, dites? »

Germaine secoua tristement la tête.

« Je ne pourrais pas... Quand on aime comme nous aimons...

— Vous reviendrez me voir?

— Je ne le vous promets pas, madame. Je vais

peut-être m'en aller très loin... pour très longtemps. Cela vaudra mieux, voyez-vous...

— Mais... (Elle hésitait, elle avait peur d'offenser la triste fierté de la délaissée.) Cet enfant... il sera un peu à moi... puisqu'il sera de lui... Vous me permettrez bien de m'en occuper ?...

— Si Dieu le laisse naître et vivre, oui, madame, de grand cœur.

— Merci. »

Il y eut encore entre elles un silence.

Puis, M^me^ Clavières proposa presque craintivement :

« Voulez-vous que je parle à Marcel, que j'essaie de lui faire comprendre son devoir ?... »

C'est maintenant seulement qu'elle offrait sa médiation entre l'abandonnée et ce fils au cœur ingrat. Elle le faisait par une espèce de remords, et par acquit de conscience; mais elle ne croyait guère, elle-même, à l'efficacité de cette intervention. Sans quoi, elle s'en serait avisée dès le commencement de la conversation, aux premiers aveux de Germaine. Et, d'ailleurs, le ton même de sa voix prouvait bien qu'elle se sentait désarmée, impuissante, sachant trop par sa propre expérience que parler au cœur de Marcel, c'était invoquer le néant.

Germaine répliqua avec vivacité :

« N'en faites rien, madame, je vous en supplie. Ce serait une humiliation inutile pour nous deux. »

Mme Clavières n'insista pas. Elle n'était que trop persuadée.

Puis, comme il arrive dans ces moments de crise, où la pensée, étourdie par le choc de l'émotion et de la douleur, ne fonctionne que par intervalles et d'une façon haletante pour ainsi dire, comme un souffle entrecoupé, une idée lentement se détacha du fond obscur de son âme et vint éclore à l'extérieur en un murmure de paroles. Ainsi une bulle d'air traverse une eau profonde, s'épanouit à la surface et meurt avec un bruit léger.

« Vous ne vous laisserez pas aller au désespoir? dit-elle. Vous ne ferez rien contre vous-même? »

Sa voix s'étranglait. La pitié sincère qu'elle éprouvait pour la victime de son fils remuait en elle, en même temps, toute sa souffrance ancienne, à elle, tout ce qu'elle avait enduré, elle aussi.

« Mon enfant, bégaya-t-elle, nous nous connaissons depuis dix minutes, mais c'est comme si

nous avions vécu ensemble toute une vie... Il y a des choses qui fondent deux âmes l'une dans l'autre en un instant, voyez-vous. Il faut me considérer comme votre vieille maman qui... qui vous aime bien.

— Merci, madame, » répondit Germaine.

Elle ne se jeta pas dans les bras de celle par qui elle venait d'entendre les premières paroles vraiment maternelles qu'on lui eût adressées dans toute son existence. Et pourtant elle était bouleversée par cette tendresse, et il lui aurait été bien doux de s'y blottir, de réfugier son chagrin, son immense détresse sur l'humble poitrine toute secouée de pitié pour elle.

Mais un instinct farouche, qui veillait en elle pour l'empêcher de l'attendrir, arrêta son impulsion, comme la saccade d'un mors impérieux arrête un cheval. Germaine ne bougea pas, ses traits se figèrent et son visage se ferma tout à coup, comme celui des statues funéraires qui gardent éternellement leur immobile douleur.

« Adieu, madame, dit-elle d'une voix lointaine... Vous avez été meilleure pour moi que ma vraie mère n'a su l'être. Je vous remercie encore.

— A bientôt, n'est-ce pas ?

— Si je ne pars pas, si je ne m'en vais pas tout de suite, à bientôt, oui, madame. »

Et, brusquement, de ce pas raide, automatique, qu'auraient les fantômes engourdis par le froid du tombeau et l'étreinte des bandelettes, elle se dirigea vers la porte, l'ouvrit, disparut dans le rectangle d'ombre. La porte se referma si vite que la visiteuse sembla être entrée dans la muraille, à la façon des spectres.

Germaine était déjà dans l'escalier, dévalait en courant les marches si péniblement gravies.

VIII

Elle marchait. Elle suivait la ligne interminable des boulevards extérieurs, dans la direction de la Chapelle. C'était le boulevard de Clichy, commerçant, prospère, avec ses maisons cossues, ses cafés, ses énormes magasins ; la place Blanche, où rougeoyait le Moulin, les ailes en croix ; la place Pigalle, où l'on fait de la nuit le jour, où les restaurants ont l'air de somnoler derrière leurs vitrages, en attendant les soupeurs qui ne leur rendront la vie que quand le reste de Paris dormira. Puis le boulevard de la Chapelle, populaire, hanté de figures inquiétantes, adolescents blafards, la casquette plate sur les yeux, fillasses en cheveux, debout à l'entrée des allées obscures qui bâillent tous les vingt mè-

tres sur le trottoir; elles ressemblaient à la *formica leo* attendant, au seuil de son couloir souterrain, la proie qui passe, pour l'agripper et l'emporter au fond de son repaire. Ensuite, c'était à droite le sinistre hôpital Lariboisière, avec son jardin plus sinistre encore, la morne caserne de la garde républicaine, les bâtiments tassés de la douane.

Germaine allait toujours.

Marcher, sans but, sans direction, sans trêve, sans autre raison que de s'éloigner davantage de l'endroit où l'on vient de souffrir cruellement, comme si l'on n'emportait pas avec soi sa souffrance, sa blessure! C'est l'instinct de l'animal et c'est celui de l'homme. On va; la rue bourdonne ou rugit : on l'entend à peine; on ne sent pas les heurts des passants qui se précipitent dans tous les sens, on échappe par miracle aux voitures, on glisse, on passe à travers les groupes, par-dessus les obstacles, comme si l'on n'était plus un corps, mais seulement une pensée mobile qui fuit et qui se fuit elle-même. Le chemin est infini comme la solitude, comme la détresse. Cette marche sans fin à travers un espace fourmillant, bruissant et tout peuplé de vie, mais dont notre isolement nous fait un désert, n'est-

ce pas l'image même d'une existence affolée, condamnée par le désespoir à tourner sans fin dans un cercle de l'enfer?

Germaine marchait. Elle croisait des ouvriers qui, après la trêve de midi, s'en allaient reprendre leur travail; ils la saluaient d'un compliment brutal. Des rôdeurs qui se promenaient à quatre ou cinq, en causant du coup à faire pour le soir, ricanaient et l'insultaient au passage. Les fillasses en cheveux lui lançaient une injure obscène. Elle n'entendait rien. Pas plus qu'elle ne voulait sentir la faim qui commençait à lui tenailler l'estomac, car elle n'avait rien pris depuis le déjeuner de la veille.

Elle allait devant elle. Toute la triste histoire de son amour repassait devant ses yeux en images violentes et bousculées, comme dans les mauvais rêves, depuis l'ignoble séduction jusqu'à l'abandon infâme. Jamais, de toute sa vie, s'il fallait par malheur qu'elle vécût encore, elle ne pourrait secouer d'elle l'ignominie d'une telle aventure.

Elle ne pleurait plus, elle ne s'attendrissait plus; elle connaissait maintenant le désespoir aride, morne, brûlant et infini comme un Sahara. Il n'y avait plus rien dans le passé.

Il n'y avait plus rien dans l'avenir.

Marcel Clavières était pour elle plus complètement mort que ceux qui sont au cimetière et revivent de la vie idéale du souvenir dans les âmes auxquelles ils restent présents. Rien ne le ressusciterait, ce trépassé qu'elle avait enseveli sous son mépris comme sous une pierre. Cela était irrévocable. Aucune circonstance ne pourrait faire qu'elle consentît à le revoir, pas même l'intérêt de cet enfant, contre lequel il avait blasphémé ce matin même.

Son enfant! Fallait-il donc le laisser naître dans la pauvreté, sous la malédiction paternelle, et pour quel avenir?

Elle se rappela les conseils que sa mère lui avait chuchotés la veille. Cela, non! Se débarrasser du germe importun avant qu'il n'eût éclos en douleur et en opprobre, puis continuer sa route allégée de ce fardeau, vers un but égoïste? Elle n'y songeait pas. Il n'y avait plus de but pour elle en ce monde.

Mais disparaître avec son enfant tandis qu'il était encore mêlé à elle, qu'il se trouvait aux confins crépusculaires du néant et de l'existence, qu'il ne représentait qu'une virtualité de souffrance et non pas encore un être en soi, cela était la meilleure façon de s'évader de la vie sans

lui laisser après elle, en otage, la chair de sa chair. Son seul suicide pouvait arracher d'un seul coup deux existences à la douleur.

Elle n'en était qu'à cette première et confuse période de la maternité où la mère ne distingue pas encore son enfant d'elle-même. Il n'a pas encore fait tressaillir son flanc, il ne lui a pas encore donné la sensation qu'une seconde vie est issue de sa vie et qu'en elle bat un double cœur. Il lui appartient comme ses propres viscères. Elle ne s'est pas dédoublée en lui, il est à elle tellement qu'il est elle-même.

C'est pourquoi Germaine se sentait le droit de l'entraîner dans sa mort.

Fiévreuse, les tempes prises dans un cercle de fer, les yeux éblouis par le soleil, par la blancheur des maisons, par la faim, elle allait. Elle aperçut un marché; elle aperçut devant elle le vaste bassin de la Villette; après la rue de Puebla, elle continua au hasard par la rue Secrétan.

Le parc des Buttes-Chaumont lui ouvrait ses portes toutes grandes. Elle y entra.

A cause de l'heure, il n'y avait presque personne, sauf les rôdeurs accoutumés, qui mangeaient et qui buvaient, vautrés sur le gazon. Le parc, dans le désert de Paris tout blanc de cha-

leur, avait l'air d'une oasis paisible mais funèbre, avec ses verdures presque noires.

L'oasis de la mort.

Germaine prit un sentier qui gravissait un monticule. Elle regarda machinalement, quand elle fut au sommet de la montée, la vallée suisse en miniature que d'ingénieux jardiniers ont su créer avec ces carrières truquées, les beaux ombrages immobiles dans l'été, les eaux ardoisées sur lesquelles passaient des cygnes. Tout cela était aimable, reposant, quoique mélancolique, à cause des verts trop sombres, de l'étang trop tranquille, des bosquets trop silencieux.

Peut-être aussi pour autre chose. Les Buttes-Chaumont se souviennent qu'elles furent un ossuaire : pendant la guerre terrible, des grappes de soldats morts y sont tombées. Et depuis l'on y est venu quelquefois pour se tuer.

Ici, précisément, du haut de ce pont qui enjambait un abîme, au-dessus de l'eau et des rochers.

Il y est venu toutes sortes de désespérés. L'homme ou la femme qui allaient seuls au-devant de la mort, la tête basse, peureux, farouches et frissonnants comme les bêtes traquées, et, comme elles, se retournant parfois en

arrière pour regarder si la meute noire des destinées, ces chiennes de l'enfer, les poursuivait toujours. Les couples d'amants qui, heureux encore ceux-là, quelle que pût être leur détresse, s'étaient baisés à pleine bouche, avant de prendre ensemble l'élan tragique, et étaient venus s'écraser sur le sol ou s'engouffrer dans l'eau, sans avoir desserré leur étreinte : tels deux ramiers, dans la fougue du désir, s'unissent en plein vol, à travers un printemps d'amour et de soleil.

Sans doute des amants populaires, des souffrances et des désespoirs de faubourg, mais, sous la cotte de l'ouvrier ou le veston pauvre du commis, sous le corsage usé de l'ouvrière, une passion héroïque avait palpité et brûlé. Ce n'est pas le peuple qui met le moins d'héroïsme dans ses amours.

La même poésie humaine, déchirante et passionnée, qui consacre le promontoire de Leucade, d'où Sapho se précipita dans la mer Ionienne, à cause de Phaon, parmi l'apothéose de l'aurore, frémit dans la grise atmosphère parisienne, au-dessus du pont fatal des Buttes-Chaumont, d'où se jetèrent tant d'humbles douleurs, misérablement habillées, dans le sein de la mort auguste.

Germaine, en approchant, crut sentir une influence mystérieuse l'envelopper : quelque chose de tout-puissant, d'irrésistible, qui flottait autour d'elle, venait de s'emparer d'elle. Les âmes des morts et des mortes d'amour l'avaient circonvenue et déjà l'entraînaient dans leur légère phalange. Tant de volitions désespérées, où l'énergie des amants s'était tendue dans un effort suprême, s'imposaient désormais à sa volonté.

En une pensée intense et rapide elle embrassa la destinée, le monde et l'éternité.

Il n'y avait plus rien dans le passé pour elle. Rien dans l'avenir, rien après la vie : elle ne croyait plus.

Elle apercevait seulement, devant elle, d'immenses steppes de douleur à traverser : au bout était le néant. Mais le néant était aussi là, à ses pieds ; pourquoi ne pas s'y laisser choir tout de suite ?

Un rayon de soleil qui tombait d'aplomb sur les eaux les faisait briller d'une façon hypnotisante. L'air chaud dansait entre les parois du gouffre aveuglant de lumière. Les paupières de Germaine cillaient sous l'excessive clarté, ses oreilles bourdonnaient comme dans la fièvre, le

vertige de la faim achevait de l'étourdir. Elle se penchait de plus en plus.

Elle sentit que ses pieds quittaient le sol et que le vide la happait.

Un garde, qui venait d'arriver et qui l'avait vue s'incliner sur le gouffre, gravit le sentier en courant et en criant.

Mais elle gisait déjà tout au fond, sur les rochers, râlante, la tête fracassée, les yeux agrandis, comme pour livrer passage à son âme, et tournés vers le ciel bleu.

. . . . . .

Pierre Laheurte s'était tué, ruiné, trahi et déshonoré par un caprice de femme; Louis Servet, en attendant la mort prochaine, expiait, par sa santé et sa vie perdues, l'erreur d'avoir offert à une autre femme un amour trop généreux. Ils avaient payé leur tribut à l'éternelle destructice qui s'appelle Ève ou Dalila dans la Bible, Hélène dans la poésie, et que Charmoi nommait simplement la gâcheuse. La douce Germaine d'Esbly, elle, n'avait gâché que sa propre vie.

ÉPILOGUE

À quelque distance de Nancy, les touristes vont parfois visiter les forges et les verreries abandonnées de Saint-Martin.

Le bourg lui-même est un but de promenade favori pour les excursionnistes du dimanche. On descend à la station du chemin de fer la plus proche, puis l'on prend à travers bois. Pendant quelque temps, on suit les chemins forestiers, on croise souvent des troupiers en « permission », qui, selon l'habitude immémoriale du soldat français à la campagne, écorcent avec leur couteau une baguette de noisetier ; ou bien ce

sont des commis escortant des ouvrières à la mine futée et jolie, car les Nancéiennes sont les Parisiennes de l'Est, et leur fraîche beauté brune doit aux anciens croisements espagnols on ne sait quoi de sémillant et de voluptueux à la fois. Les chansons des amoureux en partie fine répondent aux sifflements des merles; bien que le lieu soit agreste et d'un pittoresque sauvage, la nature y apparaît cependant humanisée et coquette, comme aux bois de Chaville ou de Sèvres. Son mystère, ici, n'est que galant et gracieux. Si l'on y rencontrait encore des fées, elles auraient leur bonnet de travers et une fleur de liseron au coin des lèvres.

Puis, tout à coup, le chemin dévale brusquement, profondément; la forêt se creuse comme un puits frais; on descend avec une vitesse involontaire le long de la pente herbue jusqu'au fond de la vallée. La sente s'élargit en route. Quelques pas encore sous le couvert des hêtres, et l'on reçoit en plein visage l'éblouissement d'un gouffre ensoleillé qui s'ouvre : c'est la vallée de Saint-Martin.

Quand les yeux ont cessé de ciller sous l'averse radieuse de lumière, on aperçoit, sur la droite, le bourg, surplomblant une colline ro-

cheuse, qui forme une avancée, une sorte de promontoire se détachant d'une chaîne montagneuse.

C'est là-haut, parmi toutes les villégiatures de la région, l'éden préféré par les belles après-midi dorées des dimanches d'été. Sous les tonnelles de houblon ou de glycine, on y mange l'omelette et la friture, entre deux verrées de ce joli vin de la Moselle, si clair, si léger, si traître, une vraie rosée de rubis. Au pied de ces hauteurs, la large lame d'acier qui tantôt brille et tantôt frissonne de reflets d'ardoise, c'est le canal, majestueux comme un grand fleuve : des chalands le remontent; sur le chemin de halage, un cheval tire, et l'air est si pur, si diaphane — un cristal qui luit et qui vibre — qu'on entend de loin, comme des coups de fusils, les claquements de fouet du conducteur.

Tout cela, c'est la vie, la joie, l'enchantement de la vallée. En voici la tristesse et le deuil.

En avançant un peu encore, on arrive au seuil d'un village étrange. Toutes les maisons en sont pareilles, carrées, propres, régulières, très simples et sans nulle prétention à l'élégance, mais aussi évitant le pittoresque de la misère ou de la rusticité : chacune est pourvue d'un bout de

jardin semblable. Les hauts fourneaux, qu'on aperçoit non loin de là, confirment le touriste dans l'idée qui lui est venue tout d'abord : ceci est un village ouvrier, dans le genre des « corons » du Nord français ou belge, mais mieux agencé, sain, et presque confortable, un « coron » modèle. Seulement, les fenêtres nombreuses des maisons sont fermées; dans les jardinets, les fleurs achèvent de mourir. Le village est abandonné. Des hauts fourneaux il ne sort plus maintenant aucune fumée. Le feu, le monstre formidable et bienfaisant, le monstre rouge à l'haleine noire, a fini de rugir et de haleter dans les cheminées qui, maintenant inutiles, se dressent vers le ciel qu'elles ne noirciront jamais plus, grêles, démesurées, comme les pinacles d'une ville morte au fond d'un désert. Et ce fut en effet ici, naguère, l'activité, le tumulte, le brouhaha d'une ville qui travaillait et prospérait sous l'autorité d'un maître. Une femme est venue; elle a dévasté l'âme du maître et son œuvre, elle a ruiné la ville, elle a créé le désert. Ce pays est mort, il ne ressuscitera pas. La Gâcheuse a passé par là, l'Ève destructrice de tous les paradis, mortels ou divins.

Plus loin, où l'on aperçoit une plaine unifor-

mément grise, il y avait des champs, que les laboureurs ont abandonnés depuis que la contrée est devenue trop pauvre pour retenir ses fils sur son sein, desséché de misère. Plus loin encore, là où se profile une ligne d'horizon toute nue, comme dans quelque canton de l'Arabie Pétrée, il y avait naguère des forêts. Elles ont disparu.

Et ceci est le deuil le plus tragique, la catastrophe irrémédiable. Il se peut qu'un jour on remette la charrue dans les jachères et qu'au sortir d'un repos qui les aura revivifiées elles se couvrent à nouveau de leurs immenses houles d'émeraude ou d'or. Mais la forêt magnifique était l'œuvre des siècles : d'autres siècles la recréeront-ils jamais ? L'homme qui poursuit de sa haine les derniers sylvains dans les dernières futaies le voudra-t-il permettre ? Non, c'en est fait du mystère, et des murmures, et de l'ombre chantante des bois sur cette terre, pour toujours. Ici encore elle a passé, la destructrice, l'irresponsable, la semeuse souriante de mort, l'ouvrière inconsciente de ruines, la gâcheuse, la Femme.

5520. — Imp. A. Lemerre, 6 rue des Bergers, Paris.

198
.3 E6

Stechert-Hafner
Inc.
31 E. 10 St.
New York 3